



20
8706.

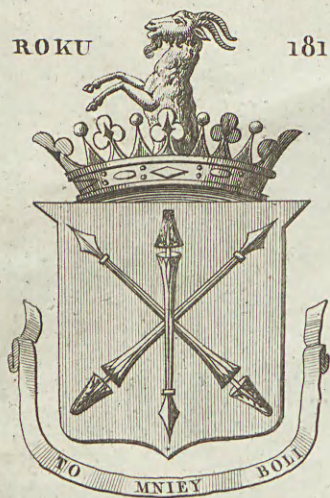
36

Z BIBLIOTEKI

ORDYNACJI ZAMOYSKIEJ

ROKU

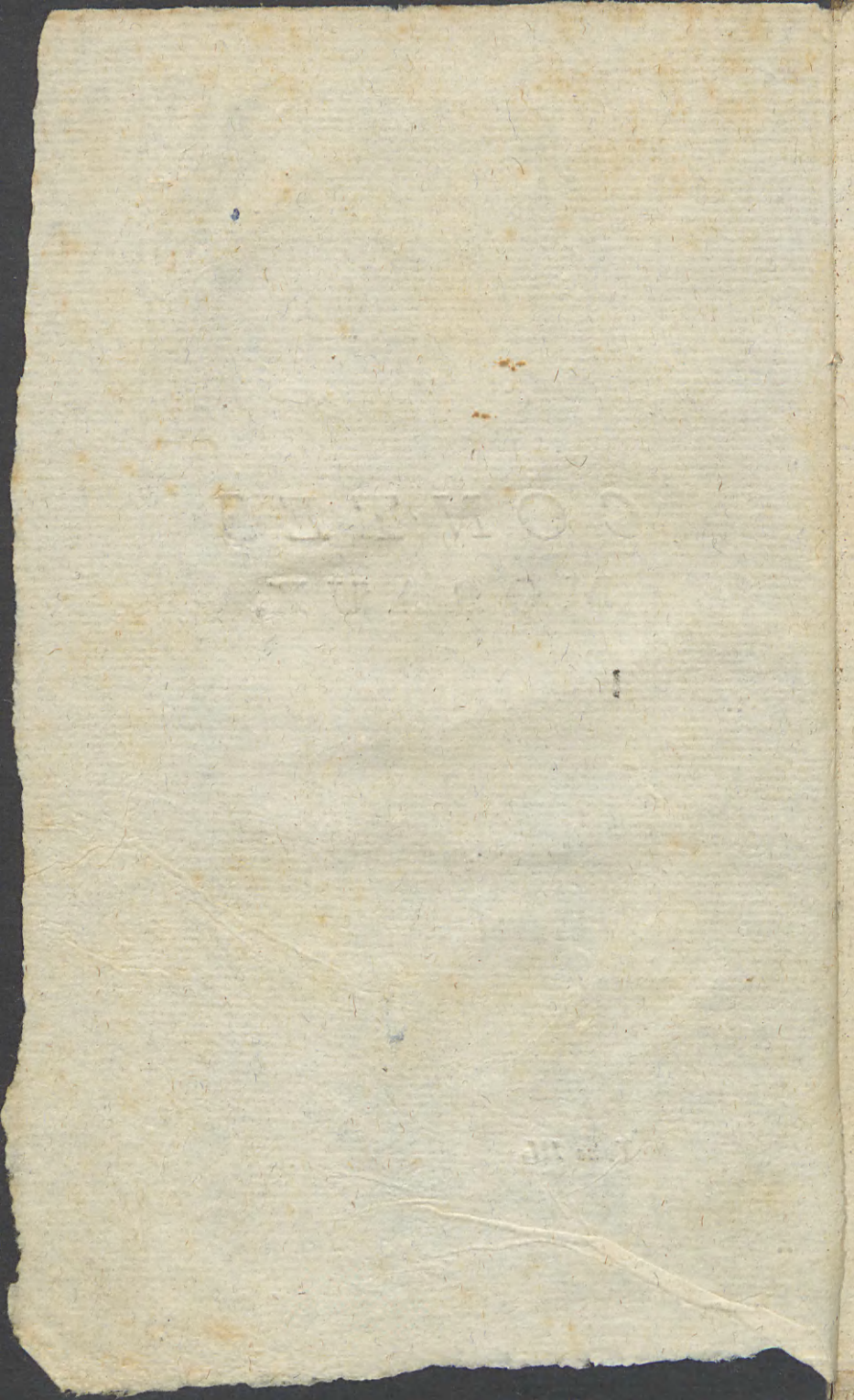
1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI.

C O N T E S
M O R A U X.

Tome III.



LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

*Contes Moraux , Orientaux , Persans ,
Arabes , Turcs , Anglois , Fran-
çois , &c. les uns pour rire , les au-
tres à dormir debout.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.



A BOUILLON;

De l'Imprimerie de la Société Typographique;

M. DCC. LXXVI,



0-18-0-1686-
8°-6758



CONTES MORAUX.



HYLAS,
OU LA

PRÉSUMPTION PUNIE.



ENEZ, me dit le vieil Hylas, en me prenant la main, & me faisant asseoir auprès de lui : vous apprendrez par l'histoire de ma vie jusqu'où peut nous conduire le délire de la présomption, & combien de chagrins nous prépare une vanité extravagante.

Lorsque j'avois votre âge, aimable Sylvandre, la nature ne m'avoit refusé aucuns de ces agrémens qui forment un joli homme. Ma taille, sans être absolument avantageuse, étoit

Tome III.

A

bien prise & bien dessinée ; mes traits étoient assez réguliers , & tout cela étoit soutenu par une démarche svelte , une attitude fiere , & des manières aisées , petits avantages que je devois à mon amour-propre , & qui ne me paroissoient pas peu capables de faire valoir ceux que j'avois reçus de la nature.

Je n'avois pas lieu de me plaindre de la maniere dont me traitoit cette aveugle déesse ; aussi pouffois-je ma reconnoissance à l'extrême. Marâtre pour les autres hommes , elle sembloit n'être que pour moi mere tendre & prodigue de sa bienveillance & de ses faveurs. J'entrois dans ma quinziesme année ; je me plaisois peu en la compagnie des jeunes bergers de mon âge , je cultivois peu leur amitié , & , de leur côté , ils ne s'empressoient pas beaucoup de cultiver la mienne ; je recherchois , au contraire , la société des bergeres qui me souffroient parmi elles plus volontiers que tout autre. Ma gaieté , mon enjouement les amusoient beaucoup ; mon air hardi , mon ton libre & aisé les divertissoit , sans leur déplaire. La foiblesse de mon âge me mettant à l'abri de tout soupçon , on me mettoit de toutes les fêtes , j'étois l'ame de toutes les parties.

Présomptueux comme je l'étois , je ne manquai pas d'attribuer à mon mérite des distinctions que je ne devois qu'au hasard , & peut-

CONTE MORAL. 3

être à mon effronterie. Je n'étois pas aussi peu instruit que les impudentes bergeres se plaisoient à l'imaginer : leur société devança chez moi les effets de l'âge ; bientôt je me persuadai qu'elles étoient toutes amoureuses de moi , que toutes attendoient que je me déclarasse , & qu'il n'en étoit pas une qui n'eût envié le bonheur de voir tomber sur elle mon choix. La belle & sage Chloris parut , sur-tout , desirer cette préférence ; il me sembloit qu'elle faisoit des prévenances sensibles , & qu'elle avoit reçu plus profondément que les autres la puissante impression de mon mérite.

Je ne me trompois pas absolument dans mes dernières conjectures ; Chloris , la prudente Chloris ne s'étoit pas assez mise en garde contre mes graces séduisantes.

Chloris avoit environ dix-huit ans ; elle étoit d'une médiocre stature , mais très-bien faite , & les traits de son visage étoient parfaitement réguliers. Je ne fais même s'il n'auroit point été à desirer que cette régularité de traits ne fût point si absolue ; il me semble qu'elle ôtoit à sa figure ces graces d'expression , ces traits de caractère , qui me paroissent l'ame de la physionomie. Quant aux qualités de l'esprit & du cœur , Chloris possédoit les plus estimables : gaie , sans être folâtre , sa conversation intéressoit le cœur , &

amusoit l'esprit ; son parler doux , mais un peu lent , sembloit fait pour pénétrer jusqu'au fond des ames ; un aimable sourire animoit ses levres. Chloris étoit extrêmement sensible , mais personne n'avoit jamais eu plus d'empire sur son cœur , & ne savoit mieux qu'elle en régler les mouvemens ; elle jugeoit avant de choisir & d'aimer ; sa prudence se trouva cependant en défaut à mon égard , Chloris m'aima sur mes seules qualités extérieures ; c'est que Chloris ne s'étoit point mise en défense : elle avoit laissé faire un progrès insensible à une passion dont elle ne soupçonnoit point l'existence , & n'étant plus maîtresse de la bannir de son cœur , elle cédoit à son penchant. Mais j'éprouvai bientôt qu'appelant sa raison à son secours , Chloris sauroit , sinon éteindre , du moins couvrir & diminuer des feux indignes d'elle.

Je voulus , sans néanmoins me priver du plaisir de faire la cour à toutes les bergeres , je voulus , dis-je , à l'exemple de nos bergers , paroître m'attacher particulièrement à l'une d'elles. Ce fut Chloris que je choisîs , je lui rendis ouvertement mes soins ; comme nos fortunes étoient sortables , & nos parens fort unis entre eux , ils virent avec plaisir la naissance de cette inclination , & l'aimable Chloris , assurée de leur consentement , parut satisfaite de mon amour ,

CONTE MORAL.

Cependant Chloris étoit aimée depuis long-tems de Therfandre. Ce berger étoit d'une figure peu agréable, mais il compensoit bien ce désavantage du côté des qualités de l'esprit. C'étoit un de ces caracteres souples & insinuans, faits pour pénétrer les replis les plus cachés du cœur, en découvrir les faiblesses & les mettre à profit.

Therfandre s'aperçut aisément que je lui avois enlevé le cœur de Chloris; il aimoit éperdûment cette bergere; & sans perdre le tems en plaintes inutiles, il conçut le dessein de détruire, par adresse, un amour qui le chagrinoit.

Il rechercha mon amitié, il étudia mon caractère; il apprit le secret de captiver mes bonnes grâces, &, en flattant ma présomption, il sut tellement se rendre maître de mon esprit & de mon cœur, que je ne faisois rien sans le consulter, & que je lui dévois mes secrets les plus cachés.

Vous pouvez croire que je ne tardai pas à lui parler de Chloris; je l'instruisis des progrès que faisoit tous les jours l'amour de cette bergere. Le dissimulé Therfandre approuva d'abord mon choix, m'applaudit de la promptitude de ma victoire. Peu de tems après, il m'en parla d'une manière plus froide & plus dédaigneuse. Le triomphe n'étoit pas si éclatant.

rant, puisqu'il s'étoit rendu sans combat ; d'ailleurs, quelles armes pouvoit m'opposer Chloris ? Elle auroit été bien ennemie d'elle-même, pour ne pas saisir avidement une conquête aussi précieuse pour elle, & qui auroit pu lui échapper. Chloris n'étoit pas riche, ses parens n'étoient pas des plus distingués de nos hameaux, mais je n'avois, de ce côté, aucun avantage sur la bergere. C'est ce que Thersandre me fit adroitement valoir. A le croire, j'étois fait pour prétendre aux parris les plus distingués ; il n'en connoissoit pas qui ne se crussent honorés de ma recherche. Que vous dirai-je ? La voix de l'insidieux berger étoit trop d'accord avec celle que ma sotte vanité me faisoit entendre ; comment n'aurois-je pas été persuadé ? Chaque instant que je passois avec lui me refroidissoit pour Chloris ; l'adroit berger voyoit avec plaisir se confirmer tous les jours le succès de son artifice.

Pour couronner son ouvrage, & bannir absolument Chloris de mon souvenir, Thersandre me conseilla de porter ailleurs mon hommage ; je fus long-tems à fixer mon choix ; il fit passer en revue toutes les beautés du canton, il n'en étoit pas une qui n'eût quelques imperfections qui la rendoient indigne de mon amour. Enfin, nous nous arrêtâmes à Thémire. Cette fille étoit extrêmement belle, mais d'un

orgueil insupportable. Son pere étoit le plus riche laboureur de la contrée ; il avoit quitté la profession des armes , dans laquelle il s'étoit attiré beaucoup de considération , pour venir cultiver les héritages de ses peres. Thémire , entêtée de la noblesse de sa race & des distinctions militaires dont son pere avoit été décoré , se trouvoit absolument déplacée dans nos hameaux. Elle avoit rejeté bien loin d'elle les hommages de nos principaux bergers , & leur avoit clairement fait entendre qu'aucun d'eux n'étoit digne d'aspirer à elle.

D'après le caractère que je viens de tracer , vous concevez , mon cher Sylvandre , qu'il ne falloit rien moins que les dédains de la fiere Thémire pour abattre ces fumées de vaine gloire , qui me faisoient perdre la tête. Je goûtai le projet de Therfandre , & dès lors je cherchai avec soin les occasions de l'exécuter.

Je me trouvois toujours sur les pas de Thémire , je lui prodiguois des soins qui n'auroient pas manqué de lui découvrir mes vues , si l'orgueilleuse bergere avoit pu concevoir que je fusse capable d'une pareille témérité. Elle recevoit donc ces soins avec indifférence , comme un hommage qui lui étoit naturellement dû. Enfin , enhardi par sa complaisance , je fis une déclaration d'amour ; je

la brusquai même avec cet air aisé , ce ton de confiance qui caractérisent la plus parfaite sécurité. Mais , dieux ! quelle fut ma surprise ? Une rougeur subite monte au visage de Thémire ; elle jette sur moi un regard fier & dédaigneux. Juste ciel , s'écrie-t-elle , à quoi suis-je exposée ! Cette vive exclamation me pétrifia. J'étois immobile d'étonnement ; je restai dans l'attitude que j'avois prise aux pieds de Thémire , la bouche béante , la rougeur au front. Mon anéantissement & ma confusion réjouirent un peu la bergere ; elle se reprocha d'avoir traité sérieusement une témérité qui devoit exciter ses mépris , & non pas sa colere. Hylas , me dit-elle , en éclatant de rire , vous avez perdu le sens. Oubliez-vous que vous êtes dans les chaînes de l'incomparable Chloris ? En vérité , vous m'honorez beaucoup ; mais , croyez-moi , vous perdriez trop au change. Le ton moqueur dont elle prononçoit ces mots , ranima mon courage , je recouvrai la parole pour lui faire de nouveau mille protestations ; j'abjurai l'amour de Chloris , je rabaisai son mérite & ses attraits ; enfin , je débitai mille extravagances. L'altiere Thémire , que cette scene fariquoit beaucoup , m'impôsa silence , me congédia pour jamais , & quitta elle-même la partie , en cachant par des éclats de rire simulés , l'excès de sa mortification.

C O N T E M O R A L. 9

Que je fus humilié du malheureux succès de cette entrevue ! Que de coups de poignard les cris insultans de la bergere portèrent à mon foible cœur ! Je pleurai de dépit & de rage : il faut l'avouer , le malheur le plus affreux , la catastrophe la plus sanglante ne m'auroient point arraché de larmes plus ameres. J'allai retrouver Thersandre. Le croiriez-vous , mon ami , m'écriai - je , aussi-tôt que je l'apperçus ? je suis insulté , rejeté avec mépris. La superbe Thémire dédaigne mes vœux ; que dis-je ? elle les repousse avec aigreur comme une témérité reprehensible. Elle me renvoie fièrement aux pieds de Chloris. Oui , j'y retournerai , ajoutai-je avec amertume , je punirai la trop orgueilleuse Thémire , je la priverai pour jamais , puisqu'elle le desire , de l'amant le plus tendre & le plus digne d'elle. Que vous avez peu d'expérience , mon cher Hylas , interrompit , en fouriant , Thersandre ! croyez-vous que vous trouverez par-tout la même facilité qu'auprès de Chloris ? Les victoires aisées sont celles dont on retire le moins d'avantages. Qu'auriez-vous pensé de Thémire , si elle eût répondu favorablement à vos vœux , sur-tout lorsqu'elle ne pouvoit ignorer que vous aviez aimé publiquement Chloris ? Allez , croyez-en votre ami , Thémire vous aime ; sans cela auroit-elle reçu vos

soins avec tant de complaisance ? mais elle craint Chloris , elle sçait que vous l'aimez ; pouvez-vous ne pas approuver la noble fierté qui lui fait appréhender de se voir un jour sacrifiée à sa rivale ? Je ne répondis rien à ce séduisant discours , je me laissai facilement convaincre ; je regardai Therfandre d'un air riant , d'un visage assuré , je l'accablai d'amitiés & de caresses ; je lui devois mon bonheur. Aussi-tôt nous concertâmes ensemble la maniere de renouer avec Thémire. L'adroit Therfandre , qui ne perdoit point son objet de vue , m'insinua qu'il falloit commencer par congédier Chloris avec éclat , & d'une maniere qui lui ôtât toute espérance de retour. J'écrivis à l'instant même une lettre à Chloris , sous la dictée de Therfandre. Je ne rappellerai point ici les termes de cette odieuse lettre ; j'osois lui dire avec impudence que je ne l'avois jamais aimée , que les soins que je lui avois rendus n'étoient l'effet que de ma complaisance , & de la politesse avec laquelle je ne pouvois me dispenser de recevoir les avances qu'elle m'avoit faites ; en un mot , cette outrageante lettre étoit marquée partout au coin du mépris & de l'insulte. Aveugle que j'étois ! C'étoit ainsi que me livrant à la discrétion de mon rival , je courois à ma perte , & je me préparois moi-même les plus justes chagrins.

C O N T E M O R A L. II

Le hasard voulut que Chloris fût en la compagnie de plusieurs bergeres, & que Thémire en fût du nombre, lorsqu'elle reçut ma lettre. Il seroit difficile de vous peindre la situation de Chloris, lorsqu'elle eut parcouru cette impertinente épître. Elle fut néanmoins assez maîtresse d'elle-même pour ne point laisser éclater ses transports dans toute leur violence ; cependant comme, en lisant, il avoit paru quelque altération sur son visage, elle ne put s'empêcher d'en communiquer la cause à ses compagnes. Ma lettre fut lue à haute voix. Un cri général d'indignation suivit cette lecture. La fiere Thémire fut celle dont l'emportement se manifesta davantage. Elle excita Chloris à se venger, & voulut elle-même dicter la réponse. Dieu sait quels termes piquans, quelles expressions insultantes employa la bergere, pour accabler mon amour-propre, & punir mon insolence.

Je ne pus me défendre d'émotion, lorsque je reçus la lettre de Chloris. J'avois beau me flatter & m'applaudir dans le délire de ma passion, je ne pouvois éviter les vifs reproches que je me faisois intérieurement. Cependant le souvenir de Thémire érouffoit en moi cette voix de l'honneur & de la probité. J'oubliai bientôt Chloris pour ne songer qu'à ma nouvelle maîtresse.

Mon amour-propre avoit été trop mortifié pour tenter une nouvelle déclaration. Je pris le parti d'écrire à Thémire ; Therfandre se chargea de ma lettre ; il fit plus , il s'engagea de m'apporter une réponse.

J'attendois avec impatience le retour de mon cher confident ; je l'apperçois de loin , les signes de la joie sur le front , élevant les bras avec toutes les démonstrations du plus parfait contentement , pour me faire voir un papier que je jugeai être la réponse si désirée.

Je ne me trompois pas. Hé bien , mon cher Hylas , me dit-il , en m'embrassant étroitement , que pensez-vous de votre ami ? En croirez-vous désormais son amitié & son expérience ? Sans répondre à ce transport , je prends , ou plutôt j'arrache la lettre des mains de Therfandre , j'en déchire le cachet : dieux ! que devins-je ? la lettre fatale me tombe des mains : voici ce que j'y lus :

J'avois excusé sur votre extrême jeunesse , Hylas , votre imprudente témérité ; mais je m'apperçois que vous la poussez avec réflexion jusqu'à l'insolence & à l'insulte. Ne vous avisez plus de me choisir pour l'objet de votre impertinent amour , je serois forcée de vous en punir ; & croyez que je n'ai pour vous que les sentimens de mépris que méritent vos odieux procédés.

CONTE MORAL. 13

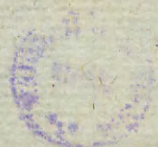
La colere qui m'anima à la lecture de cette lettre fut si vive , que je ne pus parler. Je me promenai , à grands pas, dans ma chambre , les yeux fixés en terre, les bras entrelassés sur le sein. Quelquefois je les dévelopois avec vivacité, je portois ma main à mon front avec fureur, & je semblois menacer l'auteur de mes peines. Therfandre, assis tranquillement dans un coin de la chambre, me regardoit, en souriant d'un air fin & moqueur. Cette scene muette dura quelque tems; enfin, recouvrant la parole & une apparente tranquillité : je serois bien insensé de me désespérer, mon cher ami, dis-je à Therfandre; abandonnons l'altière Thémire, je ne prétends pas pousser longtemps à ses pieds des soupirs inutiles. L'ingrate ! j'abandonnois pour elle l'amante la plus fidelle. Ah ! Chloris seule fait aimer. Je veux retourner à elle; je suis sûr d'en obtenir facilement le pardon de mon imprudence. A ces mots, je vis Therfandre changer de couleur; il prit bientôt la parole pour me faire abandonner mon nouveau projet : mais, à ce coup, ses sollicitations furent inutiles. Therfandre désespéré sortit, le rire sur les levres, & le désespoir dans le cœur.

Je me confirmai de plus en plus dans la résolution que je venois de prendre. Cependant qu'il en coûtoit à mon cœur ! ce n'est pas que



je n'aimasse sincèrement Chloris; je ne sentoie même de l'amour que pour elle seule; ma forte présomption étoit l'unique lien qui m'attachoit à Thémire. Mais que ce cœur superbe & vain étoit cruellement déchiré! que les traits, dont les dédains de Thémire l'avoient percé, lui faisoient de profondes & douloureuses blessures! je ne crus pouvoir mieux me venger de l'orgueilleuse bergere, qu'en rapportant à Chloris un cœur plus tendre & plus fidelle que jamais. Le dépit encore plus que l'amour dirigea cette nouvelle démarche.

J'entre auprès de Chloris, je me jette à ses pieds. Là, versant des larmes que m'arrachoit la confusion plutôt que le repentir, je balbutiai quelques excuses. La tendre Chloris me releva avec bonté; elle ne put soutenir un aussi attendrissant spectacle, elle mêla ses larmes aux miennes. Hélas! qu'elle étoit éloignée de soupçonner la véritable cause de ces odieuses larmes! Elle se remit un peu de son émotion, & s'asseyant auprès de moi: Si vous ne m'êtes effectivement point infidelle, Hylas, me dit la bergere, je vous rends mon cœur & je suis satisfaite; mais si vous m'avez trompée, si vous avez porté ailleurs vos hommages; je vous le dis, Hylas, ma tranquillité exige que je ne vous voie jamais, & que je vous bannisse sans retour de mon



souvenir. J'allois répondre, lorsque la porte de la chambre s'ouvre & je vois ; qui ? Thémire elle-même qui, ma lettre à la main, venoit chez son amie pour la lui faire lire & s'en assurer. Hé ! c'est vous Hylas, me dit en entrant Thémire ! Oui, c'est Hylas reprit alors Chloris ; je suis charmée que vous, qui avez été témoin de sa faute, le soyez aussi de son repentir. Ah vraiment, j'ai bien d'autres choses à vous apprendre, interrompit Thémire, avec un éclat de rire qui me glaça d'effroi ; restez, ajouta-t-elle, voyant que je voulois sortir, vous êtes intéressé dans tout ceci, & sur le champ, elle présenta à Chloris la lettre qu'elle tenoit : la honte, la colere, le dépit & la rage se succédoient tour-à-tour dans mon cœur, & se peignoient successivement sur mon visage. La froideur méprisante de Chloris, les insultantes railleries de Thémire acheverent de m'accabler. Je voulus articuler quelques mots ; mais ils expirerent sur mes levres. Je voulus sortir, je m'égarai. La cruelle Thémire, avec le persiflage le plus sanglant, conduisit elle-même mes pas incertains jusqu'à la porte ; & me laissa dans la rue comme anéanti sous le poids de ma confusion.

Je ne saurois vous dire combien je restai de rems dans ce cruel état. J'errois à l'aventure. Mille idées désespérantes se présentoient à

l'envi. La honte me faisoit chercher les endroits écartés ; j'aurois voulu me dérober à moi-même & aux autres. Je rencontre Thersandre qui me tire de ma rêverie, mais il n'eut pas plutôt appris ma délaçréable aventure, qu'après m'avoir donné quelques froides consolations, qu'il interrompoit mille fois par des éclats de rire, qui lui échappoient malgré lui, & qui me perçoient l'ame, il me laissa plus désespéré que jamais.

Ce n'est pas tout : le bruit de mon histoire se répandit dans nos hameaux ; je me l'entendois reprocher chaque jour avec des ris insultans & des railleries ameres : en un mot, j'étois devenu la fable du canton. Mon malheur m'accabloit ; j'étois absorbé dans la douleur : tous ceux que je voyois ne faisoient qu'aggraver mes peines ; enfin, ne pouvant supporter un pareil genre de vie, je confiai les soins de ma maison à Thersandre, que son bon cœur avoit rapproché de moi, & m'étant muni de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de longue durée, je partis sans prendre congé de personne.

Après avoir marché environ deux heures, je me trouvai sur les bords de la mer ; je vis un vaisseau prêt de mettre à la voile, & je m'embarquai.

A mesure que je m'éloignois de ma patrie, mes soucis se dissipoient, ma gaieté reprenoit
le

le dessus. Je cherchai à charmer mes ennuis, en liant société avec les différens passagers. Quoique les mortifications qu'avoit essuyé mon amour-propre en eussent un peu corrigé l'excès, je n'avois pas cependant perdu le goût de faire ma cour aux belles, & je croyois encore que j'en rencontrerois difficilement de cruelles.

Il y avoit sur le vaisseau une petite personne, qui, sans être belle, me plaisoit beaucoup. Sa physionomie étoit vive & spirituelle; ses yeux, quoique petits, étoient vifs & pleins de feu; sa bouche, un peu grande, paroissoit toujours sourire avec malignité; son nez, un peu plat & écrasé, sembloit enchérir sur le tout pour animer sa figure, & lui donner un petit air lutin, aussi capable de subjuguier le cœur que la beauté la plus accomplie. Dorothée (c'étoit son nom), me plut au premier abord, & je méditai aussi-tôt sa conquête: l'entreprise étoit difficile; Dorothée étoit escortée de sa mere, femme fort sévère & fort avancée en âge, qui ne la quittoit pas de vue. Désespéré de ce contre-tems, je pris le parti de faire ma cour à la vieille, & m'attirer ses bonnes grâces: je n'y réussis que trop bien; la vieille se persuada que j'étois véritablement amoureux d'elle, & je vous laisse à penser les comiques efforts qu'elle fit pour conserver sa conquête. Elle

étoit vieille & amoureuse , elle ne pouvoit manquer de devenir jalouse : ainsi , bien loin que son amitié me procurât la facilité d'entretenir Dorothee de mon amour ; elle y formoit , au contraire , un obstacle invincible. Je ne voyois plus Dorothee que rarement , & toujours en la présence de sa mere. Quant à cette derniere , elle m'obsédoit continuellement : j'avois beau lui marquer de la froideur ; le mot avoit été dit , il avoit allumé en elle des feux que mon indifférence & mes rebuts ne purent parvenir à éteindre.

J'étois furieux : je ne pouvois me débarrasser de la vieille qu'en l'éconduisant avec éclat ; & pour lors je perdois pour jamais l'espérance de voir Dorothee. Lassé cependant d'une persécution aussi insupportable , j'aimai mieux renoncer à la fille que d'être contraint à souffrir les fatigantes caresses de la mere ; je m'éloignai de l'une & de l'autre , & , pour me distraire , je cherchai à faire de nouvelles connoissances.

Je m'étois trouvé plusieurs fois en société avec une jeune veuve qui avoit paru me distinguer ; cette femme étoit très-belle ; & le train qui l'escortoit dans le vaisseau me fit augurer qu'elle étoit très-riche. Elle retournoit en Espagne, lieu de sa naissance , pour mener une vie tranquille au milieu de ses possessions ,

CONTE MORAL. 19

qui étoient , disoit-on , considérables ; elle avoit épousé un jeune seigneur de la cour de France , qui l'avoit laissée veuve au bout de quelques mois. Cette conquête m'étoit d'autant plus avantageuse , qu'elle me mettoit à portée de me passer des biens de mes peres , & me dispensoit de revenir dans ma patrie , qui m'étoit devenue odieuse. J'avois pensé plusieurs fois à tenter l'aventure ; mais la figure froide & altiere de la dame Espagnole , m'avoit rerenu ; j'avois toujours devant les yeux les méprisans refus de Thémire , & je sentoie que je serois mort de honte si j'en avois éprouvé de pareils de la belle Espagnole ; de plus , l'amour de Dorothée m'occupoit ailleurs.

Lors donc que j'eus résolu de me soustraire entièrement aux empressements de la mère de Dorothée , je m'introduisis chez Eléonore ; c'est le nom de l'Espagnole. J'y fus bien reçu ; & quoique mes visites devinssent très-fréquentes , on ne s'en plaignoit point. Peu à peu je pris courage ; les caresses de la dame & cette bonne opinion de moi-même , qui ne m'abandonnoit point , m'enhardirent. Je hasardai la déclaration. Eléonore la reçut d'abord avec une colere apparente ; insensiblement elle s'appaîsa ; enfin , la belle Espagnole répondit à mes feux ; elle n'attendoit que

son retour dans sa patrie pour assurer mon bonheur.

Eléonore étoit maîtresse d'elle-même; elle m'aimoit dès l'instant de mon entrée dans le vaisseau; il est donc peu étonnant qu'elle ait fait une résistance aussi foible. Elle avoit le cœur naturellement tendre, & les romans de sa nation, dont elle faisoit continuellement sa lecture, n'avoient pas peu contribué à entretenir en elle ces dispositions à l'amour. Eléonore étoit une vraie héroïne de roman; elle en avoit l'ardeur & les beaux sentimens. Mariée, malgré elle, à un homme qu'elle n'aimoit point, elle avoit décidé de laisser faire à son cœur le choix d'un second époux; & j'avois été assez fortuné pour voir tomber sur moi cette préférence. Heureux! si j'eusse su mettre à profit ces faveurs de la fortune, & si ma présomption & ma légèreté n'avoient obscurci pour jamais les jours sérieux qui commençoient à luire sur ma tête.

J'étois presque toujours avec Eléonore. Nous nous entretenions des merveilleux faits d'armes des Chevaliers de sa nation & de leur constance plus merveilleuse encore. Eléonore vouloit que je prisse le parti des armes, & que je me fissé recevoir chevalier. Elle devoit être la dame de mes pensées, & comme elle ne doutoit pas que je n'imitasse leur

CONTE MORAL. 21

courage & leur bravoure, elle devoit partager ma gloire, & ceindre ma tête de lauriers. Mais ce que je devois encore plus imiter, c'étoit leur inébranlable fidélité. Eléonore ne cessoit de me faire envisager cette qualité comme la première vertu d'un chevalier; elle en étoit aussi inséparable que l'intrépidité. J'écoulois Eléonore avec complaisance, j'applaudissois à ses projets; mais intérieurement, je riois des jeux de son imagination, & je ne les regardois rien moins que comme des visions extravagantes.

Il y avoit déjà plus d'un mois que nous tenions mer, & l'eau étant venue à manquer, nous fûmes obligés de relâcher à une petite isle dont j'ai oublié le nom. Hélas! puissè-je également oublier la malheureuse aventure qui m'y a fait perdre les bonnes grâces d'Eléonore, & m'a replongé dans l'état d'humiliation & de mépris dont je ne faisois que de sortir!

A peine eus-je quitté le vaisseau, que joyeux de marcher sur la terre, je me promenois avec complaisance. Je m'éloignai du rivage jusqu'à le perdre de vue, & je pensois à m'enfoncer dans un bosquet pour prendre quelque repos, lorsque j'apperçus à quelque distance de moi, Dorothee seule, assise au bord d'une fontaine. Transporté de joie, je

vole à sa rencontre : j'avois encore le cœur tout plein de la tendresse romanesque de l'espagnole , je débutai sur ce ton auprès de Dorothee. La petite personne se leve , & sans me répondre , se met à me considérer d'un air grave & tranquille. Une réception aussi singulière m'interdit ; je ne pus continuer ma froide harangue. Alors la folâtre Dorothee me passant la main sur le visage , se mit à fuir en riant de toutes ses forces ; je m'aperçus à qui j'avois affaire , je la poursuivis ; je l'atteignis à l'entrée du bosquet , & la serrant entre mes bras , je lui donnai un baiser passionné. Un bruit que j'entendis à quelque pas de moi , me fit tourner la tête. Peignez-vous ma surprise & ma consternation : c'étoit Eléonore. Elle se retiroit , à grands pas , du côté du vaisseau ; elle couvroit son visage de ses mains , & pouffoit de longs soupirs. Je quittai brusquement Dorothee que je laissai vivement irritée de ma désertion , & je suivis les pas d'Eléonore. Je ne l'abordai pas , je voulus laisser au tems le soin d'adoucir sa colere ; je remontai sur le vaisseau.

J'avois espéré vainement que mon amour & mes soins me rameneroient Eléonore ; elle devint inflexible , elle refusa constamment de me voir ; je la suivis en Espagne ; mais , toujours inébranlable , elle me fit interdire

l'entrée de son château. Enfin ayant perdu toute espérance, je me retirai le cœur dévoré de chagrin & d'ennui, d'avoir ainsi perdu par ma légèreté la fortune la plus brillante. J'avois perdu de vue Dorothee, je la détestois depuis la malheureuse aventure dont elle avoit été la cause. Je parcourus toute l'Espagne sans qu'il m'arrivât rien de remarquable ; enfin, ayant épuisé toutes mes ressources, je m'approchai insensiblement de ma patrie.

J'y rentrai lorsque je me trouvai absolument dénué de tout secours ; il y avoit près de cinq ans que j'étois absent : on avoit presque oublié ma malheureuse histoire. Je trouvais Chloris unie à Thersandre ; ils faisoient le bonheur l'un de l'autre. Ils me reçurent à bras ouverts. Chloris changea toute sa tendresse pour moi en amitié. Thersandre, après s'être excusé sur la violence de son amour des chagrins qu'il m'avoit causés, me rendit compte de mes biens. Il les avoit considérablement augmentés pendant mon absence ; il me les restitua généreusement. J'embrassai ce digne ami avec transport. Les douceurs de l'amitié me consolèrent des disgrâces de l'amour ; je me livrai tout entier au premier sentiment. Je comptois n'y trouver que des charmes. Hélas ! que je me trompois ! je fer-

mai les yeux du fidelle Therfandre & de ma chere Chloris. Quelle fut ma désolation ! toutes mes plaies se rouvrirent. Chaque jour , je vais payer sur le tombeau de mes fidelles amis le tribut de mes larmes. Mais pourquoi rappeler ce cruel souvenir ? Je n'ai retracé à vos yeux, mon cher Sylvandre, l'histoire de mes chagrins que pour vous mettre en garde contre cette sorte présomption qui séduit si communément à votre âge. *Souvenez-vous que les plus heureuses qualités du cœur & de l'esprit disparoissent & s'éclipsent, lorsqu'on les fait accompagner d'une vanité extravagante.*





SALLY,

OU

L'AMOUR ANGLOIS.

ANECDOTE HISTORIQUE.

PAR M. D'ARNAUD.

L'AMOUR est une passion qui se fait sentir à tous les cœurs; mais il n'y est point caractérisé par les mêmes effets. Chaque nation, chaque homme, peut-être, a sa manière d'aimer. L'amour anglois paroît être le plus décidé; il y entre de cette profondeur qui marque toutes les impressions de ce peuple, & qui produit nécessairement la mélancolie. Rarement la tendresse, enveloppée sous ces traits, promet-elle un effet agréable; mais elle est sûre d'attacher, d'intéresser, & ce qui mérite plus notre attention, de nous démontrer les suites funestes de ce sentiment, quand il n'est point corrigé par la raison, ni par le devoir.

Sally, fille d'un riche négociant de Londres, avoit été élevée avec le fils d'un des amis de son pere; ces deux enfans connurent

en quelque sorte l'amour dans leurs premiers jeux. Les parens de Sally ne s'aperçurent point de cette inclination naissante, qu'ils auroient dû détruire dans ses commencemens. La fortune médiocre de Stanley (c'est le nom du jeune homme), ne lui permettoit pas d'espérer d'obtenir la main de Sally, qui étoit regardée comme un des meilleurs partis de Londres. Malgré ces obstacles, leur tendresse ne fit que croître & se fortifier avec l'âge. Sally avoit le caractère plus mélancolique que ne l'ont ordinairement ses compatriotes; on doit donc s'attendre à toute la violence de ses transports. Elle aimoit d'autant plus vivement, qu'ayant reçu une éducation cultivée, elle étoit contrainte de se soumettre à toutes les obligations de son sexe. Il falloit que son extérieur démentît sans cesse le trouble de son ame.

Stanley donna à sa jeune maîtresse quelques sujets de jalousie; on ne sait s'ils étoient fondée; il n'est point de traits légers pour un cœur sensible. Sally eut la force de dissimuler quelque tems & de dévorer ses chagrins; elle se contentoit de laisser tomber des pleurs dans son sein: sa douleur éclata; elle se plaignit avec douceur, & dit un jour à son amant dans l'abondance des larmes: » Vous savez, » Stanley, que je vous aime, & que je n'ai-

CONTE MORAL. 27

« me que vous ; si vous continuez à voir
 » Miss Jenny , vous serez la cause de ma
 » mort ».

Stanley promit tout pour rassurer Sally ; mais soit qu'il eût moins de vivacité & de tendresse , soit que les soupçons de sa maîtresse lui parussent entièrement injustes , il ne tint point parole , & cette malheureuse fille n'en fut que trop informée. Elle ne fit point entendre la moindre plainte , & affecta une tranquillité dont Stanley , s'il avoit aimé comme Sally , eût aisément pénétré la dissimulation ; elle nourrit dans son cœur un sombre désespoir ; l'œil de la nature fut plus clairvoyant que celui de l'amour. Les parens de Sally , à qui elle étoit chère , surprirent , si l'on peut le croire , l'agitation secrète qu'elle éprouvoit ; ils lui en demandèrent la cause ; elle s'obstina à garder le silence. On observa seulement qu'elle avoit les yeux égarés , qu'il lui échappoit des soupirs , & qu'elle cherchoit même à repousser ses larmes : elle vient un soir , selon l'usage , recevoir la bénédiction de son pere & de sa meré ; elle les embrasse , retourne plusieurs fois dans leurs bras , ne sauroit s'en séparer qu'en gémissant , sa mere alarmée lui fait de nouvelles questions : Sally ne répond que par des pleurs ; ses parens persistent à l'interroger ; elle se rejette

sur une tristesse involontaire qu'elle ne peut dompter, & les quitte enfin comme accablée d'une profonde douleur.

La tendresse maternelle est, peut-être, la plus inquiète de toutes. La mere de Sally, tourmentée toute la nuit de l'état où elle avoit laissé sa fille, ne peut résister à l'impatience de la voir. Le jour avoit à peine paru qu'elle se leve pour courir à son appartement. Son mari s'efforce en vain de la retenir, en lui disant que ses craintes n'étoient point fondées. Vous ne savez pas, répliqua-t-elle, ce que c'est qu'une mere, & elle sort avec précipitation. Quel affreux spectacle la frappe ! Elle trouve sa fille étranglée à une des colonnes de son lit avec un papier sur sa poitrine où étoient écrits ces deux mots : *For love ; Pour l'amour.*

La mere tout effrayée, vole à sa fille dans l'espérance qu'elle pourroit encore la secourir ; elle appelle son mari, ses domestiques : leurs soins furent inutiles : il y avoit déjà cinq ou six heures que cette infortunée créature s'étoit détruite. Le bruit de cette mort parvient bientôt aux oreilles de Stanley ! Il s'élance vers la chambre de Sally, en s'écriant : » C'est moi qui suis son assassin ! » Il se jette sur son corps, l'arrose de ses larmes. Les parens de Sally arrachent Stanley de des-

fus le cadavre , & croyant , en effet , qu'il étoit le meurtrier de leur fille , s'abandonnent à la fureur , le pere fond , l'épée à la main , sur Stanley , qui ne se met point en défense , & reçoit un coup mortel.

Oui , poursuit-il , c'est moi qui suis le bourreau de Miss Sally , & je rends grace au ciel de la suivre dans le tombeau. Il raconte alors ce que la famille avoit ignoré jusqu'à ce moment. Lorsqu'on vient à savoir que Stanley n'a point porté la main sur Sally , on veut lui donner du secours ; non , continue-t-il , je n'abuserai point de votre humanité. Tout ce que j'attends de vos ames généreuses , c'est de hâter , s'il se peut , l'instant de ma mort ; j'ai causé celle de votre fille , de tout ce que j'adorois ; c'est moi qui l'ai immolée , ne l'aimant pas autant qu'elle le méritoit ; mes imprudences ont excité sa jalousie : je meurs avec plaisir de vos coups ; j'implore une seule grace : qu'il me soit permis de rendre mes derniers soupirs à côté de Miss Sally. Le pere & la mere en pleurant traînent ce jeune homme auprès de leur fille ; il prend une de ses mains , la porte à sa bouche , & expire en disant : O ma chere Sally , est-ce assez de mourir pour toi ?





ALMÉRINE

ET

SÉLIMA,

OU

LES DANGERS DE LA BEAUTÉ.

CONTE ORIENTAL.

DANS les tems où les hommes croyoient recevoir, par les secours de la féerie, le bien & le mal, que les générations suivantes n'attribuerent qu'à des causes naturelles, Soliman regnoit sur cent provinces dans les régions éloignées de l'orient. Parmi les grands de sa cour, il chérissoit plus particulièrement Omoraddin qui avoit été ministre sous son pere. Omoraddin avoit deux filles, Almérine & Sélima. La fée Urgande avoit présidé à la naissance d'Almérine; & pour satisfaire aux prières importunes de ses parens; elle lui avoit accordé toutes les qualités du corps & de l'esprit, & avoit prédit qu'elle seroit demandée en mariage par un prince souverain.

Quand l'épouse d'Omoraddin fut enceinte

de Sélima , la fée Urgande fut encore invoquée ; mais Mélusine , autre puissance du royaume aérien , en fut offensée. Elle résolut de jeter la première son influence sur Sélima , & prononça l'enchantement qui déterminoit le sort de cet enfant. Elle voulut que cette innocente victime de sa malignité fut méprisée généralement , & continuellement tourmentée par les autres & par elle-même. Pour cet effet , elle décida que sa personne seroit hideuse & difforme , & que tous ses desirs produiroient un effet contraire.

Urgande , qui ne pouvoit changer cet arrêt , en fit part aux parens de Sélima. Ils redoutoient d'être peres , & dès qu'ils le furent , ils ne songèrent qu'à cacher leur enfant à tous les yeux. Ils ne s'intéressoient point à son bonheur , & ne voulurent pas être les témoins de sa misère. On relégua la malheureuse Sélima , avec un seul domestique , dans un château fort éloigné & caché dans l'épaisseur d'une forêt.

Cependant Urgande n'abandonna point l'innocence opprimée ; & pour contrebalancer les chagrins qui suivent l'obscurité , l'abandon & la laideur , elle décida que Sélima trouveroit un goût exquis dans la plus grossière nourriture , que les haillons auroient à ses yeux l'éclat de la dorure , qu'elle préféreroit

une cabane aux plus superbes palais , & que son cœur ne connoîtroit point l'amour. Il paroïssoit plus difficile de prévenir le tourment pénible d'une contradiction continuelle à ses desirs ; mais elle y réussit parfaitement en lui accordant une continuelle satisfaction.

Tandis que Sélima , négligée & oubliée de l'univers , étoit renfermée dans son château, toutes les villes de la domination de Soliman contribuoient à décorer la personne & à cultiver l'esprit d'Almérine. La maison de son pere étoit remplie des plus excellens maîtres dans toutes les sciences , & comme son esprit égaloit sa beauté , ses connoissances égalerent bientôt son esprit.

Avec ces qualités elle devint l'objet de l'admiration universelle. Tous les cœurs palpittoient à son approche , & le pied d'une biche est moins prompt que ceux qui voloient à son commandement. Mais cette Almérine , à qui l'ambition étoit soumise , que la sagesse même des vieillards respectoit , à qui la vivacité de la jeunesse s'empressoit de payer le tribut qu'elle doit à la beauté ; cette même Almérine étoit la plus malheureuse de son sexe. Une flatterie continuelle l'avoit rendue altière & dédaigneuse. Des imperfections qui échappoient aux plus clairvoyans bleissoient sa pénétration & sa délicatesse. Son cœur étoit rongé

rongé par la haine, quand les autres étoient attendris par la pitié. Le défaut d'exercice la privoit des douceurs du sommeil, & l'habitude de la sensualité lui faisoit perdre le goût des mœurs les plus délicieux. Son malheur s'accrût encore par sa sensibilité & par une passion que l'on regarde trop souvent comme le bonheur de la vie.

Nourassin, médecin de Soliman, étoit d'une naissance distinguée, & sa science le rendit célèbre dans tout l'Orient. Il étoit dans la vigueur de l'âge. Sa figure étoit aimable, & ses mœurs douces & insinuates.

Soit par le caprice ordinaire aux passions violentes, soit par l'effet d'une potion que Nourassin fit prendre à son élève, Almerine sentit toutes les fureurs d'un amour effréné. Plus d'ambition, plus de douceur dans l'espoir d'être demandée par un prince puissant. Elle redoutoit cet honneur, jadis l'objet de tous ses vœux. C'étoit la coutume parmi les nobles de présenter leur fille à l'Empereur, lorsqu'elles entroient dans leur dix-huitième année: ce moment, que le tems amenoit avec une rapidité silencieuse & irrésistible, arriva. La curiosité de Soliman étoit excitée par les éloges adroits d'Omoraddin, dont l'ame éprouvoit tout le trouble d'une ambition déordonnée. Le père s'aperçut de l'embarras de

sa fille, & il crut que l'importance d'un événement si prochain produisoit en elle les effets qu'il éprouvoit lui-même : il lui rappelloit les promesses de la fée, & tâchoit de lui inspirer la confiance à laquelle il osoit à peine s'abandonner. Mais il vit avec douleur que ce qui devoit diminuer sa crainte, ne servoit qu'à l'augmenter. Il ne fut que plus impatient, disposa tout ; & Almerine, couverte de tous les ornemens dont l'art peut embellir la nature, fut introduite en présence de l'Empereur.

Soliman étoit alors dans sa trentième année. Il étoit assis sur le trône depuis dix ans, & sa vertu lui avoit mérité le surnom de Juste ; il avoit méprisé la satisfaction des sens comme une jouissance basse & attachée à la foiblesse, & ne faisoit consister que dans l'exercice des vertus héroïques la félicité qui convient à la grandeur de l'ame. Il ne renfermoit pas dans les murs d'un ferrail une multitude de beautés malheureuses, parmi lesquelles le desir n'a point de choix & l'affection point d'objet, qui sont successivement rejetées après une jouissance momentanée que la force leur arrache, & qui descendent enfin dans le tombeau, sans emporter d'autre gloire que celle d'avoir satisfait le caprice, & assouvi la brutalité d'un tyran dont l'af-

peut n'inspire que la crainte, si même il n'inspire pas la haine.

Soliman, après avoir fixé quelques instans Almérine dans un silence d'admiration, se leva, & se tournant vers les princes qui l'environnoient : demain, leur dit-il, je satisferai aux demandes que vous m'avez faites si souvent. Demain je placerai la beauté sur le trône, & par elle je transmettrai ma puissance à la postérité. Demain la fille d'Omoraddin fera mon épouse.

La joie avec laquelle Omoraddin entendit cette déclaration, fut diminuée par l'effet qu'elle produisit sur Almérine, qui, après avoir combattu inutilement toutes les passions qui l'agitoient, tomba entre les mains de ses suivantes, & fondit en larmes. Soliman fit sortir ses courtisans, la prit entre ses bras, & lui demanda le sujet de sa douleur. L'orgueil & la crainte ne permirent pas à Almérine de découvrir le secret de son ame. Elle gardoit toujours le silence, & paroissoit inconsolable. Quoique ses pleurs fissent soupçonner à Soliman quelque attachement secret, il affecta d'être satisfait des prétextes du pere, qui n'attribuoit l'émotion de sa fille qu'à la sensation naturelle à son sexe dans les événemens inattendus. Il commanda à ses femmes de retirer Almérine dans un appartement particulier du

palais , & de lui faire donner , par son médecin , les secours nécessaires.

Nourassin étoit instruit de tout ce qui se passoit. La douceur de revoir son amante soulagea son désespoir. Cependant ces amans ne pouvoient ni se plaindre , ni partager leurs chagrins. Ils étoient environnés de témoins toujours redoutables pour l'amour. Nourassin , en s'en allant , mit une petite fiole dans la main d'Almérine , & lui dit qu'elle contenoit un cordial qui lui rendroit la force & la paix , si elle s'en servoit à propos. Ces paroles furent entendues par tous les assistans. Mais Almérine seule les comprit. Elle jugea que la fiole contenoit du poison qui guériroit sa douleur si elle pouvoit en détruire la cause , & le donner à Soliman avant son mariage. Nourassin sortit , & Almérine ne s'occupa plus que de son malheur & des moyens de le finir. Ses réflexions sur les terribles événemens du lendemain la menerent bien avant dans la nuit. Enfin , épuisée de lassitude & de douleur , elle se jeta sur un sofa , & s'endormit profondément.

Soliman , tout occupé d'Almérine , n'avoit point goûté la douceur du sommeil : il se leva dès la pointe du jour , & fit venir son premier officier auquel il avoit donné ordre de veiller dans la chambre de la princesse. Il

s'informa de sa conduite, & demanda si sa surprise étoit dissipée. On lui apprit qu'elle venoit de s'endormir; que Nourassin lui avoit laissé un cordial dont il attendoit de sûrs effets, mais qu'elle avoit différé de le prendre. Soliman tira de nouvelles espérances de cette découverte, se félicita de son bonheur prochain, &, sans faire d'autres questions, donna ordre qu'on mêlât la liqueur avec tout ce qu'elle prendroit dans la matinée.

Almérine se réveilla avec une violente agitation. Son palais desséché sentit la soif que produit une fièvre dévorante, & sur le champ elle demanda du sorbet. L'officier, suivant l'ordre de l'Empereur, versa la liqueur de la fiole dans une coupe, qu'Almérine vuida sur le champ. Lorsqu'elle se fut rappelé les projets qu'elle avoit à remplir, elle fut surprise de ne plus trouver sa fiole, & bien plus encore en apprenant l'usage qu'on en avoit fait. La terreur dont elle fut saisie hâta les effets de poison; bientôt un feu rapide s'alluma dans ses veines. Son desordre étoit visible, quoiqu'on ne pût en soupçonner la cause. Nourassin fut encore introduit. Il apprit la méprise, & prépara un antidote qu'il lui fit prendre. Almérine attendoit l'événement avec effroi, & sentoît tous les tourmens du corps & de l'esprit. Une chaleur subite succédoit à

un froid insupportable. Ses cheveux tombèrent ; sa tête s'enfla , & tous les traits de son visage furent défigurés. Nourassin sortit pour se dérober à sa confusion. Almérine ignorant que ces terribles changemens étoient les présages de sa guérison , & annonçoient que la mort sortoit de son cœur , crut qu'elle n'avoit plus que quelques instans à vivre. La crainte amena le repentir , & elle demanda Soliman. L'Empereur vint aussi-tôt , & vit les ruines de sa beauté avec un étonnement qui croissoit à mesure qu'elle lui découvroit le crime qu'elle avoit préparé contre lui , & dont elle étoit tellement la victime.

Lorsque Soliman fut revenu de sa surprise , il se retira dans son appartement , il se recueillit en lui-même , reconnut que le desir qu'avoit fait naître la beauté l'avoit détourné du chemin de la justice , & qu'il auroit dû renvoyer une personne qu'il soupçonnoit de sentir un premier amour. Cependant il ne fit point mourir Nourassin pour un crime dont il lui avoit donné la pensée ; mais comme il étoit juste de punir un homme qui avoit violé la loi , il le condamna à un bannissement perpétuel. Almérine fut renvoyée à son pere , afin que le reste de sa vie lui rappelât la folie de son amour , & l'Empereur résolut de réparer , s'il étoit possible , les erreurs de son premier

projet par un autre plus raisonnable. Il chercha les moyens de donner à un précepte général une force active, en l'appuyant d'un exemple frappant qui pût pénétrer les cœurs. Le bonheur réel de son peuple lui sembloit préférable à l'avantage stérile & imaginaire de lui laisser un souverain de son sang. Il se détermina enfin à faire publier la proclamation suivante dans toutes les villes de sa domination : « Soliman , dont le jugement a été » séduit , & dont la vie a été en danger par » la trahison d'une beauté sans égale , se dé- » termine à placer sur le trône la plus désa- » gréable difformité , pour apprendre à l'uni- » vers que le vice peut rendre la beauté plus » odieuse que la laideur , & que l'on doit , à » son exemple , mépriser cette beauté , qui , » sans la vertu , n'est qu'un malheur précieux , » un reproche pour celles qui la possèdent , » & un danger pour ceux qui l'admirent ».

Sélima , pendant ces divers événemens , éprouvoit un sort bien différent. Elle resta jusqu'à l'âge de treize ans dans son château , où la personne que l'on avoit chargée d'elle , mourut après une courte maladie. Sélima , qui n'avoit aucune idée de la mort , imagina d'abord que sa compagne sommeilloit ; mais voyant qu'elle essayoit en vain de l'éveiller , & que ses provisions étoient épuisées , elle ou-

vrit sa porte, sortit, & s'égara dans les bois. Elle s'y rassasia de légumes & de fruits sauvages, & s'endormit près d'un buisson. Le lendemain, un paysan l'aperçut, ne fut point rebuté par sa difformité, en eut compassion, & la réveilla. Cet homme lui fit plusieurs questions, mais ses réponses ne servirent qu'à augmenter sa curiosité. Il la mit sur sa monture, & la conduisit à sa maison dont il étoit éloigné de douze milles. Dans le village, Sélima servoit de jouet aux uns, excitoit la pitié des autres, & n'étoit employée qu'aux plus viles exercices. Cette situation malheureuse en apparence, ne l'étoit point pour Sélima. Elle goûtoit les plaisirs de la table & les douceurs du repos. Comme elle ne formoit aucun desir, elle n'étoit jamais contrariée, son corps étoit sain & son esprit tranquille.

Elle avoit passé quatre ans dans cet état quand les hérauts arrivèrent avec la proclamation de Soliman. Elle courut avec tout le peuple pour voir ce spectacle. Elle écouta avec grande attention, & lorsqu'on eut cessé de parler, elle s'aperçut que tous les assistans avoient les yeux fixés sur elle. Un des cavaliers descendit à l'instant de cheval, & la pria avec beaucoup de soumission de monter dans le char qui le suivoit. C'est vous, sans doute,

lui dit-il, que la nature avoit destinée pour être notre souveraine & l'épouse de Soliman. Je n'ai pas un desir si élevé, répliqua Sélîma en souriant ; mais si vous êtes véritablement les interpretes de Soliman , je me réjouis de pouvoir servir de leçon au genre-humain , & à cette condition, je desirerois sincèrement être la plus difforme de mon sexe.

Au moment qu'elle eut prononcé ce souhait, l'enchantement de Mélusine produisit un effet contraire. Sa peau quitta sa rudesse & sa couleur olivâtre , & devint unie comme l'ivoire, & blanche comme la neige. Sa taille devint mince & légère. Ses cheveux noirs formerent des boucles longues & épaisses qui flottoient avec grace sur ses épaules. Ses joues étoient teintes de la rougeur de l'aurore dont la rosée humectoit ses levres. Tous ses traits étoient nobles & réguliers, tous ses mouvemens étoient gracieux. Une robe blanche fut jetée sur elle par une main invisible ; tout le peuple étoit dans l'extase de la surprise , & regardoit avec une curiosité insatiable cette beauté dont on n'avoit jamais vu le modele. Sélîma n'étoit pas moins étonnée que ceux qui l'admiroient. Elle resta un moment immobile , les yeux fixés sur la terre : mais sa confusion augmenta , & elle voulut se retirer en silence. Les hérauts la prévirent : elle fut

obligée de céder à leur importunité , & de monter dans le char pour se rendre à la capitale. On la présenta à Soliman , que l'on instruisit de toutes les circonstances de ce prodige.

Soliman jeta les yeux sur l'assemblée qui l'environnoit ; incertain s'il devoit abandonner ou poursuivre son dessein , quand Abbaran , prince respectable par sa sagesse & ses années , s'approche de l'Empereur , & prosternant sa tête à ses pieds : « que Soliman , dit-il , accepte sa récompense de la vertu , & associe Sélima à son trône. Dans quel siècle & dans quelle nation la beauté de Sélima ne sera-t-elle pas honorée ? Dans quels lieux sa mémoire ne sera-t-elle pas transmise ? L'histoire de l'épouse de Soliman ne sera-t-elle pas aussi célèbre que le nom de son époux ? Ne sera-t-elle pas connoître que les desirs qu'inspire la beauté n'ont été satisfaits qu'après avoir été vaincus ? Que pour punition d'un dessein injuste la beauté est devenue hideuse , que le vice l'a couverte de sa honteuse difformité , & que pour récompense d'un dessein généreux , la vertu a fait disparaître la laideur , pour lui donner tous les charmes de la beauté » ?

Soliman , qui ne cessoit de regarder Sélima , découvrit sur son visage un mélange de

joie & de confusion, qui déterminâ son choix, & fut un garant de sa félicité. L'amour, qui par la défense d'Urgande avoit été inconnu à Sélîma pendant tout le tems de sa laideur, entra paisiblement dans son ame pour achever leur bonheur; la cérémonie nuptiale ne fut pas long-tems différée; Urgande l'honora de sa présence, & lorsqu'elle partit, elle mit entre les mains de Sélîma un petit écrit en parchemin, avec ces mots gravés en lettres d'or :

« Souviens-toi, Sélîma, du sort d'Almérine qui vit encore pour son supplice & celui de ses parens; souviens-toi d'Almérine qui a perdu son esprit & sa beauté. Que son exemple & ta propre expérience t'apprennent que l'esprit, la beauté, les sciences, l'abondance & les honneurs ne sont point essentiels au bonheur de l'homme. Tous ces biens, Almérine les possédoit, & elle étoit mécontente: tu en étois privée, & tu te trouvois heureuse. C'est à toi désormais à te procurer toi seule les avantages que je t'ai accordés jusqu'à ce jour. C'est la tempérance & la sobriété qui donnent du goût aux plus grossières nourritures, c'est l'humilité qui fait voir d'un œil égal les vêtemens d'un laboureur & le riche appareil d'un prince; c'est la docilité qui rend le cœur toujours satisfait, & qui foumet l'es-

prit à l'ordre éternel qu'il ne peut ni changer ni prévoir. Profite de cette leçon, que ton exemple instruite les mortels, & leur apprenne à ne point insulter à la nature, & à connoître leur propre foiblesse ».

L'Empereur, à qui Sélima fit part de ces préceptes de la fée, les fit transcrire, y ajouta le récit des événemens qui y avoient donné lieu, & le fit distribuer dans ses états. Ces préceptes ainsi appuyés eurent une influence immédiate & extensive, & le bonheur de Soliman & de Sélima fut commun aux peuples qu'ils gouvernoient.





L'IMPRUDENCE,

C O N T E M O R A L.

ELÉONOR avoit une de ces figures qui, sans être fort régulières, plaisent & séduisent : née avec un cœur simple & vertueux on voyoit chaque jour éclore en elle toutes les qualités propres à rendre un époux heureux. L'orgueil qu'inspire la fortune, les louanges, la flatterie & plus encore les mauvais exemples de la marquise de C... sa mère, corrompirent bientôt ses heureuses dispositions. Celle-ci avoit la manie singulière de se croire un bel-esprit : tantôt on la voyoit entrer en lice avec des savans, s'égarer & se perdre dans des disputes métaphysiques : une autre fois elle protégeoit un jeune auteur, lisoit quelques brochures qu'il lui apportoit, & dans son enthousiasme elle se regardoit comme l'arbitre du bon goût.

Eléonor venoit assidûment aux conférences qu'on tenoit dans l'appartement de la marquise ; à mesure qu'elle croissoit, les mêmes inclinations qu'avoit sa mère se fortifioient en elle ; mais les succès ne répondoient

point à ses vœux. Eléonor parloit fort difficilement : souvent , au milieu de la conversation , elle s'interrompoit : former deux ou trois phrases de suite étoit pour elle un ouvrage bien pénible : une timidité naturelle augmentoit encore l'embarras de sa langue. La marquise étoit désespérée : elle ne cessoit de prêcher sa fille ; & dans son délire scientifique , elle lui citoit l'exemple des Sévigné , des Scuderi , des Deshoulières , &c. « Com-
» ment ton imagination glacée , lui disoit-
» elle , n'est-elle pas échauffée , enflammée par
» la lecture des ouvrages de ces femmes in-
» comparables ? Vois de quelle gloire elles se
» sont couvertes ! veux-tu , en vivant oisive ,
» aller grossir la foule de ces femmes ordi-
» naires dont l'unique talent est de se parer
» & d'emprunter de l'art des charmes que
» la nature leur a refusés , ou de celles qui
» vieillissent dans les détails obscurs d'une
» occupation domestique ? Une femme n'est
» estimable qu'autant qu'elle a d'esprit ».

Tels étoient les propos qu'à chaque instant la marquise tenoit à Eléonor : elle ignoroit combien il est dangereux de vouloir donner trop d'esprit aux femmes : la nature les fit pour plaire & non pour devenir savantes. L'oubli des devoirs attachés à leur condition est le fruit d'un goût déplacé pour les sciences. Les éga-

remens de l'esprit produisent ordinairement ceux du cœur. Une fille qui cherche à s'instruire ne s'instruit que trop souvent aux dépens de sa vertu.

L'occasion favorisa bientôt la marquise : Monrose, jeune homme de condition, mais sans mœurs, lui parut propre à inspirer à sa fille l'amour des belles-lettres. Ce Monrose étoit un de ces êtres superficiels qui inondent nos villes, & qui n'en imposent qu'à la multitude : il avoit une imagination vive & ardente : il parloit avec beaucoup d'aisance, & raisonnoit sur tout sans rien savoir à fond. La lecture des romans faisoit sa principale occupation. Il fut enchanté des vues que la marquise avoit sur lui ; depuis long-tems il briguoit sa bienveillance, & aspirait secrètement au bonheur de plaire à Eléonor ; il avoit même déjà fait quelques tentatives auprès d'elle qui lui avoient assez bien réussi ; mais Eléonor étoit une riche héritière, & lui avoit dissipé une honne partie de son patrimoine ; il craignoit que l'inégalité de fortune ne devînt un obstacle à ses desirs. Quelle fut sa joie, & combien sa confiance augmenta lorsqu'il vit qu'il lui étoit permis d'entretenir souvent sa chère Eléonor ! avec quel succès il employa, pour lui donner de l'amour, les momens que la marquise croyoit qu'il consacroit à l'étude !

» Monrose, disoit-elle, je trouve que ma fille
» s'énonce avec plus de facilité ; son esprit
» commence à se développer ; ses idées sont
» plus nettes & plus vives ».

Monrose l'entretenoit dans cette fatale illusion : il voyoit avec plaisir les progrès que sa jeune élève faisoit dans la science de l'amour ; il échauffoit son imagination en lui lisant des romans ; il avoit le soin de s'arrêter sur les endroits les plus passionnés pour les faire sentir à Eléonor ; elle l'écoutoit avec avidité , & se laissoit aller insensiblement aux attrait de la séduction. Déjà on s'écrivoit de part & d'autre des lettres fort tendres. On se voyoit souvent , sous prétexte d'acquérir de l'esprit , & plus on se voyoit , plus on s'aimoit.

Le marquis de C... homme pétulant & d'un esprit très-borné , en avoit cependant assez pour connoître les défauts de son épouse ; il s'emportoit contre elle , & lui reprochoit avec aigreur sa conduite ; il aimoit sincèrement ses enfans ; il s'intéressoit vivement à leur bonheur ; il ne regardoit pas d'un œil aussi indifférent que la marquise les démarches de Monrose auprès d'Eléonor ; il lui défendit expressément de recevoir ses visites. Eléonor , à cet ordre , parut consternée : l'amour avoit fait une trop profonde blessure à son cœur : rien n'étoit capable d'opérer sa guérison.

Les

Les brusqueries du marquis & l'air triste d'Eléonor firent bientôt connoître à Monrose qu'il s'élevoit quelque orage contre son bonheur ; ce qui acheva de le confirmer dans cette idée , c'est la froideur avec laquelle la marquise le recevoit : elle avoit enfin reconnu que ses assiduités auprès de sa fille pouvoient tirer à conséquence. Monrose avoit fondé ses principales espérances sur la confiance que cette mere aveugle lui témoignoit ; cependant , en homme habile & consommé dans l'art de l'intrigue , il prit une autre route pour parvenir à son but. Il connoissoit le cœur d'Eléonor : il en étoit aimé : il convint avec elle qu'il cesseroit d'aller chez la marquise , mais , avant de se séparer , on songea aux moyens d'entretenir un commerce de lettres.

Monrose ne parut plus aux assemblées qu'il se tenoient chez la marquise. Il écrivoit tous les jours à Eléonor , & tâchoit de la disposer insensiblement à des entrevues secrètes. Il savoit , par expérience , que l'amour s'irrite par les difficultés , & qu'une fille qui franchit une fois les premières bornes de la pudeur , court d'elle-même ensuite au précipice. Eléonor , après bien des réflexions , des incertitudes , & après avoir écouté & lutté long-tems contre le murmure de la vertu , céda enfin aux desirs de son amant. Ils se virent pendant plu-

seurs mois sans que rien troublât leur bonheur. Monrose, pour plaire à Eléonor, étoit fort réservé : il calmoit la violence de ses desirs ; cependant il ne vouloit pas manquer l'occasion de couronner ses vœux : on pouvoit découvrir le mystere des rendez-vous , & ruiner entièrement ses espérances. Pénétré de ces réflexions , il proposa à Eléonor de se promener dans un labyrinthe de charmillés que la marquise entretenoit avec beaucoup de soins. Plusieurs jets d'eau qui s'élevoient à une hauteur prodigieuse & retomboient avec fracas , des allées couvertes à perte de vue , & où regnoit une continuelle fraîcheur , des bancs de gazon dispersés çà & là , tout contribuoit à rendre ces endroits délicieux , & à en faire autant de retraites propres à l'amour. Eléonor n'entra qu'en tremblant avec Monrose dans ces lieux qui devoient être le tombeau de son innocence ; elle avoit un pressentiment secret des malheurs qui l'y attendoient.

A mesure que nos deux jeunes amans s'enfonçoient dans cette agréable solitude , Monrose devenoit plus tendre , plus empressé ; Eléonor plus timide , plus foible. Après quelques tours de promenade l'un & l'autre s'asseyaient. Eléonor promenoit autour d'elle des regards inquiets : à peine osoit-elle lever les

CONTE MORAL 51

yeux sur Monroe. « Vous me haïssez donc ,
 » lui dit-il ? Cruelle , est-ce ainsi que vous ré-
 » compensez mon amour ? » Il se jette aussitôt à ses pieds , prend une de ses mains & l'arrose de ses larmes (qu'un amant dans cette situation est à craindre !) Eléonor étoit dans une grande émotion : son cœur éprouvoit la plus vive agitation : elle pouvoit à peine respirer : sa vertu l'abandonnoit. Quelques pleurs qui s'échappèrent , malgré elle , furent le signal de sa défaite.

Monroe s'applaudissoit en secret de son triomphe : son bonheur lui paroissoit certain : un mariage avantageux alloit réparer les défordres de sa fortune , occasionnés par les écarts d'une jeunesse libertine. Eléonor , de son côté , ne tarda pas à être inconsolable : elle étoit déchirée par tous les remords qui suivent ordinairement les plaisirs & la perte de la vertu : elle n'osoit plus paroître devant sa mere : comment lui avouer sa faute ? A quels reproches n'alloit-elle pas s'exposer ? cependant , son état ne lui permettoit pas de déguiser plus long-tems : de jour en jour les marques de son déshonneur se faisoient appercevoir : encouragée par les sollicitations de son amant , elle alla , en tremblant , dans la chambre de sa mere , & elle lui révéla le fatal secret avec toute la honte qu'inspire l'aveu d'une

52 L'IMPRUDENCE, &c.

mauvaise action. La marquise entra dans une grande fureur , & chassa Eléonor de sa présence ; elle reconnut , mais trop tard , la dangereuse illusion qui l'avoit abusée ; elle sentit ses torts , & elle se hâta de les réparer par un mariage mal assorti ; qui fut généralement désapprouvé & très-malheureux.





MÉLIDE,

CONTE MORAL.

LEs parens de Mélide habitoient une de ces isles où celui qui occupe le premier rang, trop loin de l'œil du maître, fait souvent servir ses passions à l'autorité qui lui est confiée.

Mélide en fit la triste expérience, à la veille d'être unie à celui que son cœur chérissoit, & à qui l'auteur de ses jours l'avoit destinée dès la plus tendre jeunesse. Un penchant mutuel avoit secondé les vues de M. d'Arly, pere de Mélide. Jamais hymen ne devoit être formé sous de plus heureux auspices. Naissance, fortune, inclination, tout concouroit à le faire envisager comme le complément du bonheur : cependant Madame d'Arly ne s'étoit prêtée qu'à regret à cet établissement. Vaine & ambitieuse, ce n'étoit point assez, selon elle, que sa fille trouvât un parti sortable : elle auroit voulu la voir élevée à un rang distingué. La vanité est de toutes les passions la plus absurde dans ses prétentions : elle va contre son but en croyant l'atteindre. Une mere qui ne souhaite pour sa fille qu'un état bril-

lant, ne songe pas qu'après l'avoir obtenu, elle fera bientôt humiliée d'être au dessous d'elle.

Madame d'Arly avoit cédé à la nécessité en consentant que Valmor épousât Mélide. N'ayant rien à opposer, & Valmor étant, des jeunes gens à marier, le meilleur parti, elle auroit laissé conclure, quoiqu'en gémissant; mais l'arrivée d'un nouveau gouverneur fut une époque fatale aux deux amans.

Le Comte de ***, homme d'un caractère violent, impétueux, maîtrisé par ses passions, ne connoissoit de frein que l'impossibilité de se satisfaire, & aimoit le faste à l'excès. Dès son arrivée dans l'isle, plus occupé d'étaler son luxe & sa magnificence, que de remplir les devoirs de sa place, il s'empressa de donner des fêtes superbes, où toutes les dames furent invitées. Mélide fut du nombre. Comme sa beauté l'emportoit sur celles qui avoient le plus d'éclat, elle eut le malheur d'être distinguée du comte. Elle lui inspira même un sentiment qui lui avoit été inconnu jusques-là. Quoique parvenu à quarante ans, il avoit vécu avec les femmes sans s'attacher à aucune. Il s'informa curieusement de tout ce qui pouvoit avoir rapport à Mélide. Il apprit que dans peu de jours elle devoit épouser Valmor, le jeune homme le plus aimable &

le mieux fait de l'isle. Il fut qu'une tendresse réciproque leur faisoit desirer avec un égal empressement le moment de leur union. Ces détails, loin de faire perdre au comte ses prétentions, ne servirent qu'à irriter son goût naissant. Son orgueil, autant que son amour, lui fit concevoir un plaisir infini à vaincre ces obstacles qui rendroient son triomphe plus flatteur aux yeux du public. Fondé sur ce téméraire espoir, il eut les attentions les plus marquées pour Mélide & pour sa mere. Ce qui auroit comblé de satisfaction toute autre femme, désespéroit Mélide. Le comte, toujours à ses côtés, & ne voulant danser qu'avec elle, l'empêchoit de s'entretenir avec son cher Valmor; mais ce qui mettoit son cœur à la gêne transportoit celui de sa mere. Madame d'Arly ne pouvoit contenir l'excès de sa joie. Se voir distinguée dans une circonstance, où elle & sa fille devenoient l'objet de la jalousie de toutes les femmes, étoit pour elle le plus beau jour de sa vie: elle se livroit intérieurement à l'espoir le plus flatteur. Le comte lui demanda la permission de lui faire sa cour. A peine fut-elle seule avec sa fille, qu'elle lui insinua une partie des idées qui l'occupoient. Mélide l'écouta avec tristesse; mais naturellement modeste, comme l'est le vrai mérite, elle regarda les espérances

de sa mere plutôt comme un effet de son ambition, que comme une fuite de la vérité.

Le comte, après quelques visites dans lesquelles il n'avoit pas eu lieu d'être satisfait de l'accueil de Mélide, n'en étant que plus attaché à la poursuite de son dessein, déclara à madame d'Arly qu'il étoit prêt à partager son sort avec sa fille, s'il n'y trouvoit point d'obstacle. Madame d'Arly répondit du consentement de son mari, & de la soumission de Mélide. Le comte rassuré par cette promesse, ne douta plus de l'accomplissement de ses vœux.

Madame d'Arly, de son côté, ne voyant que par les yeux de sa passion, & jugeant des idées de son mari, & de celles de sa fille par les siennes, crut qu'elle alloit leur porter la plus heureuse nouvelle en leur annonçant l'offre du gouverneur. M. d'Arly, après l'avoir écoutée, lui répondit froidement, que loin d'envisager la démarche du comte comme un bonheur, il la regardoit comme un mal, parce qu'il étoit toujours fâcheux de se voir forcé de refuser l'alliance d'un supérieur, parce que souvent il avoit l'injustice de se voir outragé par un refus dicté par l'équité.... Eh ! pourquoi la refuseriez-vous, dit avec véhémence, Madame d'Arly ? Gardez-vous d'en laisser transpirer le dessein. Je déshériterois ma fille ; je vous abandonnerois, vous

ne me verriez de votre vie. Quoi ! Monsieur, quand par un bonheur dont je ne pouvois me flatter lorsque je vous épousai, je trouve l'occasion de placer ma fille à un rang où j'aurois pu prétendre, vous vous opposeriez à son élévation, à la nôtre. Pesez les avantages d'une telle alliance ; quels honneurs ? Songez que nous serons considérés comme le gouverneur même. . . . Je me mépriserois, Madame, si je pouvois me laisser éblouir par un vain éclat. J'ai pris des engagemens avec la famille de Valmor. Lui-même a droit de compter sur la solidité de ma parole. Vous savez à quel point il l'aime ; il est payé de retour. Nous est-il permis de vouloir étouffer une passion que nous avons fait naître, que nous avons autorisée ? Non : je refuserois un souverain pour gendre, dans les circonstances où je me trouve. Ma promesse est sacrée : je ne m'en départirois pas quand il s'agiroit de ma vie. Je réponds que ma fille est dans les mêmes sentimens. . . . Votre fille obéira, Monsieur, pourvu que par un sot scrupule vous ne l'autorisiez pas à la rebellion. J'espère trouver assez de noblesse dans ses sentimens pour embrasser avec joie mon parti ; au reste, vous tenteriez en vain de lui inspirer vos petites idées. Je prétends qu'elle m'obéisse ; c'est une chose arrêtée. J'ai

donné ma parole; j'ai engagé la vôtre La mienne, Madame? elle n'est plus en ma disposition C'est ce que nous verrons, dit Mme. d'Arly. Souvenez-vous qu'on ne manque pas impunément à un homme en place. Elle alla trouver sa fille, à qui elle apprit les propositions du gouverneur & la ferme résolution où elle étoit de les accepter. Un arrêt de mort auroit moins effrayé Mélide qu'une semblable nouvelle. Elle connoissoit l'ambition de sa mère, & combien elle étoit absolue dans ses volontés. Ses larmes furent sa seule réponse. Madame d'Arly, après avoir employé inutilement les caresses & les menaces, la quitta en lui déclarant qu'elle eût à se disposer à recevoir le comte comme un homme qui devoit être son époux sous peu de jours.

Il ne restoit d'espoir à l'infortunée Mélide, qu'en la tendresse de son pere; ils se cherchoient tous deux. Elle épancha sa douleur dans son sein. Il releva son courage en lui promettant que, quoi qu'il pût arriver, elle ne seroit jamais unie de son consentement à d'autre qu'à Valmor. Mélide, soutenue par la fermeté de cette assurance & par son amour, eut la force de résister ouvertement. Elle reçut la déclaration du comte avec une froideur modeste, capable de rebuter tout homme

délicat , ou du moins , de lui suggérer les moyens de mériter par l'estime ce qu'il ne pouvoit obtenir du penchant. Mais le comte , trop altier , trop impétueux pour se soumettre à ce que les circonstances exigeoient , ne connut que l'artifice & l'audace. Enhardi par l'approbation de Mme. d'Arly , il agit en maître qui a des droits , & non en amant qui cherche à intéresser par la véhémence de sa passion. Mélide , révoltée d'un orgueil qui l'outrageoit , se retira en donnant à entendre que la mort lui seroit moins affreuse que l'hymen qu'on lui propofoit. Sa mere , outrée de dépit d'une conduite qu'elle croyoit faite pour détruire toutes ses espérances , dit au gouverneur tout ce que ses alarmes & son ambition lui inspiroient pour le maintenir dans la poursuite de ses premières démarches. Elle ne rougit pas d'insinuer qu'elle emploieroit la violence , s'il en étoit besoin , pour conduire sa fille aux pieds des autels.

Si Mme. d'Arly eut mieux connu le caractère du comte , elle eût pu s'épargner ces indécentes promesses. Il n'en falloit pas tant à une ame de la trempe de la sienne , pour l'attacher opiniâtement à la réussite de son dessein , & pour le porter aux derniers excès , plutôt que d'y renoncer. Cependant , trop vain pour vouloir que le public sçût qu'il ne

devroit le succès de sa flamme qu'à l'abus de son autorité , il imagina de gagner , par des présens , Cecile , la femme-de-chambre de Mélide. La ruse est la première ressource des âmes viles.

Cecile , éblouie par les largesses du comte , sur-tout par l'espoir dont il la flattoit de lui faire épouser son valet-de-chambre , se rendit après quelques difficultés. Il fut décidé que Mme. d'Arly ignorerait le complot. L'injustice de son caractère faisoit craindre qu'elle ne s'opposât à l'imposture qu'on devoit employer pour abuser la triste Mélide. On laissa écouler quelques jours pendant lesquels le comte trouva le moyen d'occuper Valmor à tel point qu'il n'eût pas un moment à lui. Le poste qu'il occupoit dans l'isle fournissoit au gouverneur des prétextes si spécieux , qu'il étoit impossible de soupçonner la véritable cause qui le faisoit agir.

Pendant cet intervalle , Cecile , ainsi que le comte lui avoit suggéré , profita de l'inquiétude de sa maîtresse pour gagner sa confiance , elle seignit de prendre le plus vif intérêt à ses peines. Un cœur malheureux par l'amour se laisse aisément séduire aux moindres lueurs de consolation. Mélide espéroit , en confiant la cause de ses alarmes à Cecile , qu'elle lui aideroit à découvrir la cause de l'absence de Valmor. Elle la

conjura de faire toutes les démarches imaginables pour pénétrer les motifs d'une conduite doublement affligeante dans sa position actuelle. La perfide Cecile, pour mieux parvenir à son but, lui dit d'abord des choses propres à la rassurer. Ensuite lui demanda quelques heures pour aller aux informations. Elle revint avec une fausse tristesse peinte sur son visage ; & paroissant n'avoir pas la force de dire ce qu'elle avoit appris. Ce silence concerté causa le plus grand trouble à Mélide. Elle fit des questions en tremblant, redoutant, & desirant tout à la fois d'être instruite du malheur dont elle étoit menacée. Elle insista avec tant de véhémence, que Cecile parut plutôt lui obéir que de se rendre. Elle lui dit, en affectant de répandre des larmes, qu'elle avoit appris que Valmor avoit renoué une ancienne liaison qu'il avoit eue avec une des jolies femmes de l'isle ; que c'étoit au bal du gouverneur que cette intrigue s'étoit renouvelée ; que depuis ce tems Valmor passoit des jours entiers chez sa nouvelle amante. Mais que, comme cette dame étoit veuve depuis peu, elle n'osoit passer si tôt à un nouvel hymen ; on les croyoit mariés en secret, & que c'étoit là l'opinion commune.

La tendre Mélide fut consternée à cet odieux récit. Sa douleur étoit si profonde

qu'elle lui ôtoit la faculté de respirer. Des larmes de sang brûloient ses paupieres sans pouvoir couler. L'inconstance de Valmor lui parut cent fois plus affreuse que la nécessité de renoncer à lui pour complaire à sa mere. Cecile , peu touchée des tourmens qu'elle cau-
soit , feignoit de les plaindre. Après s'être prêtée à tout ce que la douleur d'un cœur qui se croit trahi a de plus amer , elle insinua qu'une prompte vengeance seroit le moyen le plus sûr d'oublier un ingrat. Quelque adresse qu'elle eût employé pour faire goûter sa proposition , Mélide la rejeta avec horreur ; & comme si elle eut crainct de se rendre coupable & de justifier la perfidie de son amant , elle protesta que jamais elle n'épouserait le comte ni tout autre. Toujours sûre de l'indulgente tendresse de son pere , elle implora sa protection pour obtenir de sa mere qu'elle finît ses jours dans la retraite.

M. d'Arly , frappé de surprise en apprenant le prétendu changement de Valmor , fut pénétré d'un événement qui faisoit le malheur de sa fille sans satisfaire l'ambition de sa femme : irrésolu sur le parti qu'il devoit prendre , il ne voulut rien promettre. Mélide se croyant abandonnée de la nature & de l'amour , se livra au désespoir. Elle versoit des pleurs avec effusion lorsque Mme. d'Arly survint.

Uniquement occupée des préparatifs d'un mariage qui flattoit sa vanité, elle apportoit un écran qu'elle croyoit seul capable de faire obtenir la préférence au comte. Lorsqu'elle le présenta à Mélide, ses larmes redoublèrent & coulerent avec plus d'amertume. Sa mere, étonnée d'une douleur qui, jusques-là, avoir été restreinte dans les bornes que la bienséance impose à une jeune personne, elle demanda à sa fille, d'un ton fait pour l'intimider, d'où pouvoit venir cet indiscret oubli de tous ses devoirs, & adressant la parole à son mari : seroit-ce vous, Monsieur, dit-elle en lançant sur lui des regards pleins de colere, qui autoriseriez cet excès d'audace ; auriez-vous juré votre honte & la mienne... Parlez, je vous donnerai bientôt la liberté de vous déshonorer seul... Je fuirai si loin... Elle se couvrit le visage en achevant ces mots, pour dérober des larmes de dépit.

M. d'Arly qui l'aimoit fut touché de son chagrin ; il la calma en lui faisant part de la fausse nouvelle qu'avoit donnée Cecile. La satisfaction la plus vive succéda au courroux de Mme. d'Arly, & ne songeant plus aux coups douloureux qu'elle portoit au cœur de sa triste fille, elle voulut lui faire répéter & détailler les circonstances d'une aventure qui lui promettoit le succès de ses vœux.

Cecile fut fort embarrassée à la première question ; elle sentoit , d'une part , la nécessité de soutenir son artifice devant Mélide ; d'un autre côté , elle craignoit d'être chassée par Mme. d'Arly si elle osoit la tromper ; elle savoit combien elle avoit d'horreur pour le mensonge. Pour tout concilier , elle résolut de continuer comme elle avoit commencé ; mais en débitant son odieuse fable , elle faisoit des signes d'intelligence à Mme. d'Arly. Cette dernière ne concevant pas bien ce qu'elle vouloit dire , lui ordonna de s'expliquer clairement. Cecile , plus embarrassée que jamais , lui avoua qu'elle trompoit sa fille pour la mieux servir.

Mme. d'Arly , peu maîtresse de ses premiers transports , lui dit tout haut que c'étoit une bassesse ; qu'il étoit indigne de se rendre utile aux dépens de la vérité , & que d'ailleurs il feroit avilissant pour une mere d'avoir recours à l'artifice pour se faire obéir ; & sans vouloir entendre sa justification , elle apprit elle-même à sa fille qu'on l'avoit abusée par un faux récit. Mélide , ravie d'un bonheur si inopiné , pénétrée de la plus tendre reconnoissance , se jeta aux genoux de sa mere , en lui rendant mille graces d'avoir soulagé son cœur du poids qui l'accabloit.

Mme. d'Arly , qui n'avoit que cédé à la sé-
vérité

CONTE MORAL. 63

vérité de son caractère, qui n'avoit point été entraînée par l'amour maternel, repoussa avec indignation sa malheureuse fille, & la fit rougir d'oser se féliciter à ses yeux de la fidélité d'un homme qu'elle lui avoit ordonné d'oublier. --- Que ne puis-je vous obéir, lui dit Mélide en versant un torrent de larmes ? Mais daignez vous souvenir que cet ordre cruel a été précédé d'un ordre plus doux. Ah ! si l'on pouvoit commander au cœur, quel effort ne ferois-je pas sur le mien pour vous complaire. --- Il ne vous en coûteroit rien pour m'obéir, si vous saviez, ainsi que moi, ce qui doit faire votre bonheur : comme je n'ai que lui en vue, je serai ferme dans ma résolution. --- Et moi, interrompit M. d'Arly, je serai fidelle à ma parole. Seche tes larmes, ma chere Mélide : si Valmor est toujours digne de toi, il sera ton époux. Mme. d'Arly s'emporta en imprécations terribles contre son mari, & finit par protester que la nature entiere se bouleverseroit avant qu'elle souffrît un mariage qui n'avoit jamais été de son goût.

Cecile, qui avoit été présente à tout ce qui s'étoit dit, en instruisit le comte. Il fut révolté de l'opposition de M. d'Arly, & en même tems alarmé de la parole qu'il avoit donné à sa fille, il crut ne pouvoir s'assurer

la main de Mélide qu'en éloignant son amant. Il lui étoit facile de se satisfaire à cet égard , par la nature du poste que Valmor occupoit dans l'isle. Il étoit dépendant du gouverneur ; de sorte qu'au moment même où il croyoit revoir sa chere Mélide , il reçut des ordres exprès de partir sur le champ pour se rendre à... Désespéré d'un ordre auquel il ne pouvoit se soustraire sans porter atteinte à sa réputation , ne se doutant pas du véritable motif qui faisoit agir le comte , il écrivit à M. d'Arly. Il lui marqua toute la douleur qu'il avoit d'être forcé de partir sans délai , il le supplioit de faire agréer ses excuses à Mme. d'Arly , & de témoigner ses regrets à Mélide.

A la lecture de cette lettre M. d'Arly entra en fureur , pénétrant que le départ de Valmor étoit un artifice du gouverneur. Il ne fut plus le maître de son ressentiment ; il se répandit en invectives injurieuses au comte , quoique méritées. Il s'éleva fortement contre l'abus qu'il faisoit de son autorité , & jura d'en porter ses plaintes à la cour. Le comte en fut bientôt informé par ses bas adulateurs qui n'ont pas même l'excuse d'une passion à satisfaire , qui ne sont conduits que par le vil espoir de faire leur cour & de s'attirer de la protection.

Le comte , charmé que celui qu'il regardoit

comme son ennemi lui fournît un prétexte spécieux pour se venger , se livra à tout ce que le dépit & la haine peuvent inspirer de plus odieux. Il fit arrêter le jour même M. d'Arly. Il couvrit cette violence du masque de la prudence. Il présentoit M. d'Arly comme un perturbateur du repos public ; il lui prêtoit des discours séditieux contre l'autorité souveraine.

Mme. d'Arly , en apprenant la détention de son mari , le crut réellement coupable ; oubliant tout autre intérêt dans ce moment, elle ne songeoit qu'à implorer la clémence du gouverneur. Elle eut recours à sa fille pour le fléchir. Connoissant l'extrême tendresse de Mélide pour son pere, elle espéra tirer de ce malheur même les moyens de tout concilier. Ne sachant que par le bruit public les griefs dont on accusoit son mari , elle s'exageroit , ainsi qu'à sa fille , le danger. La sensible Mélide s'évanouit à cette funeste nouvelle. Mille fois plus accablée qu'en apprenant l'infidélité de son amant , elle succomba à l'excès de sa douleur.

Elle recouvroit à peine ses sens qu'on apporta une lettre du comte , par laquelle il prioit Mme. d'Arly de se rendre chez lui. Elle sollicita sa fille de l'accompagner , jugeant bien qu'elle obriendrait plus qu'elle.

Mais le comte, tourmenté par sa propre injustice, & plus encore par l'incertitude du résultat de sa violence, changeant à tout moment de pensée, suivit de près sa lettre, voulant par cette démarche prouver son zèle, & en même tems jeter la terreur dans l'ame de Mélide. Il s'excusa sur la dure nécessité où il avoit été contraint ; puis déplorant le malheur d'occuper une place qui, dans la conjoncture, le forçoit à exercer une rigueur dont il ne pouvoit se relâcher sans rendre sa conduite suspecte au souverain.

Mme. d'Arly fondeoit en larmes. Elle auroit donné sa fortune entiere pour sauver son mari ; mais le comte l'accusoit de torts si graves qu'elle le croyoit perdu. Mélide, entraînée par sa tendresse filiale, étouffant son horreur, tomba aux genoux de son ennemi, mais avec un mélange de sentimens qui rendoit sa douleur plus pénétrante. Le comte feignit d'y être très-sensible, tandis qu'au fond il s'applaudissoit d'avoir réduit sa fierté à supplier. Il dit qu'il n'avoit rien à refuser à celle qui, par le violent amour qu'elle lui avoit inspiré, étoit devenue l'arbitre de son sort ; qu'il étoit prêt à sacrifier sa place, sa réputation même s'il pouvoit compter que la main de Mélide seroit le prix de son sacrifice.

L'amante du malheureux Valmor recula

CONTE MORAL. 69

d'horreur à ces mots. Réduite à l'alternative affreuse de trahir son amant ou son pere , n'ayant des deux côtés que le choix du crime , la nature & l'amour vinrent à la fois déchirer son cœur. Elle avoit peine à contenir les expressions de sa haine ; mais se ressouvenant du danger de son pere , elle eut la force de dévorer son indignation. Elle embrassa les genoux de sa mere , en la suppliant d'implorer une grace qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'obtenir , par la condition qu'on y mettoit. Mme. d'Arly , désespérée du refus de sa fille , craignant , d'après l'expérience , de faire un vain usage de son autorité , ne fit parler que ses larmes & sa tendresse. -- Quoi , ma fille , vous résistez , quand vous trouvez un protecteur généreux qui sacrifie tout pour vous rendre un pere... Eh quel pere ! O ciel ! sa seule amitié pour vous l'a plongé dans l'abyme des maux dont vous pouvez le tirer par un seul mot. Oh , pere infortuné , si tu connoissois la barbarie de ton ingrate fille , tu n'y survivrois pas ! ô ciel ! ô ma mere , s'écria Mélide éperdue , vous brisez mon cœur , vous le déchirez par cette cruelle image. Ah ! que faut-il ; que puis-je , excepté ma foi ; attendez tout de moi , ma liberté , ma vie. J'en donnerois mille , si je les avois , pour le meilleur des peres. Oui , Monsieur , ajouta-

elle avec la véhémence du sentiment exalté, acceptez-moi pour victime ; laissez-moi expier ma faute, ce n'est pas la sienne, c'est mon crime que vous punissez en lui. C'est son sang qui coule dans mes veines. Si les loix demandent le sien, elles seront assez vengées en versant celui de sa malheureuse fille... O mon tendre pere, je pourrois vous laisser languir dans les fers !... Oh ! Valmor, cher Valmor, je pourrois trahir la foi que je t'ai jurée ! mais je vois que ce nom vous aigrit. Eh bien, punissez-moi, punissez une infortunée qui ose soupirer pour une autre que pour vous. Les fers, les cachots, l'échafaud même ne m'effraient pas. Je verrai, d'un œil serein, approcher ma dernière heure ; pourvu que mon pere vive, il n'est pas de mort que je n'affronte. Votre choix me désespere, reprit froidement le comte, & m'outrage. Craignez que... Non, je ne crains rien, non, encore un coup vous ne ferez point assez barbare pour rejeter mon dévouement. Je dois me livrer au pouvoir des loix, au vôtre ; j'espère tout de votre générosité. --- N'en attendez rien, cruelle ; puisque je ne puis vous fléchir, vous seule pouviez me consoler des malheurs auxquels je me ferois exposé pour sauver votre pere ; c'est vous qui le condamnez.

Dieux ! puissances célestes ! s'écria Mme.

CONTE MORAL. 71

d'Arly toute hors d'elle , secourez-moi , aidez-moi à toucher le cœur de ma fille. M. d'Arly , mon époux , malheureux père de Mélide , viens avec tes fers , viens émouvoir les entrailles de ta fille , de la mienne. . . Mélide. . . ma chere Mélide , vois ta déplorable mere à tes genoux. . . J'y mourrai si tu persistes dans ton barbare refus. Mélide , violemment combattue par les sentimens les plus opposés , ne pouvoit céder à aucun. Sa tendresse pour Valmor ; sa piété filiale ; sa haine pour le comte , tous ces mouvemens divers livroient son sensible cœur à une guerre affreuse. Deux grandes passions peuvent regner avec le même empire sur une belle ame ; mais le malheur fait toujours pencher la balance du côté de celle qu'il opprime.

Enfin , Mélide vaincue par l'amour filial , ce sentiment vertueux triompha de tous les autres , & immolant plus que sa vie , elle se soumet au douloureux sacrifice qu'on exigeoit d'elle. Le comte , satisfait d'une victoire qui lui avoit coûté un crime , commençoit à peine à s'en féliciter lorsque M. d'Arly parut , suivi de Valmor. La rendre Mélide , saisie de joie & de douleur , vola dans les bras de son pere , en s'écriant : ciel ! qu'ai-je fait.

Le gouverneur , confondu d'une vue si inopinée , changea de couleur ; mais s'efforçant

de dissimuler son trouble ; il demanda , d'un ton de menace à Valmor , pourquoi il n'étoit pas à son poste ; parce que j'ai appris que l'innocence étoit opprimée , répondit Valmor avec une assurance modeste , j'ai volé au secours de mon pere. J'ai rassemblé des amis , l'équité en crée quand il s'agit de braver un tyran. --- Téméraire jeune homme , songes-tu que je suis maître de te punir. --- Oui, je sais que vous pouvez abuser une seconde fois de votre autorité ; vous le pouvez avec quelque ombre de justice , puisque j'ai usé de violence pour rendre la liberté à celui à qui vous l'aviez injustement ravie. Je suis coupable en apparence ; mais le suis-je à vos yeux , j'en appelle à votre témoignage intérieur. --- Quelle audace ! --- N'en soyez pas irrité , je suis prêt à subir la loi que vous m'imposerez , dussé-je passer le reste de ma vie dans les fers ; je n'en murmurerai point ; j'ai délivré mon ami , le pere de Mélide , il me suffit : je vous fais l'arbitre de mon sort. Le comte fut comme attiré par cette généreuse résolution. Lui, qui avoit résisté aux larmes de Mélide , parut touché du sublime dévouement de Valmor , ou plutôt confus de trouver tant de grandeur d'ame dans son rival , il ne put supporter l'idée de se laisser surpasser en magnanimité.

Voyant d'ailleurs ses artifices découverts :

son injustice dévoilée, il sentit la nécessité de faire un sacrifice qui, seul, pouvoit lui regagner l'estime d'une famille qu'il avoit trop accablée.

Cette triste famille attendoit dans un morne silence, comme un arrêt de mort, ce que le comte alloit prononcer. Le pere & la fille n'avoient qu'une même volonté. Mme. d'Arly étoit partagée entre les souhaits de son ambition & le desir de voir le vertueux courage de Valmor récompensé. Entraînée, malgré elle, par sa vanité, quoiqu'elle eût reconnu l'odieuse trame du gouverneur, elle regrettoit que le vice d'une part & la vertu de l'autre ne lui permissent pas d'user de son autorité pour contraindre sa fille à remplir l'engagement qu'elle venoit de prendre.

Pendant cette scène muette, Mélide jetoit les plus tendres regards sur Valmor. A chaque soupir qu'elle exhaloit, son ame s'échappoit de son sein pour s'unir à son amant.

Le comte, en proie à une agitation inexprimable, ne pouvoit se déterminer à aucun parti. Ce qu'il voyoit achevoit de le désespérer; enfin, après une suspension qui mettoit les spectateurs au supplice, il se montra généreux en présentant lui-même la main à Valmor. Il ne se contenta pas de ce noble effort, il exigea que Mélide acceptât les dia-

mans qui lui avoient été destinés, & promis à Valmor de lui obtenir l'agrément de la place la plus honorable après celle de gouverneur. C'est ainsi que n'ayant pu consommer son iniquité, il vouloit faire autant de bien qu'il avoit causé de maux. L'orgueil à ses subterfuges. Quand son aliment naturel lui manque, il cherche à s'en dédommager : heureux, lorsque c'est par de belles actions.

Mélide & Valmor, comblés au delà de leur espérance, exprimerent leur gratitude au comte d'une manière capable de le flatter & de le consoler tout à la fois. Ils furent unis le même jour. Rien n'égale le bonheur dont ils jouirent le reste de leur vie. L'ambitieuse Mme. d'Arly fut même heureuse de leur félicité ; tant il est vrai que nous trouvons plus souvent notre bonheur dans les choses que nous avons dédaigné que dans celles que nous avons ardemment souhaité.





L'AMOUR

ET

LA JALOUSIE.

CONTE GREC.

L'AMOUR exilé de l'olympé , vouloit se choisir un compagnon pour voyager avec lui pendant le tems qu'il comptoit rester sur la terre ; il en parloit inutilement à tous les dieux. Tous , mécontens de lui , l'éconduisoient. Il s'adressa à Junon. Cette déesse cherchoit depuis long tems à se venger d'un ennemi , qui souvent avoit engagé le maître du tonnerre dans des aventures qui avoient fort déplu à la bonne dame. Elle avoit depuis peu perdu , par les trahisons de l'Amour , ce fameux Argus , qu'elle avoit commis pour veiller sur la conduite de son volage époux. Junon , qui vit le moment favorable pour sa vengeance , feignit d'entrer dans les peines du petit dieu , & lui dit qu'elle vouloit lui choisir une compagne. Elle descendit aux enfers , & alla chercher la *Jalousie* , dont elle éprouvoit elle-même la puissance. Elle trouva cette

horrible déesse dans un antre affreux ; mille oiseaux horribles voltigeoient autour de sa tête , en bourdonnant des sons mal articulés , & d'un sens inintelligible ; tout autour d'elle étoient les soucis inquiets ; plus loin la mélancolie , & la rage se tenoient debout devant elle ; les soupçons armés de pointes aiguës en perçoient la misérable déesse ; sur ses levres regnoient la mort & la douleur : dans ses joues creuses habitoient la terreur & la crainte. Junon , à ce spectacle , ne put s'empêcher de frémir ; mais ayant besoin de la déesse , elle lui communiqua le projet qu'elle avoit formé. L'olympé asssemblé , lui dit-elle , vient d'exiler sur la terre l'Amour ; il a vainement cherché parmi les dieux quelqu'un qui vouloit l'accompagner dans sa disgrâce. Il est venu se plaindre enfin à moi de leurs refus ; j'ai feint d'entrer dans ses peines pour pouvoir mieux me venger. Je veux que les mortels le détestent autant que je le fais , & qu'il ne trouve parmi les hommes que haine & mépris. Quittez votre demeure , armez-vous de toutes vos fureurs , & faites-les entrer dans le cœur des humains que ce traître percera : mais pour que l'Amour ne vous reconnoisse pas , je vais changer vos traits , & je vous présenterai à lui comme une compagne aimable. La déesse vouloit être obéie. Aussi la Jalousie ,

sans répliquer , prépara tout pour son départ , & suivit Junon qui l'avoit si parfaitement changée , que tous les dieux de l'olympé , excepté Jupiter , la méconnurent. Le souverain des dieux sourit de la vengeance de Junon ; mais ne voulant point la fâcher , il crut devoir la laisser faire , se réservant de réparer un jour les torts de son épouse. Junon ayant appelé l'Amour , avec un souris affecté : voilà , dit-elle , la compagne que je vous ai choisie ; regardez ces traits , elle ne cede en rien à vos plus aimables déesses ; elle adoucira sans doute l'amertume de votre exil ; elle vous accompagnera , suivant mes ordres , dans tous les voyages que vous ferez sur la terre. L'Amour reconnoissant , remercia Junon d'une façon si tendre que la déesse ne put s'empêcher d'en être émue ; elle ne fut pas même à l'abri d'un trait de flamme qu'il lui imprima , en colant sa bouche sur sa main ; on dit même qu'il s'accrût au point que si Jupiter n'eût lancé ses foudres contre le téméraire Ixion , & ne l'eût précipité dans la nuit du tartare , la couche du plus grand des dieux eût peut-être été mal respectée. L'Amour , après ce beau coup , obéissant à l'arrêt irrévocable des dieux , quitta l'olympé , suivi de sa compagne , & lui demanda de quel côté il devoit tourner

ses pas. La Jalouſie , après avoir jeté les yeux ſur le globe terreſtre , perſuada à l'Amour de commencer ſon voyage par l'Italie. Cette maligne déeſſe , qui ſavoit que les habitans de ces heureux climats étoient plus propres qu'aucuns autres au projet de vengeance de Junon , lui vanta les beautés du pays , & l'Amour ſe laiffa conduire : allons , dit-il , volons de ce côté , je veux rendre tous les Italiens heureux ; je veux que les mortels , à force de les combler de mes bienfaits , m'adorent ſans ceſſe , qu'ils m'élevent par-tout des temples , & que l'Olympe ſoit jaloux de ma gloire. La maligne déeſſe feignant d'approuver ſon projet , lui dit que le moyen le plus sûr d'y réuſſir étoit d'exercer ſa puiffance ſur tous les mortels , & qu'il n'étoit point de plus grand bonheur que celui d'aimer & d'être aimé. L'Amour alors attaque par-tout les humains , lance par-tout ſes traits , ſe foumer enfin tous les cœurs ; mais la Jalouſie , de ſon ſouffle infernal , les empoifonne. Bientôt , au lieu de la douce intelligence qui regnoit entre les amans , on ne voit plus chez eux que les ſoupçons , les querelles , la fureur & la rage , & au lieu de chanter l'Amour , tous les cœurs le maudiſſent. Ce dieu ſurpris des fureurs qu'il voit par-tout , ne ſait plus que

penfer , & va consulter sa compagne. Quittons promptement ce pays , lui dit-elle , ces peuples sont indignes de vos bienfaits , laissons-les à leurs fureurs , & portons nos pas vers l'Ibérie. L'Amour la suivit ; la Jalousie y exerça ses talens encore avec plus de cruauté qu'en Italie. Elle se glissa dans tous les cœurs blessés par l'Amour , & y prit toutes les formes horribles dont elle est capable. Elle conduisit ensuite le dieu dans l'Asie ; elle désola ces contrées ; on vit de tous côtés s'élever des prisons magnifiques où la beauté vécut languissante & dans la captivité ; de tous côtés l'Amour entendit détester sa puissance ; & au lieu de faire le bonheur des mortels , il les vit tous se plaindre de leur malheur. Le dieu piqué , & soupçonnant les hommes d'ingratitude , étoit tenté de les abandonner , tandis que Junon s'applaudissoit de sa vengeance ; lorsque le maître des dieux , sensible au malheur des humains , rappela l'Amour dans l'Olympe , & lui dit : Junon & les autres dieux sont assez vengés ; mais les mortels ne peuvent être heureux , tandis que vous ferez accompagné par la Jalousie. C'est cette infernale déesse qui , pour plaire à Junon , vous a suivi , sous des traits aimables , & dont vous n'avez pu vous méfier ; mais je vais vous venger autant qu'il est en moi. A

ces mors , accablée de la foudre du maître des dieux , la Jalousie fut précipitée dans l'abyssme. L'Amour se mit à pleurer de rage & de douleur , & pria Jupiter de réparer les maux dont Junon étoit la cause. Mon fils , répondit-il , vous savez qu'il ne m'est pas possible de changer les arrêts du destin , & que je ne puis détruire ce que Junon a fait. Mais si la Jalousie a laissé son souffle infecté sur la terre , les seuls mortels qui méprisoient votre puissance en ressentiront les effets. Depuis votre départ j'ai donné naissance à une déesse qu'on nomme *Sensibilité*. C'est elle qui désormais vous accompagnera ; les amantes fidelles la chercheront dans leurs amans , & tâcheront de la faire naître dans leur cœur : elle n'aura jamais les fureurs de la Jalousie ; les coquettes lui en donneront pourtant le nom. L'Amour remercia Jupiter , & résolut de détruire les maux causés par la Jalousie. Mais son poison étoit si violent , que les peuples qui en avoient été infectés ne purent jamais obtenir une parfaite guérison. L'Amour prit son parti ; il fit essai de la *Sensibilité* , & reconnut que souvent elle lui rendoit son empire dans un cœur prêt à le quitter. Il résolut dès-lors de ne la plus abandonner , & ils se sont si bien trouvés de cette alliance , que lorsque l'Amour depuis ce tems a blessé quelques

CONTE MORAL. 81

quelques mortels , si la Sensibilité n'a pas été
de la partie , si l'amante n'a pu , par une lé-
gere coquetterie la faire naître dans le cœur
de son berger , bientôt cette délicate déesse
prend congé de son jeune allié.





FLAVILLA,

OU

LA FRIVOLOSITÉ.

CONTE ANGLAIS.

LA décence timide & la modestie sans art étoient jadis regardées comme les compagnes auxiliaires de la beauté. Un geste, un regard annonçoient un sentiment honnête ; mais il y a long-tems que l'affectation a pris la place des graces, & la licence le langage de la politesse. La vertu semble ambitionner de ressembler au vice ; & l'on ne voit pas que la mode impérieuse, en ôtant le voile de la modestie, en donne nécessairement un à la débauche.

L'histoire, plus convaincante que les raisonnemens, éclairera peut-être l'abyme où conduit la frivolité, & nous précautionnera contre les liaisons indiscrettes, en nous montrant les dangers qui les suivent.

Flavilla entroit dans sa quatorzieme année lorsque son pere mourut subitement, & la laissa dans un état qui trompoit les espéran-

ces que son éducation lui avoit données. Il ne lui resta qu'une annuité de cent livres sterling , un équipage , quelques bijoux , & quelques meubles en argenterie.

Une grande partie de ces effets fut vendue pour payer les dettes. Flavilla persuada à sa mere de garder ses bijoux & son argenterie , & elles louerent une petite maison où elles se retirèrent toutes deux.

Elles avoient perdu leur fortune ; mais elles conserverent encore leur rang. Elles recevoient tous les jours les visites des personnes de la premiere distinction. Il est vrai qu'elles souffroient souvent cette humiliation pénible que l'orgueil de la pitié fait sentir au malheur qu'elle déplore , & que leur état actuel leur attiroit une comparaison avec leur état passé aussi triste qu'insultante. Cependant les présens des personnes plus généreuses que celles qui ne savent que plaindre , leur permettoient de vivre dans une noble frugalité.

On les mettoit encore dans la classe nombreuse des adorateurs de la frivolité , & les gens simples les traitoient avec tout le respect que mérite une supériorité si précieuse.

Ainsi Flavilla continua de briller dans une sphere réservée à l'opulence. Le caprice de ses amis , semblable à la baguette d'un enchanteur , pouvoit dissiper en un moment cette illusion ;

mais Flavilla consultoit souvent son miroir, autre enchanteur qui l'assuroit qu'elle étoit trop jolie pour avoir rien à craindre. Sa vanité, presque égale à son esprit, lui disoit aussi qu'elle ne devoit pas plus redouter le malheur que se méfier du pouvoir de plaire.

Sa mere, qui connoissoit le danger de sa situation, lui reprochoit souvent la légèreté de ses actions & de ses discours. Elle employoit les raisons, les prières & les larmes; mais la fille avoit toujours à la bouche cette réponse si commune & ce prétexte si faux, qu'elle n'avoit rien à se reprocher, que d'ailleurs c'étoit un honneur d'exciter l'envie, & un malheur de la craindre. Plus on flattoit Flavilla, plus sa mere perdoit son ascendant sur elle; & quoiqu'elle conservât toujours le respect, fruit d'une bonne éducation, & peut-être d'habitude, elle blâmoit secrètement la scrupuleuse austérité de ses maximes, & s'applaudissoit elle-même de sa conduite.

Tous les jeunes gens dont la mode fait une classe particulière, connoissoient Flavilla & sa beauté. Tous s'empressoient à lui faire la cour; les uns croyoient, les autres espéroient lui plaire, & l'amour-propre servoit à tous de mesure à leur espoir. Clodion, jeune baron, le plus riche & le plus vain de ses adorateurs, fut aussi le plus crédule. Fla-

villa se persuada qu'il pourroit devenir son époux, & commença par le souffrir comme amant; mais elle permit ses assiduités avec tant de complaisance, & ses familiarités avec si peu de réserve, qu'il hasarda de lui découvrir ses desirs. L'oubli de Clodion fit souvenir Flavilla de sa vertu; elle jeta sur lui des regards d'indignation & de mépris. Clodion se mit à ses genoux, imputa son offense à la frénésie de sa passion, flatta son orgueil par les plus bas éloges, demanda pardon, aggrava son crime, mais ne parla point de le réparer par le mariage. Flavilla voulut cependant ménager Clodion & ses espérances; elle crut que sa conduite & le tems l'ameneroient insensiblement à ce qu'elle desiroit de lui. Mais Clodion avoit cru remarquer qu'il n'étoit pas indifférent. Cette opinion, qui im-
posoit à une ame noble l'obligation d'en agir avec générosité, ne fit naître que l'espoir hon-
teux d'un succès plus facile. Il résolut de faire de Flavilla sa maîtresse, ou d'y renoncer pour
jamais. Il se retira pendant quelques jours à la campagne, & lui écrivit la lettre suivante.

« Il est triste pour moi, belle Flavilla, que ma passion vous déplaît, & que ses transports vous offensent. Je vous aime trop pour vous mettre dans l'esclavage, & vous savez comme moi que le mariage en est un. Le

bonheur n'est point où n'est point la liberté, & les témoignages de l'amour sont bien froids quand on ne peut plus les distinguer des complaisances du devoir. Je vous parle le langage de la raison parce que vous êtes faite pour l'entendre, & que vous la dégagez des préjugés vulgaires. N'est-il pas vrai que nous ne nous quitterons point tant que nous nous trouverons heureux ? Plus notre union sera volontaire, plus notre bonheur sera constant ; mais si ce bonheur nous ennuyoit un jour, des liens qui nous auroient été chers un moment, ne seroient plus qu'un long supplice. Je crois bien que votre plus forte objection seroit l'arrangement de vos intérêts particuliers ; mais ne craignez rien : un bon testament vous assureroit après ma mort le reste du bien que mon amour vous aura donné pendant ma vie. Délibérez, si cela se peut. Je ne vous demande point un consentement déclaré, quelque plaisir que j'eusse à l'obtenir. Je serai chez vous dans trois jours. Si vous recevez ma visite, nous ne nous séparerons plus ; si vous la refusez, je ne vous verrai jamais ».

Flavilla reçut cette lettre, la lut, en fut indignée, & donna ordre de ne plus laisser entrer Clodion. Mais cette lettre servoit de trophée à sa vanité : elle fut empressée de la faire lire à sa mere & à plusieurs femmes de

sa connoissance , & elle témoignoît toute l'alégresse d'un héros , qui du haut de son char de triomphe , promene pompeusement un ennemi vaincu. Elle n'avoit suivi que son devoir ; elle crut donner une preuve de sa vertu ; reprocher à la censure son injustice passée , & lui imposer silence pour l'avenir.

Les fêtes publiques , les bals , les spectacles emportèrent bientôt jusqu'au souvenir de ces petits événemens. L'on donna quelque tems après une piece nouvelle ; il fallut la voir , & y être vue. Flavilla attira plus particulièrement les regards d'un jeune homme qui étoit , depuis peu , de retour de son premier voyage au Levant. Travello , c'est le nom du gentilhomme , avoit cinq freres , dont il étoit le plus jeune. Son pere lui avoit acheté un vaisseau , & ménageoit à ses enfans une fortune immense , qu'ils devoient tous partager également. Travello vit Flavilla & connut l'amour , mais l'espérance n'osoit le suivre. L'éclat qui environnoit Flavilla l'éblouissoit trop , pour qu'il se flattât d'en approcher , & la curiosité seule lui conseilla de s'informer de son nom & de sa naissance. Il apprit bientôt sa situation. L'espoir rentra dans son ame , & il vit bien qu'il lui étoit permis de prétendre au bonheur qu'il desiroit.

La difficulté étoit de s'introduire , sans ti-

tre, dans une maison où il étoit inconnu. Ses intentions étoient pures ; & bien différent de celui de Clodion, son amour étoit trop sincere pour n'être pas honnête. Dans l'ardeur de sa passion, il l'avoua par une lettre à la mere de Flavilla. Il lui fit un récit exact de sa fortune & de ses espérances, lui demanda la permission de rendre visite à sa fille, & de briguer l'avantage de lui plaire. Cette mere prudente fit des informations qui se trouverent conformes à la lettre, & elle invita Travello à venir s'expliquer lui-même. Il vint avec tout l'empressement d'un amant. On lui représenta que Flavilla n'avoit point de fortune, & que la sienne dépendoit de la volonté de son pere ; qu'il s'exposoit à la perdre par un mariage qui cependant la rendoit encore plus nécessaire ; qu'il falloit donc obtenir son consentement avant que les visites fréquentes, & une convenance réciproque serrassent inutilement des liens qu'il seroit plus difficile de rompre. Ce conseil étoit salutaire ; Travello hésitoit pour y répondre, lorsque Flavilla entra dans l'appartement. Sa présence augmenta encore le trouble du jeune homme. Flavilla le reçut avec politesse. La conversation s'anima, & le plaisir de se voir s'accrût avec l'espérance de plaire. Les formalités d'une premiere entrevue étoient rem-

plies, & Travello ne pensa plus que les auspices de la mere fussent nécessaires à son succès.

Ses visites furent souvent répétées, & chaque moment lui rendoit les délais plus insupportables. Il pensoit bien que son pere seroit contraire à ses desirs; & cette idée l'affligeoit; mais étant déterminé à se satisfaire, il conclut, avec la prudence ordinaire dans ces circonstances, que de deux malheurs, celui de se marier sans le consentement de son pere étoit moins affligeant que celui de se marier contre son consentement. Un soir, après avoir passé la journée dans toute la chaleur du sentiment, nos deux amans exécuterent ce projet que Travello avoit proposé dans l'excès de sa passion, & auquel Flavilla consentit dans l'excès de son imprudence, & ils furent mariés dans les premiers jours de mai.

Lorsque le froid de la réflexion eut succédé aux premiers feux de l'amour. Travello sentit qu'il devoit être le premier à instruire son pere de sa nouvelle alliance; mais il n'eut pas le courage d'aller lui-même lui avouer sa faute & son bonheur. Il lui écrivit dans les termes les plus propres à l'attendrir, & lui demanda la permission de lui présenter son épouse, & de recevoir à ses genoux la bénédiction paternelle qui pouvoit seule mettre le comble à sa félicité.

Ce vieux gentilhomme avoit aimé le plai-

fir, & connoissoit très-bien sa ville. Il avoit souvent entendu prôner Flavilla par des libertins de qualité, & l'avoit vue dans les promenades publiques. Sa beauté, l'élégance de sa parure, la foule de ses admirateurs, la légèreté de sa conduite, & toutes les circonstances de sa situation avoient concouru à rendre son caractère suspect, & il étoit disposé à en juger avec d'autant moins d'indulgence qu'elle l'avoit offensé. Il regarda son fils comme un homme perdu; & bien loin de soulager un malheur irréparable, il résolut de l'augmenter encore. Telle est la conduite des pères. Ils croient donner des preuves de leur sagesse & de leur amour, en punissant des fils, lorsqu'ils ne devroient plus que les plaindre, & ils cessent d'être pères parce que leurs enfans cessent d'être sages. Aussi-tôt qu'il eut lu la lettre de Travello, il s'écria, dans les transports de sa colere, que son fils étoit un insensé, qui s'étoit laissé séduire par les artifices d'une femme sans mœurs; qu'elle n'avoit même daigné le tromper que pour masquer son déshonneur & se garantir de la prison, en le chargeant de ses enfans & de ses dettes. Dans une courte réponse qu'il ne fit qu'afin d'exhaler sa fureur, il lui dit que s'il n'eût pris Flavilla que pour sa maîtresse, il auroit fermé les yeux; & qu'il auroit même payé

CONTE MORAL. 91

ses folles dépenses, s'il s'étoit dérangé pour elle; mais qu'il ne lui pardonneroit de sa vie un mariage si ridicule; qu'il ne lui laisseroit pas un schelling de son bien, & qu'il étoit déterminé à ne le voir jamais. Travello, plus irrité de cet outrage qu'affligé de la perte de sa fortune, dédaigna de répliquer, & se croyant plus offensé que son pere; ne s'inquiéta plus d'une réconciliation. Il loua un riche appartement dans une maison située près des champs de Leicester, & deux mois après il partit pour entreprendre un second voyage.

Il avoit toujours vu beaucoup de monde; & sur le point de se séparer de son épouse, cette multitude frivole qui avoit flatté sa vanité, alarma sa tendresse. Il n'avoit, à la vérité, aucune raison particulière d'être jaloux; mais il étoit marié; il alloit être absent; sa femme étoit belle: & ces idées ne rendent pas un homme bien tranquille. Travello ne l'étoit pas, & cependant il partit.

Flavilla aimoit son époux autant que ses plaisirs. Elle promena sa fidélité dans tous les lieux qui pouvoient charmer son veuvage: elle flottoit dans le tourbillon du monde, & recevoit tous les jours des gens de cour aussi superficiels que son caractère, & le tumulte voluptueux des bals prenoit la place de la douceur paisible de la nuit.

Cette conduite devint incommode aux hôtes de la maison, gens simples qui n'avoient de revenu que l'argent qu'ils recevoient de leurs loyers. Ils crurent même avoir été trompés sur l'état de Flavilla. Ils se persuaderent qu'elle n'étoit autre chose qu'une femme de plaisir; que la personne qui avoit loué comme pour son épouse, & qui avoit disparu, sous prétexte d'un voyage sur mer, n'avoit été employée que pour obtenir un logement à un prix moins considérable. Ils cherchèrent à éclaircir ces soupçons; mais ils s'aperçurent bientôt que Flavilla ne voyoit que des femmes de la première distinction. Ils conclurent cependant qu'ils ne s'étoient pas trompés de beaucoup, & ne pardonnèrent pas à la qualité, puisqu'elle ne mettoit pas de différence entre les mœurs. Une vieille fille qui se disoit dévote, & qui demouroit dans la maison, vint charitablement s'emporter chez ces hôtes, disant que le train de vie de Flavilla la scandalisoit, & la troubloit dans ses prières, & sur-tout dans son sommeil.

L'hôtesse prit la liberté d'entrer un matin chez Flavilla, & lui représenta, dans les termes les plus respectueux, que sa maison, fort tranquille avant elle, devenoit plus bruyante depuis qu'elle l'habitoit, & qu'à tous égards, cette conduite pouvoit lui faire un tort irré-

parable. Flavilla comprit cette remontrance équivoque ; fière de sa vertu & indignée d'un conseil qui la contrarioit , elle ne répondit qu'avec mépris. La bonne femme se retira sans réplique , & se détermina à attendre Travello pour le prier de sortir de sa maison.

Cependant l'époux de Flavilla fit un voyage fort heureux ; & après dix mois d'absence , il vint rejoindre son épouse. Mme. Hermann , [c'est le nom de l'hôtesse] étoit toujours dans le même dessein , & bientôt elle vint lui annoncer ses intentions. Travello qui avoit toujours rempli ses engagemens , voulut connaître les raisons que l'on pouvoit avoir de le renvoyer. La bonne femme hésitoit ; mais plus il vit qu'elle éludoit sa demande , plus il insista pour obtenir une réponse. Le silence même de Mme. Hermann , quoique très-naturel de sa part , produisit le même effet que s'il eût été affecté. Elle répondit seulement que Madame rentroit fort tard , qu'ayant toujours été accoutumée à la tranquillité , elle vouloit louer son appartement à quelque personne d'un état moins élevé.

A ce discours , Travello changea de visage , & Mme. Hermann vit bien , par son émotion , qu'elle en avoit trop dit. En vain elle voulut réparer son indiscretion en disant à Travello , qu'après tout , son épouse ne s'étoit

permis que des plaisirs que son âge, son état & la mode rendoient légitimes. Le trait avoit porté, la blessure étoit faite; il ne pensa plus qu'à trouver en elle une confidente. Il lui avoua qu'il avoit quelques soupçons sur sa femme qu'il étoit important pour lui d'éclaircir; qu'il alloit quitter encore le royaume pour peu de tems, & il la pria de lui faire part à son retour de ce qui se seroit passé dans son absence.

C'est une foiblesse attachée à l'humanité de rechercher avec ardeur des vérités cruelles dont la connoissance nous rend malheureux sans retour. Ingénieux à nous tourmenter nous-mêmes, nous voulons encore que nos amis satisfassent notre funeste curiosité; & ce service barbare est un de ceux qui se rendent avec le moins de scrupule. Mme. Hermann, flattée de la confiance qu'on lui témoignoit, consentit à la remplir, & promit d'exécuter ce qu'on demandoit d'elle, avec la plus grande fidélité.

Cependant Travello cacha ses soupçons, & véritablement il les oublioit en regardant son épouse. L'amour, l'esprit & l'honnêteté de Flavilla lui fit pardonner à sa conduite; il ne voulut point empoisonner la douceur de ses embrassemens par le fiel des reproches. Mais lorsqu'il fut prêt de partir, il la serra tendre-

ment dans ses bras , & la conjura , les larmes aux yeux , de veiller sur elle-même avec la plus grande attention. Je fais , lui dit-il , que mon pere a les yeux attachés sur vous ; votre conduite peut seule aigrir ou calmer sa colere ; ma fortune même en dépend , & nous devons la desirer pour nous épargner à l'avenir les tourmens d'une séparation si pénible , & passer tranquillement notre vie dans le sein de l'abondance & de l'amour. Flavilla répondit par ses caresses à cet adieu qu'elle ne comprit point , & ils se quitterent avec les protestations mutuelles d'un amour inaltérable.

Flavilla , quelque tems après le départ de son mari , s'aperçut qu'elle étoit grosse , & huit mois après le retour de Travello de son premier voyage , elle fit un faux pas en montant dans sa voiture , & accoucha le lendemain. L'enfant , quoiqu'avancé de plus d'un mois , n'étoit point d'une petitesse remarquable , & n'avoit aucune infirmité qui fit craindre pour sa vie.

Il fallut alors suspendre les veilles du Wisth & des bals. La solitude amena la réflexion : Flavilla se rappela les adieux de son mari : elle commença à craindre que la jalousie ne se fût accordée avec la raison pour dicter ses conseils. Ce premier enfant , né dans son absence & dans un tems où la nature ne le de-

mandoit pas encore , lui caufoit la plus vive inquiétude : au moins elle étoit innocente. Bientôt après , son indiscretion , quoiqu'involontaire , lui donna de plus justes alarmes.

Quelques civilités qu'elle reçut d'une femme placée près d'elle à l'opéra , & qu'elle n'avoit jamais vue , lierent une conversation agréable à toutes deux : Flavilla invita cette personne à venir la voir. Cette offre fut acceptée , & le lendemain la visite fut faite. Le plaisir de cette seconde entrevue fut réciproque , & Flavilla se contenta de s'informer de la demeure de cette nouvelle connoissance , & se hâta de lui rendre la visite qu'elle lui devoit. Le salon où on la fit entrer étoit au rez de chauffée d'une jolie maison , située près de St. James : elle prit un siege près de la croisée qui donnoit sur la rue. Un détachement des gardes du Roi passa , & toute la compagnie eut la curiosité de s'approcher pour voir quelque personne de la famille royale. Un gentilhomme qui passoit dans le même instant leva les yeux : Flavilla le vit , & reconnut le pere de son époux. Le vieillard la fixa , jeta un coup-d'œil sur la femme qui étoit près d'elle , & passa outre avec l'air du dédain & du mépris. Flavilla fut vivement affectée de ce silence insultant , & sa colere fut égale à sa douleur. Il étoit cependant bien naturel que le pere de
Travello

Travello ne la vit pas dans cette maison avec plaisir ; car dès qu'il apperçut sa compagnie, il reconnut la maîtresse d'un vieux courtisan qui n'étoit pas le premier qui se fut ruiné pour elle. Flavilla apprit trop tard l'état de cette malheureuse, & ne se ressouvint jamais de cet accident, sans verser des larmes de désespoir.

Elle résolut dès-lors de vivre dans un cercle plus étroit & avec plus de prudence : elle nourrissoit elle-même son enfant qui croissoit sous ses yeux. Mais sa tendresse n'étoit point tranquille, & souvent elle arrosoit de ses pleurs ce fruit d'un pur amour : elle voyoit en lui son pere, elle craignoit que le pere n'y vit point son fils. Après bien des réflexions, elle se détermina à cacher à son époux l'âge de son enfant ; elle pensa que ce seroit prévenir un soupçon qu'autrement on auroit de la peine à détruire, tout mal fondé qu'il fût, puisqu'elle n'auroit pour elle que le témoignage suspect de sa mere & de ses domestiques, tous également intéressés à la servir, même aux dépens de la vérité.

Au milieu de ces incertitudes, Travello revint & son fils étoit âgé de six mois. Son épouse le reçut avec les expressions de l'attachement le plus tendre : le sourire de la satisfaction étoit couvert des larmes de la douleur qui s'échap-

poient malgré elle. Travello en fut pénétré ; & après lui avoir multiplié ses caresses , il prit son enfant dans ses bras , & s'enivra , pour la première fois , du plaisir d'être pere. L'aspect de ce fils lui fit sentir qu'il l'étoit lui-même , & lui fit desirer , plus que jamais , une réconciliation. Il avoit appris , en descendant de son vaisseau , que son pere étoit dangereusement malade : il résolut sur le champ d'aller se jeter à ses genoux , & il promit de revenir souper. Plusieurs fois en caressant son fils il s'étoit informé de son âge ; on avoit toujours éludé cette question , mais ce silence n'avoit produit aucun soupçon dans son esprit.

Il marchoit à pas précipités , lorsqu'il rencontra , dans la rue , son hôtesse , Mme. Hermann , qui l'aborda officieusement. Il n'étoit pas disposé à causer avec elle ; mais s'apercevant qu'elle avoit quelque chose à lui communiquer , qu'elle croyoit d'une grande importance , il la fit entrer dans un café voisin , & ils monterent dans une chambre particulière. Là , Mme. Hermann lui dit qu'elle n'avoit à lui communiquer que des nouvelles bien tristes , & qu'il étoit bien dur pour elle de s'être chargée d'un emploi si cruel à remplir ; que son enfant étoit né huit mois après son premier retour , & que s'étant présentée plusieurs fois chez Flavilla , elle n'avoit pas même

obtenu la permission de le voir. Cette dernière circonstance étoit vraie. Flavilla, piquée des avis indiscrets de Mme. Hermann, la tenoit à distance d'elle, & les domestiques, toujours vils échos de leurs maîtres, la traitoient avec autant d'insolence que de mépris.

La douleur & la rage entrèrent à la fois dans l'ame de Travello : il se rappeloit qu'on ne lui avoit point voulu dire l'âge de son fils, & il fut indigné d'avoir versé des larmes de tendresse & de joie pour une infame courtisane, & un bâtard qui lui enlevait son bien, sa tranquillité, son honneur. Il se leve avec fureur, les yeux fixés sur la terre. Plus il croyoit sa femme coupable, plus sa tendresse pour son pere se ranimoit ; il sortit, & se rendit aussitôt à la maison paternelle.

Son pere étoit mort le matin même, & les parens étoient assemblés pour faire la lecture de ses dernières volontés. Fulvio, frere de la mere de Travello, qui avoit toujours aimé son neveu, l'aborda avec bonté, lui fit les tristes complimens de la douleur, & le força de passer dans le salon. Travello répondit par son silence, & entra aussitôt. Ses freres le reçurent avec civilité. Chacun prit un siege, & l'on écouta la lecture du testament. Il paroissoit écouter comme les autres ; mais son esprit étoit absorbé profondément, & son ame étoit

toute entière à son malheur. Quand on eut cessé de lire, il s'éveilla comme d'un songe, & ne pouvant plus se contenir, il se leva & quitta la compagnie.

Il ne savoit pas un mot du testament; mais son oncle, croyant qu'il étoit consterné de la façon dont son pere le traitoit, & de ce qu'il ne lui avoit pas laissé un schelling, le suivit & le fit entrer dans une chambre voisine. Pour excuser cette rigueur, il lui dit que la colere de son pere s'étoit accrue tous les jours par la conduite de sa femme; qu'il l'avoit vue dans la maison d'une courtisane connue publiquement, & avec laquelle elle paroissoit fort liée, & que ce dernier trait avoit achevé de l'irriter, & avoit fermé son ame à l'indulgence. Travello passoit par tous les degrés du désespoir: son oncle lui conseilla de rompre des nœuds infortunés, & de chercher des mesures pour engager sa femme à ne plus porter un nom qu'elle avoit avili. Travello consentit à tout, & sortit avec son oncle.

Cependant Flavilla attendoit son époux avec la tendre impatience de l'amour: elle avoit couvert de fleurs le berceau de son fils, & décoré elle-même avec soin une petite salle où ils avoient coutume de souper ensemble, & qu'elle avoit toujours fermée dans l'absence de son époux. Elle regardoit sa montre &

C O N T E M O R A L. 101

comptoit tous les momens. Chaque carrosse qui passoit, chaque pas qu'elle entendoit, c'étoit Travello; ce pouvoit être lui, le souper étoit prêt, & il ne venoit point. Son inquiétude s'augmentoît avec ses desirs: elle l'excusoit, craignoit & versoit un torrent de larmes. Au milieu de ces incertitudes elle reçut un billet; elle l'ouvrit avidement, & lut ces mots. « Vous avez abusé de ma confiance & déshonoré mon lit. J'en ai des preuves si suffisantes pour me faire justice moi-même. Je suis déterminé à ne vous voir jamais ».

Il seroit ridicule de vouloir peindre l'état de Flavilla après la lecture de ce billet. Malheur aux cœurs qui ne le sentiroient pas ! Elle passa la nuit sans dormir, & le jour suivant sans prendre de nourriture. Ne pouvant découvrir où étoit son époux, dourant même, si elle le trouvoit, de le convaincre de son innocence. L'agitation de son esprit lui causa une fièvre violente: elle ne la regarda point comme une maladie, & elle la communiqua bientôt à son fils: elle le tenoit toujours sur son sein, le caressoit & pleuroit sur lui. Pauvre orphelin, s'écrioit-elle, c'est aux dépens de ma vie que je soutiens la tienne !

Travello fut absent dix jours, & son oncle lui persuada d'accompagner quelques amis à une maison de campagne, située à soixante

milles de Londres. Il se chargea lui-même de payer ses loyers & d'aller chez Flavilla pour prendre avec elle des arrangemens & l'intimider par des menaces ; mais il la trouva couchée & souffrante, la main étendue sur son enfant qui venoit d'expirer auprès d'elle. Mme. Hermann, entre les mains de laquelle elle avoit remis ses bijoux pour sûreté de son paiement, étoit si touchée de sa douleur, & si fermement persuadée de son innocence après l'explication qu'elles avoient eue, qu'elle se jeta aux genoux de Fulvio, & le conjura de dire où étoit Travello ; de hâter son retour, & de rendre la vie à une infortunée, & le bonheur à deux époux. Fulvio, toujours trompé par les apparences, ne vouloit pas apprendre la demeure de son neveu ; mais après bien des prières & des instances, il engagea son honneur de lui faire tenir une lettre. Aussi-tôt que Mme. Hermann eut obtenu cette promesse, elle courut en instruire Flavilla, qui perdit connoissance. Lorsqu'elle fut remise de son trouble, elle souleva son corps défaillant, prit une plume & traça avec peine quelques lignes. Mme. Hermann cacheta le billet & le remit à Fulvio, qui écrivit l'adresse & l'envoya sur le champ à la poste sans y rien ajouter, ne voulant pas se mêler d'une affaire si importante & si douteuse. Travello reçut bientôt la lettre ;

elle étoit conçue en ces termes. « Telle a été
 » ma folie , que je n'ai jamais connu mes fau-
 » tes que dans l'état où j- vous écris. Je vous
 » aime trop cependant pour ne pas desirer de
 » mourir. Ce fils si cher , dont la naissance m'a
 » perdue , est étendu mort près de moi , triste
 » victime de mon indiscrétion & de votre res-
 » sentiment. Je tremble , & je puis à peine
 » conduire ma main ; je vous prie instamment
 » de venir me voir , afin que vous puissiez du
 » moins m'entendre attester mon innocence à
 » mon dernier soupir , & céler notre reconci-
 » liation sur mes lèvres , tandis qu'elles peu-
 » vent encore sentir l'impression des vôtres ».

Cette lettre fut un coup de foudre pour Trav-
 vello. Toute sa tendresse se ranima , & il ré-
 fléchit avec une douleur inexprimable sur la
 témérité de son ressentiment. A soixante milles
 de Londres , quel éloignement ! cette idée le ren-
 dit immobile. Il leve les yeux au ciel ; il s'accuse
 lui même , & son silence est une prière pour son
 épouse. Il sort brusquement de la maison , or-
 donne à un domestique de le suivre , prend des
 chevaux de poste , & en moins de six heures il
 arrive aux champs de Leicester. Hélas ! cette
 diligence est inutile : il arrive trop tard. Fla-
 villa avoit souffert une longue agonie , & ses
 yeux éteints ne purent le reconnoître. La dou-
 leur , les remords , le désespoir furent plus forts

que sa raison, & la renverferent entièrement. Il fallut l'arracher avec effort du corps de son épouse, & après avoir été enfermé deux ans dans une maison de force, il mourut dans les convulsions.

Que toutes les femmes qui liront avec attendrissement ce récit effrayant, tremblent de s'abandonner à la légèreté de Flavilla; car il n'est peut-être pas au pouvoir d'un homme, dans la situation de Travello, d'être moins jaloux que lui.





LE DANGER DES ROMANS.

CONTE.

LISE devenoit tous les jours plus belle ; son œil vif faisoit naître le desir ; sa bouche fraîche, son sein doucement agité, sa taille leste, tout invitoit à l'amour. Il ne falloit que la voir un instant pour l'aimer & le dire : elle avoit seize ans, & son cœur étoit encore pur ! Un petit cousin qui la trouvoit fort de son goût, venoit souvent faire sa cour à sa jeune parente. Il lui disoit mille folies, lui prenoit les mains, & osoit quelquefois y laisser un baiser. Lise l'éloignoit en rougissant : un jour qu'elle étoit à sa toilette, que d'une main industrieuse, elle prolongeoit une boucle de ses cheveux, elle entrevit un homme assez mal vêtu ; c'étoit son colporteur. Il lui apportoit ces nouveautés que le tems flétrit, comme ces fleurs dont le printems embellit la nature. Pour une qui conserve sa fraîcheur ; mille se fanent & disparaissent. Lise en parcourut le titre d'un œil avide ; elle vit des tragédies qui méritoient d'être jouées : un dra-

me enrichi de belles gravures , précédé d'un discours préliminaire assez rapidement écrit , mais une longue suite d'exclamations , de suspensions , de silence : cela ne lui parut pas devoir être fort plaisant. Elle fut tentée d'acheter un livre de philosophie ; mais il est un âge où il n'est pas encore permis aux femmes d'avoir de si grandes idées ; elle aperçut des contes qui avoient pour titre : *La vraie richesse & le moyen de réussir* ; de l'argent & les graces de la jeunesse , voila le seul moyen de réussir , dit Life , en parcourant cette brochure que le colporteur lui fit prendre ; elle acheta aussi les amours de *Lucile & de Doligni* , & congédia son marchand qui vouloit lui laisser des fables allemandes & des contes françois.

Pendant que l'on habilloit Life , & que sa mere repoloit , cette aimable enfant se hâtoit de lire le roman de Doligni ; son cœur sembloit s'ouvrir à l'amour , qui étoit si heureusement peint ; quelques expressions pleines de force & de sentiment la firent rougir plus d'une fois ; mais elle étoit entraînée par l'intérêt & le charme du style : ses femmes la laissent dans le moment où elle commençoit à s'attendrir ; ses yeux humides n'en étoient que plus beaux , que plus touchans. Monrose , son petit cousin , entre dans cet instant , il s'avance d'un pas léger près de Life , qui n'a l'a point encore

aperçu : il voit des pleurs obscurcir ses regards ; ému , attendri , il est déjà aux genoux de sa jeune parente ; il va se saisir de ses belles mains , lorsqu'elle le voit plus radieux , plus aimable que jamais. Life le regarde , lui fait des reproches ; elle veut lui dérober son trouble & les larmes qui coulent sur ses joues : mais il la retient , ses bras étendus la fixent sur sa duchesse : ma chere Life , lui dit-il , seriez-vous fâchée contre votre petit-cousin ? Hélas ! s'il vous déplaît , il s'en ira , il répandra aussi des larmes , mais ce ne seront pas des chimères qui les lui feront verser ? Des chimères ! lui répond Life , d'un air un peu piqué ? si vous appelez de ce nom un sentiment pur & honnête , je vous plains : ma petite-cousine , reprend-il , vous le savez , s'il fut jamais un sentiment plus pur que celui qui m'attache à vous ? S'il ne l'étoit , réplique Life , d'un ton de dignité , je crois que vous me respecteriez assez pour ne le pas faire paroître. Life , ma chere Life , répond Monrose , d'une voix oppressée , en fixant tendrement sa parente , je le vois , vous ne m'aimez plus : hélas ! que vous ai-je donc fait ? Life le regarde ; elle se reproche de l'avoir fâché ; elle lui laisse entrevoir qu'elle ne le hait pas : Monrose s'approche d'un air humble , se place près d'elle sans lui parler ; après un moment de silence ,

il ose étendre sa main sur celle de Lise, qui ne la retire pas ; encouragé par la douceur de ses regards, il lui demande si elle veut lui permettre de lire quelques lettres des amours de Lucile ; ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'il n'aimât mieux l'entretenir de lui, de son tendre attachement ; mais, continue-t-il, il est des jours où tout cela est si indifférent !... Lise ne fait pas semblant de l'entendre, & lui présente le livre qu'il desire ; sa voix douce & sonore prête encore un nouvel intérêt aux lettres de Lucile ; il s'interrompt au milieu de sa lecture : qu'il est heureux ! s'écrie-t-il, ce Dolignî, d'avoir rencontré une femme aussi tendre que Lucile ; j'en connois une qui est plus belle, qui rassemble plus d'agrémens qu'elle, mais elle n'écrit jamais à son petit-cousin des lettres aussi touchantes ; si du moins elle vouloit recevoir les siennes... continuez donc, répond Lise d'un air ému ; Monrose poursuit, il est déjà parvenu à la première lettre de la seconde partie ; Lise l'interrompt, & lui ôte le livre des mains : elle voudroit lui cacher son émotion & le trouble de son cœur ; mais son sein plus agité, ses regards plus languissans, le feu qui se répand sur ses joues & rougit son front, tout dit à Monrose que le cœur de Lise est livré aux tourmens de l'amour ; il lui répète qu'elle est plus belle, plus aimée.

que Lucile. . . . Jeune homme , prends pitié de ta maîtresse , épargne lui des pleurs ; mais l'insensé n'écoute que ses desirs.

Lise accablée , anéantie n'entend plus Monrose qui est à ses genoux , qui lui jure de l'aimer jusqu'à la mort. Dans ce moment on vient lui annoncer qu'il est jour chez sa mere ; ira-t-elle s'offrir a ses yeux ? Pendant que le remord la déchire , paroîtra-t-elle avec la sécurité de l'innocence ? Son visage pâle & défait ne décélera-t-il pas sa honte ? Elle se leve confuse , arrête avec peine ses regards sur une glace , & va en tremblant à l'appartement de sa mere ; son petit-cousin qui la précède lui présente la main , mais Lise refuse de la prendre : elle s'avance les yeux baissés vers celle qui s'est trop reposée sur la vertu de sa fille , & elle l'embrasse. La mere qui voit Lise pâle & abattue , lui demande avec inquiétude ce qu'elle a , ce qui lui est arrivé ? Que répondre ! Lise dit d'une voix foible qu'elle n'est pas malade , son cœur l'est cependant beaucoup : mon enfant réplique la mere , je te trouve un peu changée : Monrose fixe sa cousine avec inquiétude. Lise tremblante n'a pas la force de répondre. Est-ce que tu es fâchée , continue la mere , d'un air tendre & riant , contre ton petit-cousin ? Autre embarras. J'espère , reprend Monrose , que ma cousine ne

me hait pas ; pour moi , je l'aime de tout mon cœur : voilà , dit la mere , une déclaration qui est dans les regles ; elle est faite en ma présence , (elle ne se doutoit pas qu'il venoit d'en faire une moins réguliere) mais , mon cher Monrose , ajoute la mere , si tu as fâché Life , je ne lui parlerai pas de la proposition dont je suis chargée ; Life qui la devine , sourit , & va embrasser sa maman : cette tendre mere , les larmes aux yeux , presse sa fille sur son sein ; Monrose inquiet , agité , s'approche , & veut savoir quelle proposition on doit faire à sa cousine ; de te donner sa main , répond celle qui la tient entre ses bras : si elle ne vouloit pas me la donner , s'écrie Monrose , tout transporté de joie , je crois que je la prendrois ; en même tems il l'approche de ses levres , & la baise mille fois. Les larmes de joie dont ses joues sont embellies , ses tendres caresses , les prières qu'il adresse à la mere pour qu'elle daigne accélérer son bonheur , prouvent la sincérité de son amour.

L'hymen couvrit de son voile la faute de Life , mais elle n'en fut pas moins imprudente. Femmes aimables , à qui la nature a donné une ame sensible , gardez-vous de lire des romans devant celui qui vous est cher.





L'AMITIÉ

A L'ÉPREUVE

DE L'AMOUR-PROPRE.

CONTE MORAL.

RONDON parvenu de la classe la plus inférieure des citoyens à une charge de financier, s'enrichit comme tous ses semblables; mais loin de sacrifier uniquement à Plutus, ainsi que ses confrères, Rondon eut la manie de contraindre les Muses à recevoir son hommage. Il rassembla, à grands frais, une bibliothèque nombreuse; sa table fut très-délicate, & sa maison devint le rendez-vous de tous les beaux-esprits. La pauvreté oblige trop souvent les écrivains à avilir leurs productions en les offrant basement aux idoles de la Fortune. On dédia à Rondon une foule de livres, & leurs auteurs ne manquoient pas de louer ses sublimes talens dans leurs insipides dédicaces. Rondon lisoit les dédicaces: Rondon se persuada qu'il étoit homme d'esprit, à force d'entendre des fars le répéter. Il devint zélé partisan des belles-lettres, mais la poésie sur-tout

fut sa passion dominante, être poète étoit un titre suffisant pour être reçu chez lui. Il s'avisait même de faire des vers, & malheur à ceux qui étoient assez de ses amis pour assister à la lecture de ses madrigaux & de ses sonnets ! Il falloit s'ennuyer & applaudir, ou s'exposer à tous les ressentimens de ce nouveau Midas.

Son caractère cependant n'étoit pas celui de la méchanceté ; & , sans sa ridicule folie, il eût fait le bonheur de tous ceux qui l'entouroient. Mais les louanges que lui donnoient les adulateurs qui composoient sa cour, ne firent qu'augmenter sa métromanie. On ne parla plus chez lui qu'en vers. Il poussa si loin cette extravagance, que quoiqu'il se fut présenté des partis très-fortables pour sa fille unique, qui joignoit aux talens & à l'esprit les graces & la beauté, Rondon ne s'étoit laissé éblouir ni par les dignités, ni par les richesses. En vain Dolban, son frere, s'intéressa très-vivement pour Darceuil, fils d'un des anciens amis de notre métromane : tout fut inutile. --- Non, mon frere, lui dit un jour le financier, je n'aurai point refusé ma Procule à des seigneurs de la plus grande distinction pour la donner à M. Darceuil : il y a ici quatre jeunes poètes qui, par leurs talens distingués, la méritent tous également. Ils auront la préférence sur un être inconnu dans la république des lettres. ---

Mais

CONTE MORAL. 113

Mais il doit être connu de vous ; c'est le fils de votre meilleur ami ; Procule l'aime , & votre reconnoissance. --- Ma reconnoissance ne s'étendra jamais jusqu'à donner ma fille à un homme qui , de sa vie , n'a fait de vers , & d'ailleurs , mon cher frere , on a tant composé d'épithalames , qu'il n'y a plus de nouveaux sujets à traiter : il faut que le mariage de ma fille soit tout-à-fait différent de ceux que jusqu'ici l'amour & la fortune ont assortis , pour pouvoir fournir quelques idées heureuses à nos poètes : c'est aux Muses que je remets le soin de pourvoir ma Procule. De ces quatre jeunes gens desquels je vous ai parlé , celui dont les talens seront supérieurs à ceux de ses rivaux , obtiendra la main de ma fille. Tout ce que je puis faire en faveur d'un ancien ami , c'est d'admettre Darceuil à concourir avec eux ; avouez , mon cher frere , que ce projet est beau & digne d'Apollon qui me l'inspira. --- Digne d'un fou tel que vous , reprit Dolban , en se retirant pour aller consoler sa niece.

Rondon , de son côté , fait assembler son parnasse ; & prenant ces quatre poètes favoris en particulier , il leur déclare ses intentions.

Au nombre de ces jeunes gens étoit Lursac , que plusieurs succès mérités avoient fait connoître avantageusement dans la littérature ,

& qui joignoit les qualités de l'esprit à celles du cœur. Il avoit été recommandé très-particulièrement à Rondon qui l'aimoit beaucoup, & qui l'avoit mené plusieurs fois voir Procule au couvent. Lursac n'avoit pu la voir sans l'aimer : mais son peu de fortune l'empêchant de rechercher la main de cette charmante personne, il avoit tenu ses sentimens renfermés dans le fond de son cœur. Il ignoroit même la passion de Darceuil, avec qui cependant il étoit intimement lié. Qu'on juge de la joie qu'il ressentit, lorsque Rondon leur eut appris que celui d'entre eux qui remporteroit le premier prix de poésie proposé par l'académie, seroit l'époux de Procule. -- C'est ainsi, leur dit Rondon, qu'il faut encourager les Muses : ma fortune est honnête, ma fille a quelques appas ; je les accorde l'une & l'autre au favori d'Apollon : un tel sujet doit animer vos verves. Que de chef-d'œuvres vous allez produire ! Je veux aussi partager votre gloire. Je promets de chanter le vainqueur, & je remets à ses rivaux le soin de faire son épithalame.

On étoit accoutumé à applaudir tout ce que disoit Rondon. Ses adulateurs ne tarirent pas sur un tel sujet, & un bel esprit rêva, pendant toute la soirée, pour le placer au rang des dieux dans un sublime impromptu.

C O N T E M O R A L. 113

Qu'on se peigne cependant la douleur de Procule. Depuis quelques jours qu'elle étoit sortie du couvent où elle avoit été mise, à la mort de sa mere, son oncle l'avoit menée à la campagne ; elle y étoit encore, lorsqu'elle apprit la bizarre résolution de son pere : elle avoit connu Darceuil dès sa plus tendre enfance ; l'amour s'étoit accru avec eux, & Dolban qui les chériffoit comme ses propres enfans avoit cherché à favoriser cette passion naissante qui pouvoit relever la famille de son ancien ami.

Quoique Procule fut combien il étoit difficile de faire changer son pere dès qu'il avoit pris un parti, elle ne désespéra pas d'être à celui qu'elle aimoit. Darceuil étoit alors à Paris, où il venoit d'arriver depuis très-peu de tems ; elle lui écrivit : » Vous savez sûrement, lui dit-elle, le singulier projet que mon pere a formé pour mettre obstacle à notre bonheur : toute la capitale doit en être instruite ; mais je n'ai point encore perdu l'espérance. Si vous m'aimez bien sincèrement, comme vous me l'avez dit mille fois, exprimez mes sentimens ; peignez votre cœur, & vous remporterez le prix ». Darceuil, de sa vie, n'avoit fait de vers ; mais l'Amour a déjà été peintre : pourquoi ne seroit-il pas poëte, se dit-il à lui-même ? Et

plein de son amante , il se mit à l'ouvrage.

Mécontent de ce qu'il venoit de produire , il fut trouver Lurfac. Darceuil , retenu loin de Paris par des affaires intéressantes , & tout occupé de sa chere Procule , avoit peu vu Lurfac , depuis trois ou quatre jours qu'il étoit de retour. Celui-ci fut effrayé de voir sur le visage de son ami toutes les marques de la plus vive douleur ; il le pressa d'épancher dans son sein les sujets de peine qu'il pouvoit avoir ; je les partagerai , lui dit-il ; vous n'en devez pas douter. Mon cher Darceuil , me pardonneriez-vous ce que je vais vous avouer ? Depuis quelque tems , vous me traitez avec trop de réserve : avez-vous pu un seul instant soupçonner ma tendresse ? Mon ami , vous avez quelque sujet inconnu qui vous éloigne de moi ; l'amour peut-être... Mon cher Darceuil , seriez-vous amant , & amant malheureux ? Confiez-moi toutes vos peines. --- Je suis aimé , mais mille obstacles s'opposent à ma félicité. Vous allez quelquefois chez Rondon , & vous savez à quel prix il a mis la main de sa fille. --- Vous aimeriez Procule ? ... Ah ! mon ami , pourquoi m'en avoir fait un secret ? Je méritois plus de confiance. . . A quoi m'avez-vous exposé ! ... Mon ami , si je pouvois vous savoir mauvais gré de quelque chose , je blâmerois ce procédé. --- J'ai dû cacher

CONTE MORAL. 117

mon amour. Procule & son oncle connoissant les prétentions ridicules de Rondon , l'avoient ainsi exigé , jusqu'à ce moment que Dolban a bien voulu me proposer à son frere.--- Mais pour faire réussir cette démarche , quels sont les moyens que l'amour vous a suggérés ? --- Procule m'a conseillé de me soumettre à la loi commune , & Rondon consent , si je remporte la palme , à m'accorder sa fille : j'ai essayé , mais mon esprit n'est point d'accord avec mon cœur ; j'ai voulu peindre le dieu qui m'enflamme comme je le sens : que je suis encore loin de la vérité ! Cependant il n'y a point de tems à perdre ; dans deux jours il faut que toutes les pieces soient remises ; la miéne ne pourra être achevée ; je suis au désespoir. En même tems il tira son ouvrage de sa poche , & pria son ami de vouloir bien y jeter les yeux ; celui-ci le lui promit , & Darceuil se retira. Dès qu'il fut sorti , Lursac s'abandonna à toute sa douleur. . . . Il seroit difficile de rendre une telle situation. Aimer , se voir à la veille d'être le possesseur de l'objet qu'on aime , & se trouver , sans le savoir , le rival de son ami ! --- Faut-il que ce soit Darceuil , s'écrie Lursac , qui m'apprenne que Procule est sensible ! . . . Mais Procule l'aime ; ne balançons plus ; si j'obtenois celle que j'adore , ce seroit immoler du même

coup, & mon amante & mon ami. Ah ! soyons seul malheureux, plutôt que d'être l'auteur de leur infortune. La piece que je viens de composer, si je n'en crois que mon cœur & les juges sévères à qui je l'ai soumise, doit enlever tous les suffrages ; sacrifions mon amour & mon ouvrage à l'amitié, & je mettrai le comble au bonheur de deux êtres qui me sont si chers ; j'adorerai Procule ; je serai son ami ; je serai éternellement celui de Darceuil. . . Dès le soir même il vole chez ce dernier. Votre piece, lui dit-il, est excellente ; j'en ai corrigé quelques légères imperfections ; je vous en apporte une copie ; & comme il n'y a pas un instant à perdre, je n'ai pas tenu au plaisir de l'envoyer moi-même. Darceuil le remercia mille fois, & voulut le mener chez Procule ; mais Lursac avoit trop à craindre de la violence de son amour, pour s'exposer à paroître devant elle ; il le refusa.

L'assemblée publique de l'académie étoit fixée à huit jours : ce furent huit jours de supplice pour ces deux amis. Chaque instant sembloit à Darceuil un siècle ; mais Procule partageoit son impatience, & en diminueoit le poids, au lieu que Lursac étoit tout en proie à ses inquiétudes ; l'amitié grossissoit à ses yeux les défauts de sa piece. Quoique plusieurs succès l'eussent convaincu de sa supériorité, les

CONTE MORAL. 119

rivaux lui sembloient formidables ; rien ne le rassuroit. Plus le moment qui doit décider du sort de Darceuil approche , plus Lursac est agité ; enfin , il arrive , cet instant si craint & si désiré. Rondon , avec tous ses beaux-esprits , s'étoit rendu à l'assemblée ; les rivaux de Lursac n'étoient pas plus tranquilles que lui ; tous étoient dans un état qu'il seroit difficile de rendre ; mais il faut avoir aimé pour se peindre l'agitation de Darceuil.

Quelle fut la joie de nos deux amis quand la salle retentit du nom de Darceuil ! Celui-ci ne se contient plus ; il se jette au col de Lursac , le serre étroitement dans ses bras , & sort de l'assemblée pour voler chez Procule. Lursac le suit : je suis vainqueur ; vous êtes à moi , s'écrie Darceuil en entrant dans l'appartement de sa maîtresse , il tombe à ses pieds , & n'en peut pas dire davantage. Son ami & son amante s'empresse à lui donner des secours ; il revient à lui , & ce n'est que pour répéter mille fois à Procule , vous allez être à moi. . . . Que ce moment est doux pour Lursac ! leur félicité est son ouvrage. Qu'il jouit bien à présent du prix de ses sacrifices ! mais il ne pouvoit plus cacher la feinte innocente que son cœur lui avoit suggérée , il se déterminà à leur en faire l'aveu. L'amitié m'a secondé , leur dit-il , après qu'il les eut laissés

s'abandonner à leurs transports. La piece que l'on vient de couronner. . . N'achevez pas, mon cher Lursac, s'écria Darceuil, c'est la vôtre. Que je reconnois bien là votre cœur. . . A ces mots Procule & Darceuil se jettent dans ses bras ; les larmes des deux amans coulent en abondance ; en vain leur reconnoissance voudroit-elle emprunter le secours de leurs voix. . . Peut-on parler dans de semblables momens. . . Lursac rompant enfin ce silence délicieux. --- Mes amis, quel bonheur est le mien ! que vous me payez bien des sacrifices que je vous ai faits ! Ah ! Procule, chere Procule, au moins vous serai-je uni par quelque lien. Vous serez mon amie. Ah ! Darceuil, que ta félicité ajoute à celle dont je vais jouir ! Couple fortuné, vous me tenez lieu de tout ; mais il faut achever ce que j'ai si heureusement commencé. Je vous demande encore une nouvelle marque de votre tendresse, promettez-moi de cacher pour toujours que je suis l'auteur de cette piece. Promettez le moi, mes amis. Darceuil veut en vain s'en défendre ; l'amour & l'amitié l'y contraignent.

Dolban entre a l'issue de ce beau combat de générosité. Les instans sont précieux, leur dit-il, ma voiture est prête, retournons à Paris. Dès que Rondon verra dans Darceuil un poëte couronné, il ne mettra plus d'obstacles

CONTE MORAL. 121

aux vœux de toute sa famille. En effet, dès qu'ils sont arrivés, Rondon, transporté de joie, accourt au devant d'eux, il embrasse Darceuil, le nomme son gendre, fait venir les notaires, & les contrats sont dressés.

Procule & Darceuil étoient au comble de leurs vœux. Lursac jouissoit de leur ravissement. Rondon ne se possédoit plus. Ah ! ma fille, s'écrioit-il, les premiers essais de Darceuil nous annoncent le restaurateur de la poésie françoise ; oui, tu seras la femme d'un des premiers hommes de notre siècle ; c'est Anacréon ; c'est Pindare que l'hyménée unit à Sapho ; car fille & femme de poète, j'espère que tu vas joindre aux myrtes de l'amour les lauriers du parnasse. Oui, mon pere, reprit Procule ; Darceuil m'inspirera, &, se tournant vers son amant, si je deviens une nouvelle Sapho, je n'aurai point à craindre l'infidélité de Phaon ; Darceuil m'aimera toujours ! A ces mots son amant la serre étroitement dans ses bras, & lui donne mille baisers pour gage de ses promesses. --- Qu'ils sont heureux, s'écrie Lursac ! --- Sans les rares talens de ton ami, ce bonheur devoit être le tien ; j'eusse juré que ce soir, tu aurois été l'époux de ma fille ; mais c'est un phénomène que ce Darceuil. Quoique l'académie ait prononcé, je veux cependant voir ta piece ; nous y découvrirons de

ces beautés, de ces traits heureux que tu as puisés dans notre société, & que personne ne rend comme toi ; pense à nous l'apporter demain.

Le lendemain , jour du mariage , Rondon exigea que son gendre lût la piece qui lui avoit mérité cet honneur : c'étoit celle de son ami ; elle fut applaudie , même par leurs rivaux communs. Chacun d'eux fit ensuite la lecture des vers qui avoient concourus. Lursac récita à son tour la piece de Darceuil. C'étoit tout au plus de la bonne prose. Rondon , malgré sa prévention , ne put s'empêcher de voir la faiblesse de cet ouvrage, & , à son exemple, tous les convives critiquerent le pauvre Lursac. Il étoit placé auprès de Darceuil ; celui-ci ne put entendre les cruelles plaisanteries dont on accabloit son ami , sans brûler de rompre sa promesse. Lursac eut toutes les peines du monde à le retenir. Il le conjura, au nom de l'amitié, de se souvenir de quelle conséquence cette démarche pouvoit être pour le bonheur de Procule & pour le sien. Ne suis-je pas bien consolé des froides railleries de ces cœurs glacés, par la tendresse que vous me témoignez , lui dit-il ? vous n'êtes point encore assurés de la confiance de Rondon , & vous ne savez pas à quel excès sa folie peut le porter , si vous lui découvrez que vous n'êtes pas poète. Ah ! mon

ami, sachez donc vous contraindre, je vous en conjure.

Darceuil céda encore une fois, mais avec beaucoup de peine. Lursac, disoit-il à Procule, perd l'estime de votre pere, & de tous ceux qui fréquentent cette maison, parce qu'il a connu l'amitié. Cette idée me désespere : mon bonheur ne sera parfait que quand j'aurai pu désabuser Rondon de sa métromanie, & rendre à Lursac, avec la gloire de sa piece, un témoignage public de ma reconnoissance.

L'occasion s'en présenta plutôt qu'il n'auroit dû l'espérer. On lisoit souvent chez Rondon les ouvrages de chacun des membres qui composoient sa société. Darceuil avoit le goût sûr & éclairé. Rondon, d'après lui, jugeoit avec beaucoup de sévérité toutes les pieces qui paroissoient. Plusieurs de ces courtisans piqués de voir que leurs ouvrages n'étoient plus aussi bien accueillis, abandonnerent la maison de notre financier. Les autres étoient fort indisposés contre lui, & se moquoient assez ouvertement de ses décisions. Procule lui fit observer leur conduite ; Rondon en fut mortifié, & commença insensiblement à se dégoûter du commerce de ces beaux-esprits ; mais ce qui acheva de le lui faire abandonner tout-à-fait, fut l'aventure suivante.

Un jour il fit assembler les savans qui lui

étoient encore attachés , & leur lut une comédie qu'il venoit de composer ; il n'est pas nécessaire de dire qu'elle fut applaudie. C'étoit, s'écrioient à l'envi tous ses lâches parasites , un chef-d'œuvre digne de Moliere. Il n'y avoit plus de goût en France si cet ouvrage ne conduisoit pas son auteur à l'immortalité.

Rondon se croyant assuré du suffrage du public par celui que sa bonne table venoit d'arracher à ses adulateurs , offre sa piece aux comédiens françois. On prend jour pour la jouer , & ce jour-la fut celui d'un triomphe. Il y eut un grand dîner chez Rondon , où l'on fit , par avance , mille complimens à notre financier. Transporté de joie , il se rend à la comédie ; la toile se leve , & il reconnoît alors , mais trop tard , son imprudenc. Au lieu du murmure flatteur des applaudissemens , déjà il lui semble entendre le bruit des sifflets impitoyables. Tout confirme ses craintes ; on bâille souvent au premier acte , & au second les acteurs se trouvent presque seuls. Qu'on juge de l'état de Rondon. Darceuil saisit ce moment pour lui montrer dans un coin du parterre un gros de jeunes gens qui rioient en regardant de son côté , & au milieu d'eux ils remarqueraient ensemble tous ceux qui étoient les plus assidus à lui faire la cour. C'en fut assez pour

mettre le comble au désespoir du malheureux financier. Il sort du spectacle, & rentre chez lui accablé de chagrin. Il appelle son gendre & sa fille : je reconnois enfin, leur dit-il, tout le ridicule de ma conduite ; j'abandonne les Muses, & leurs subalternes adorateurs ; vous seuls me tiendrez lieu de tout. Abjure, ainsi que moi, mon cher Darceuil, cette folle manie. Tu vois à quels revers elle expose : mais quand tu mériterois les plus grands succès, que font-ils en comparaison de la tranquillité & du vrai bonheur qui rarement accompagnent les gens de lettres ? --- Ah ! Monsieur, je n'ai point à craindre tous ces malheurs. C'est à l'amitié, & non aux Muses que je dois l'honneur d'être votre gendre. --- Comment ? explique toi. --- Désespéré de la résolution que vous aviez prise, je voulus essayer de faire des vers, pour obtenir ma chère Procule, que vous vous obstinieiez à me refuser, mais jamais je ne pus rien produire de passable. Lursac, à mon insçu, a composé la piece que l'on a couronnée, c'est la mienne qu'il vous a lue. --- Qu'entends je ? Voilà bien l'héroïsme de l'amitié. Lursac seul pourroit me réconcilier avec les poètes... Il t'aimoit, ma fille, il a sacrifié son amour à Darceuil. --- Il aimoit Procule. ... Ah ! généreux ami ! Que puis-je faire pour reconnoître ! --- C'est moi

qui me charge de t'acquitter envers lui, s'il est possible toutefois d'égaliser par des bienfaits une aussi belle action. Je l'ai offensé en doutant de ses talens, & je dois réparer cette injustice. Que je suis heureux d'en trouver une aussi prompte occasion ! mes enfans, embrassez-moi. . . . Darceuil, je suis revenu de tous mes préjugés. Je te pardonne de n'être pas poëte : mais ne laissons pas dans l'oubli la générosité de Lursac. Je veux la publier par-tout, & resserrer de plus en plus les nœuds qui doivent vous unir. Il n'est pas riche ; il sera mon fils ; il sera votre frere, mes enfans, il vivra avec nous. Ah ! mon pere, s'écrierent Procule & Darceuil, c'est mettre le comble à vos bontés, vous avez prévenu nos desirs.

Dans le même instant on annonce Lursac pénétré de chagrin d'avoir vu la piece de Rondon tomber ; il venoit lui témoigner toute la part qu'il prenoit à ce facheux événement, & en même tems consoler ses amis qu'une telle catastrophe devoit affliger. Dès qu'on eut appris à Rondon que Lursac étoit chez lui, il courut à sa rencontre ; viens, mon ami, lui dit-il, en le prenant dans ses bras, je fais tout ce que te doivent ma fille & Darceuil. -- Ah ! cruels amis, vous avez oublié vos promesses. --- Ils le devoient ; c'eût été manquer à l'amitié que de s'en ressouvenir. Par-

donne-leur cette indiscretion : c'est un pere qui t'en conjure ; ouï , mon cher Lursac , daigne être mon fils , tes amis & toi seuls pouvez faire le bonheur de ma vieillesse ; embrassez-vous , mes enfans ; vous aimer , être aimé de vous , voila à présent mon unique ambition.

Malgré toutes les instances de Lursac , dès le lendemain Darceuil se rendit chez le secrétaire de l'académie , & lui raconta la belle action que l'amitié avoit inspiré à Lursac. Ce savant , charmé de ce trait , en fit part à sa compagnie ; & , dans une assemblée publique , Darceuil remit lui même à Lursac la prix que ses talens & ses vertus lui avoient si justement mérités.





O R I G I N E

DE BIEN DES CHOSES.

C O N T E.

DIRE aux hommes vous êtes tous nés pour être égaux , c'est leur dire vous êtes tous nés pour être malheureux. Si j'avois le pouvoir d'applanir toutes les monragnes & de combler tous les vallons ; je me garderois bien d'user de ce privilege. Ces inégalités sont utiles à la surface du globe ; elles en font l'ornement & peut-être le soutien. C'est l'image de la société. Il y a moins de philosophie & de morale dans vingt gros volumes écrits contre la subordination , que dans le petit apologue des membres qui se révoltent contre l'estomac. Ce fut l'orgueil qui enfanta les gros volumes , & la raison qui dicta le petit apologue. Voici une circonstance où elle employa des moyens presque aussi simples pour enchaîner l'orgueil qui se révoltoit.

Il y eut jadis un peuple uniquement composé de sages. C'étoient , si l'on en croit de graves auteurs , les Egyptiens. Ils durent être bien présomptueux & bien raisonneurs. Un
de

de ces prétendus sages persuada aux autres qu'ils ne se devoient rien entre eux, qu'ils étoient nés libres, & que la liberté consistoit dans une entière indépendance. Aussi-tôt voilà l'Egypte peuplée d'indépendans. Le cultivateur détela deux de ses charrues & dit : c'en est assez d'une pour moi. Le guerrier dit : je ne veux défendre que mon terrain : le fabriquant, je ne veux travailler la laine & le lin que pour me couvrir. Chaque possesseur cessa de se rendre utile aux autres, & chaque individu ne s'occupa que de ses propres besoins. Il en résulta une anarchie complète, une foule de crimes, & une disette universelle dans la plus fertile de toutes les contrées.

Le roi, qui n'avoit pu empêcher cette révolution, ne savoit quel parti prendre pour la réparer. Il consulta quelques sages qui trouverent que tout étoit bien. Le monarque mécontent & attristé, se promenoit, sans suite, hors des murs de sa capitale. Il aperçut un homme qu'il n'eût pas daigné appercevoir dans tout autre tems. Cet homme avoit long-tems passé pour fou, parce qu'il faisoit peu de cas des sages ; & comme en Egypte chacun avoit le droit de se choisir un nom, lui-même s'étoit fait surnommer *Badin*. Il s'occupoit alors à chanter quelques couplets sur la nouvelle révolution. Ils étoient de lui, car il avoit

réellement la folie d'en faire. Le roi , malgré son chagrin , les trouva ingénieux & piquans. Comment fais-tu pour être toujours gai ? C'est , répondit Badin , que je fais m'amuser de tout. Si vous m'en croyez , vous rirez de même avec moi de tout ce qui se passe.--- Qui , moi rire ? --- Sans doute ; c'est ce qu'on peut faire de mieux en pareil cas. Tu ne fais donc point que tout est perdu ! que le laboureur refuse de cultiver ; le savant d'écrire ; le... ? Tant mieux ! s'écria le prétendu fou , voilà précisément ce qu'il nous faut. Rassurez-vous , Seigneur ; vous allez être plus absolu que ne le fut jamais Sésostris.

--- Hélas ! Sésostris ne perdit que pour un tems son état , & peut-être ai-je perdu pour toujours mon état & ma maîtresse. Ingrate Azéma ! --- Elle vous a quitté dans vos malheurs ? --- Non ; j'étois encore tout-puissant lorsqu'elle disparut. --- Ce n'est rien : vous la recouvrirez avec le reste. --- Eh ! quels moyens employer ? Il en est un fort simple , reprit le confident ; ce seroit d'attendre l'effet même de cette absurde révolution ; mais faisons mouvoir un autre ressort. Est-il bien puissant , demanda le Roi ? --- Il est des plus foibles , tel , qu'il le faut pour diriger les hommes.

Il faut en essayer , disoit le monarque en lui-même ; cet homme qu'on a cru fou peut

avoir une idée heureuse. J'ai tant consulté de sages que je suis las d'être mal conduit.

Dès le jour suivant Badin publia que le roi son maître alloit récompenser magnifiquement ceux qui lui resteroient fidèles. Sapor (c'étoit le nom du monarque délaissé) comptoit peu sur l'effet de cette promesse, encore moins sur celui des récompenses qu'il pouvoit donner. Cependant le palais fut bientôt assiégé par une foule d'Egyptiens de tout état. Les uns y furent conduits par l'intérêt, les autres par la curiosité. Le premier qui parla fut un de ces hommes qui sauroient tout s'ils savoient se faire entendre; c'est ce qu'on nommoit dès-lors un docteur. Celui-ci avoit tellement commenté les loix qu'on ne les reconnoissoit plus. . . N'étoit-ce pas lui qui savoit tout quand le reste de l'Egypte ne savoit rien? Cependant, poursuivoit-il, moi & mes pareils, s'il en existe, nous sommes encore sans récompense. Un ignorant marche sans respect à côté d'un docteur, sans même que rien l'avertisse de le respecter. Voici qui l'en avertira, interrompit le ministre, en lui offrant la dépouille d'un rat du Nil.

O Roi d'Egypte! s'écrioit un poète; que feras-tu pour me récompenser de mes veilles? Les savans écrivent pour n'être point lus: moi j'écris pour qu'on me lise. J'instruis

ton peuple & j'étends la gloire de ton nom. Le tour & l'harmonie de mes vers font goûter la morale qu'on rebuterait sous une autre enveloppe. Je suis l'homme le plus utile aux hommes. Je suis en même tems celui qu'on néglige le plus. Tout travail exige un salaire quel qu'il soit, & j'en veux un qui me distingue de la foule que j'éclaire & que je méprise. En ce moment passait le chef des cuisines du prince. Il portait dans sa main une branche de laurier. Badin en détacha une feuille & la donna au poète. Celui-ci la reçut avec transport, & publia qu'il la tenait d'Apolon.

Les femmes avoient aussi leurs prétentions, & ne paroissent pas aussi faciles à contenter que les hommes. Comment se titer de là, disoit le roi ? Soyez tranquille, reprit le ministre. Celles qui s'attribuoient la prééminence approcherent les premières. Leur harangue fut vive & même un peu emportée. Badin, pour toute réponse, leur barbouilla la physionomie avec un rouge épais & foncé. C'est le roi, leur dit-il, qui vous décore ainsi par ses mains. Il ne reste plus d'équivoque sur votre rang, & vous pourrez même, en un besoin, vous passer de beauté. A ces mots, les cris des Dames égyptiennes redoublèrent ; mais c'étoient des cris d'acclamation,

Courage , disoit le prince au distributeur des graces ! voilà qui prend le tour le plus heureux. J'apperçois encore bien des mécontents , disoit Badin ; mais il me reste plus d'un moyen pour les réduire. Alors il prit en main une feuille de peau de crocodile , préparée de maniere qu'on avoit pu y graver quelques caractères hiéroglyphiques. Citoyens , leur dit-il , voici le plus merveilleux des talismans. Il donne à celui qui le possède la plus haute estime de lui-même ; il passera à ses descendans , qui s'estimeront encore davantage. Il se fortifiera en vieillissant , & aura le secret merveilleux de faire oublier aux hommes leur commune origine. Ces mots firent la plus vive impression sur un grand nombre de sages. Ils accoururent en foule aux portes du palais. On leur distribua des talismans. L'effet en fut si prompt qu'avant la fin du jour ils étoient déjà plus d'orgueil que n'en montre aujourd'hui un baron allemand , après avoir prouvé soixante & douze quartiers.

On vit s'approcher ensuite une foule de gens qui , d'une main , tenoient des tablettes de cire & de l'autre un style. A quoi destinez-vous ces instrumens , leur demanda le ministre ? A chiffrer , répondirent-ils. Oh ! pour ceux-ci , disoit le monarque , le parchemin n'auroit aucune vertu : c'est de l'argent qu'il faut à ces

chiffreurs. Non Sire, interrompit Badin, laissez-leur plutôt le soin de vous en procurer ; ils ne s'oublieront pas eux-mêmes. Le roi écrivit sur chaque tablette un mot qui , à l'instant , combla de joie ces calculateurs , & qui bientôt après les combla de richesses.

Il restoit encore bien des spectateurs indifférens , & d'autres qui ne daignoient pas même être spectateurs. Ceux-là , disoit le monarque, seront difficiles à ramener. J'espère bien , reprit Badin, qu'ils reviendront d'eux-mêmes. Nos ressources ne sont pas épuisées. Il institua des jeux de différente espece ; mais pour y être admis il falloit porter une couleur prescrite par le monarque. On vit beaucoup de graves personnages dédaigner d'abord ces vains amusemens. Ils ne concevoient pas comment la sagesse égyptienne pouvoit s'accommoder de ces folies ; mais le nombre des fous devint si grand qu'il en imposa aux sages. Le son des instrumens , la gaieté qui regnoit dans ces assemblées , l'air de satisfaction que montroient encore ceux qui venoient d'y figurer , tout cela donnoit beaucoup à penser à nos philosophes. La plupart commencerent à croire que la philosophie ne perdoit rien à s'égayer. On les vit donc se mêler aux nouveaux divertissemens , & sortir en rendant grâces aux dieux de leur avoir donné un maître qui daignoit s'occuper de leurs plaisirs.

Le ministre étendit encore plus loin sa prévoyance. Il avoit vu combien le génie & l'éloquence influoient sur l'esprit universel d'un peuple : il voulut que l'éloquence & le génie ramenassent le reste de ces esprits égarés. Appelons, disoit-il au monarque, appelons auprès de nous ces hommes qui peuvent faire tant de mal quand on les néglige, & tant de bien quand on fait les employer. Ils se rendirent facilement à l'invitation.

Les métaphysiciens vantoient beaucoup le mérite & l'importance de leurs travaux. Je vous donne, disoit l'un, une idée claire du principe de vos idées, & certainement ce n'est pas une médiocre découverte. Moi, disoit l'autre, je prétends que nos idées n'appartiennent pas plus à notre entendement que l'arbre que réfléchit le Nil n'appartient au Nil. Badin trouva que cette assertion offroit plus de hardiesse que d'utilité. Les moralistes soutinrent qu'ils étoient les vrais précepteurs du genre-humain. D'accord, leur dit le ministre, quand vous rendrez la morale utile aux hommes ; quand vous leur ferez aimer leurs devoirs, leur patrie, leurs semblables & eux-mêmes. Pour moi, disoit un conteur, je moralise comme un autre. A la bonne heure, lui dit le judicieux Badin ; mais qu'on s'apperçoive à peine que vous moralisez. L'historien assura que la con-

naissance de l'histoire étoit celle de l'homme. Oui, répliqua le ministre, quand l'historien s'attache à peindre ce qu'ont réellement dit & fait les hommes dont il écrit l'histoire. L'Egypte possédoit alors un grand nombre de poëtes légers. Tous assurèrent le ministre que les neuf Muses présidoient à leurs productions. J'y consens, répondit-il, pourvu qu'elles y mettent plus de goût que dans leur almanach (1). Cette réflexion n'empêcha point le ministre d'exhorter les poëtes & les prosateurs à se montrer bons citoyens. Il y joignit même certains encouragemens propres à fortifier le zele.

Quelques-uns firent voir au ministre des essais de drames qui n'attendoient, pour être applaudis, que des acteurs & un théâtre. Le théâtre ne se fit pas long-tems attendre : on fait que les Egyptiens se plaisoient à construire. Les acteurs furent choisis par les poëtes qui, depuis, se sont vus, à leur tour, choisis par les acteurs.

Ce nouveau genre de spectacle enchantait la nation ; elle apprit à rire & à pleurer au gré de l'auteur dramatique ; docilité qui ne s'est pas toujours soutenue dans d'autres climats. Un spectacle où dominoient la musique & la

(1) C'étoit une compilation de vers, ornée de quelques remarques en prose. L'éditeur y prononçoit des jugemens aussi brefs & aussi vrais que les oracles d'Ammon.

danse acheva de terrasser la gravité égyptienne. Il n'y eut pas de danseuse dont le joli pied ne fit tourner vingt têtes des plus sages. Les plaisirs se succédoient ; l'ennui disparut : on raisonna moins , on jouit davantage , & tout n'en alla que mieux.

Frappons le dernier coup , disoit le ministre au monarque , toujours plus étonné de ce qu'il voyoit. Le prince lui demanda s'il restoit encore quelque chose à faire. Il nous en reste une , répondit Badin , qui affermira pour toujours ce qui est fait. La voici. Un vieux préjugé rend esclave parmi nous la plus belle moitié du genre-humain , celle qui , par nature , se croit la moins faite pour l'esclavage. Brisons ses fers , elle nous en donnera de plus doux.

Ah ! disoit Sapor , si je pouvois me flatter que cette loi remît sous les miennes la belle Azéma ! N'en doutez point , répliqua le ministre ; ella pourra vous aimer ; au lieu qu'elle devoit naturellement vous craindre. On n'aime que par choix , & Azéma pourroit-elle manquer de vous choisir ? Laissez-lui la liberté de vous donner son cœur ; bientôt elle ambitionnera le vôtre.

Sapor fit publier une loi qui déclaroit libres toutes les femmes. Leurs prisons s'ouvrirent. On leur assigna les premières places dans toutes les assemblées. Elles devinrent les

juges du courage , des talens , des actions utiles & des travers agréables. Elles protégerent les uns comme les autres. Ce mélange donna aux mœurs de l'Egypte une bigarrure piquante & originale. Par-tout la gaieté remplaça le sombre pédantisme. On ne s'estima que ce que l'on valoit , & l'on en valut beaucoup mieux. Il y eut quelques perfidies en amour comme en amitié ; mais il y eut & de vrais amans & de vrais amis. Les regles de la politesse furent érigées en loix comme celles de la galanterie. Oloit-on les enfreindre ? On en étoit puni par le ridicule , & ce châtiment parut bientôt le plus terrible de tous. Il en résulta ce que n'avoient pu produire les autres loix ; de l'urbanité dans les mœurs , des égards dans le commerce ; la crainte du mépris , qui permet rarement qu'on s'y expose ; le desir d'être estimé , qui produit toujours les actions estimables : enfin , ce qu'on peut raisonnablement attendre de l'homme , à qui il faut donner des entraves , mais en lui laissant croire qu'il est libre.

On chantoit par-tout les louanges du monarque. Chacun étoit soumis & content ; lui seul n'étoit point satisfait. Il ne pouvoit l'être , éloigné d'Azéma , & Azéma le fuyoit toujours. Il venoit même de lui en fournir un nouveau moyen. La loi qui rendoit aux fem-

mes une entière liberté ne lui permettoit point d'attenter à celle d'Azéma. De plus, il vouloit ne devoir sa possession qu'à elle-même. Cette idée l'occupoit tristement, lorsqu'une femme, qui ne se nomma point, lui fit demander audience. Sapor se promenoit seul alors dans les jardins de son palais. Il permit à l'inconnue de s'approcher. Elle étoit couverte d'un voile, selon l'ancien usage des Égyptiennes. Seigneur, dit-elle d'une voix mal assurée, je viens réclamer en ma faveur la loi que vous venez de rendre en faveur de tout mon sexe. J'étois esclave d'un homme qui vouloit que je l'aimasse, quoiqu'il fut mon maître. L'amour veut être libre dans son choix comme dans sa persévérance. Je brisai mes fers & je disparus. Vous ne l'aimiez donc pas, lui demanda tristement Sapor ? Je l'eusse aimé, reprit l'inconnue, s'il n'eût pas voulu commander à mes sentimens : je leur fis même violence en m'éloignant de lui. Enfin, il eût, pour jamais, fixé mon cœur, s'il n'avoit pas eu le droit de captiver ma personne. Il ne l'a plus ce droit, ajouta le monarque, vous pouvez lui rendre & votre cœur & une félicité qu'il ne tiendra que de vous seule. Ah ! si l'ingrate Azéma pouvoit vous imiter, elle trouveroit l'amant le plus tendre dans un roi qu'elle regarda injustement comme un maître impé-

rieux.--- Quoi ! Azéma vous seroit encore chère ? --- Ah ! je l'adore malgré son ingratitude. Hé bien ! ajouta l'inconnue , en ôtant son voile & se jetant aux genoux du monarque , c'est Azéma , c'est elle-même qui vous consacre une liberté que vous lui avez rendue. Mon cœur ne fut jamais ingrat : il ne regrettoit l'esclavage que pour se donner volontairement à vous.

Le prince la releva avec transport. Il connut bientôt que le véritable amour naît de la liberté du choix ; qu'il s'inspire & ne se commande pas. Le peuple connut à son tour qu'une liberté sans limites le rendoit misérable. On laissa murmurer quelques raisonneurs chagrins, & l'on grava sur un obélisque cette maxime dictée par un sage qui n'en prenoit point le titre : *Il vaut mieux être heureux par sentiment, que malheureux par système.*





L'AMANT

POLITIQUE.

CONTE MORAL.

NÉ d'un pere distingué dans la haute finance , j'ai eu de bonne heure la perspective d'une fortune très-honnête. Je me suis vu fils unique à l'âge de vingt ans : mon aîné venoit de mourir ; le parti des armes qu'il avoit embrassé ne porta sa carrière qu'à vingt-cinq ; sa perte ne contribua pas peu à la mort de celle qui nous donna le jour.

M. de Ferriere (c'étoit le nom de mon pere) ne me demanda aucun compte de ma vocation , dans la crainte que je n'eusse conçu la même. Il se rassura en voyant que j'aimois la vie sédentaire ; mes études faites , il me procura des livres aussi amusans qu'instructifs ; je m'y livrai. Il me vint un peu de goût pour la peinture ; un nouveau maître en ce genre me fut donné. J'employois tout mon tems à ces occupations , sans autres desirs , conduite assez rare pour mon âge , où ils sont assez ordinairement impétueux. M. de Ferriere s'en étonna.

„ Cher chevalier , me dit-il un jour , je te

» laisse , comme tu le vois , maître de tes ac-
» tions ; mais , mon ami , une solitude trop
» constante n'est pas de saison pour toi ; j'ai-
» mois la lecture & l'étude dans ma jeunesse ,
» & cela ne m'empêchoit pas de prendre quel-
» que dissipation. Celle , par exemple , que
» donne la chasse , & prise modérément , me
» plaisoit ; c'est un exercice. . . » Volontiers ,
mon pere , dis-je en l'interrompant ; je sens
que je l'aimerai. En effet , un desir subit pour
ce nouveau plaisir s'empara de moi. J'admire
ici la destinée qui , par des voies aussi singu-
lières qu'inattendues , nous mene à son but.

Dès le lendemain , de grand matin , je fus
sur pied. Mon équipage prêt , suivi de deux
domestiques , je pars pour un canton assez éloigné
qu'ils connoissoient , & dans lequel mon
pere avoit des droits. J'entre en chasse ; sans
talens encore pour cet amusement , je suivis
mes guides , & me comportai suivant leurs
principes ; rien ne me paroissoit plus agréa-
ble ; j'y passai une grande partie de la journée.
Je fis dîner mes gens , & mangeai peu ; im-
patient d'y retourner seul , je les laissai : ils
m'indiquerent le côté que je devois prendre ,
sans me perdre absolument de vue.

Après avoir marché long-tems , la chaleur
m'obligea d'entrer dans un petit bois ; je n'eus
pas fait deux cent pas que je me trouvai dans

une longue avenue de futaie , au bout de laquelle s'élevoit un superbe château , situé à quelques lieues de Paris , dans un des plus beaux lieux que baigne la Seine. Je parcourus des yeux , avec un secret plaisir , sa vaste enceinte. C'étoit dans un de ces momens d'une belle soirée , où le soleil aux trois quarts de sa course , nous fait , au milieu d'un ombrage frais , dédommagement de ses rigueurs , appercevoir plus distinctement les objets qu'il éclaire encore.

En avançant sous ce délicieux couvert , à l'air que j'y respirois , se mêloit une variété d'agréables odeurs émanées des fleurs & des fruits des jardins de ce beau séjour ; je fus surpris de voir à vingt pas de moi , des Dames avec chacune leur cavalier , qui venoient s'y promener ; mon premier mouvement fut de les éviter , mais je sentis qu'il seroit indécent de retourner sur mes pas. Je les avois à peine saluées , que le plus âgé ; que je crus connoître de vue , me dit : ah ! c'est vous chevalier de Ferriere ! vous voilà donc chasseur ? Il me présenta aux Dames , & leur dit du bien de moi. Elles me proposèrent de me rafraîchir : je leur répondis qu'ayant ma fuite peu éloignée , je n'avois besoin de rien. J'achevai avec la compagnie la longue distance de cette avenue qui alloit me mettre dans mon chemin. Je pris

part à la conversation ; mes regards timides d'abord avoient erré sur toutes les physionomies indistinctement ; mais bientôt ils furent forcés de se fixer sur celle d'une jeune & jolie personne que j'entendis nommer Emilie : un port distingué, une noble aisance en marchant, attiroient tous les yeux sur elle ; le son de sa voix pénétrait le cœur ; elle avoit une gaieté & une vivacité qui complétoient ses charmes. Elle proféra peu de mots, tout le tems que je pus l'entendre, & je les trouvai pleins de sens & de raison.

Arrivé au terme de leur promenade , j'y trouvai mes gens , & je pris congé avec regret : la maîtresse du château , du moins elle me parut telle, me dit que je lui ferois plaisir de venir la voir ; qu'elle connoissoit de réputation mon pere, sa probité & la sagesse de ma conduite , & qu'elle nous invitoit pour le lendemain matin. Je le lui promis , & n'avois garde d'y manquer.

Je montai à cheval : je devois arriver tard ; l'idée que j'emportoïs de la belle Emilie calma l'impatience que j'avois de revoir M. de Ferrière. Je n'étois pas à la moitié du chemin que la nuit avançoit , & que passant près d'un taillis qui le bordoit, j'entendis, tout près de là, tirer deux coups de pistolets. Mes deux domestiques étoient armés , ainsi que moi. J'ar-
rêtai ;

rêtai ; j'entendis une voix qui appeloit quelqu'un , & dans le même instant un homme à cheval courant vite vers moi : arrête , lui dis-je d'un ton ferme , présentant mon fusil ; que veux-tu ? « votre secours , Monsieur , répondit-il : je suis assailli par des voleurs ; j'ai tiré mes deux coups : ces coquins sont en nombre ; le cri que j'ai fait , joint au bruit de vos chevaux qu'ils ont entendus , les a obligés de s'éloigner ».

Je trouvai tant de vraisemblance dans le propos de cet homme , que je l'approchai. Le jour en fuyant laissoit encore quelques traces de lumiere ; il me parut jeune & équipé de façon à me persuader qu'il n'étoit pas ce que j'avois craint. Je lui demandai où il alloit ; il me dit qu'il s'arrêtoit à un château qui n'étoit pas éloigné d'où nous étions : je jugeai que c'étoit celui que je venois de quitter. Il ajouta qu'il alloit y prendre un de ses amis pour se rendre à une maison de campagne que celui-ci avoit à quelques milles de-là ; que son domestique le suivoit ; qu'en vain il l'avoit appelé , & qu'apparemment n'étant pas bien monté , il n'avoit pu le joindre. J'allois lui offrir un des miens , quand le sien parut. Je lui fis donner de quoi charger ses armes : il me fit beaucoup de remerciemens , & nous nous séparâmes. La circonstance & l'empressement

que j'avois de me rendre , ne me permirent pas d'autres questions , ce dont pourtant j'aurois été curieux , en voyant ce jeune homme aller jouir du bonheur d'être auprès d'Emilie que je venois de quitter.

En arrivant , M. de Ferriere que j'embrassai , fut bien aise de me voir une satisfaction & une vivacité que je n'avois pas ordinairement : je n'empêchai point qu'il ne l'attribuât au plaisir de la chasse. Je lui appris en soupant , non ma dernière aventure qui lui auroit fait beaucoup de peine , mais la rencontre heureuse de ces Dames , & les honnêtetés que j'en avois reçues : je lui dépeignis les lieux , & à peu près les personnes.

« Celui qui t'a reconnu , me dit mon pere ,
» est Darby , un de mes amis que tu as pu
» voir ici ; celle à qui appartient le château est
» Mme. de Varenne qui s'y tient dans la belle
» saison avec sa fille , qu'on nommoit Emilie
» avant que son aînée , qui vient de se marier ,
» lui eût remis le nom de famille ; c'est , dit-
» on , une aimable fille qui a tout l'esprit possi-
» sible ; sa mere est une riche veuve dont elle
» aura beaucoup de bien : aussi est-elle fort
» courtisée par les jeunes Beldor & Richar-
» die , dont les peres tiennent à peu près le
» même état que moi ».

Il me quitta en me disant que j'avois be-

soin de repos. C'est bien dit du repos, pensai-je en moi-même, avec un serrement de cœur; ce que je viens d'apprendre ne m'en promet guere. Il n'étoit pas, en effet, compatible avec l'idée plus charmante d'Emilie, que celle que j'avois avant cet éloge de son mérite, & traversée encore par celle que me donnoit l'espoir prétendu des Beldor & Richardie. Que j'étois loin déjà de cette inquiétude avec laquelle se régloient tous mes mouvemens! Mon sort le vouloit ainsi; il fallut le remplir: je me couchai, & dormis peu.

L'espoir me vint avec le jour. Je me fais préparer tout ce dont j'ai besoin pour m'habiller le plus proprement que j'eusse encore été. Prêt de bonne heure, j'entre chez mon pere qui, lisant ses lettres, me dit que des affaires survenues l'empêchoient absolument de venir avec moi; vainement j'insistai. Des deux carrosses qu'il avoit, il me fait donner le plus beau: je pars.

Plus j'approchois de Varenne, plus mon ame étoit saisie de ces frémissemens qu'on éprouve lorsqu'au moment d'un événement il y va pour nous du plus grand intérêt. J'avois peu pratiqué l'amour, mais la théorie que j'en avois acquise m'annonça que j'allois faire une ample connoissance avec lui. Arrivé, je fus saluer Madame & Mademoiselle

de Varenne, je leur représentai l'impossibilité où avoit été mon pere de m'accompagner. Je fus frappé de l'éclat d'Emilie : un ajustement de fantaisie, quelques fleurs sur sa tête sans trop de symétrie ornoient modestement sa beauté, sans en rien dérober ; effet bien différent de celui qui résulte de l'attirail immense d'une toilette recherchée, objet de mille soins, enfans de l'art.

Il y eut beaucoup de monde au dîné ; j'étois seul d'étranger, & en cette qualité je fus placé près de Mademoiselle de Varenne. Il étoit probable que les deux amoureux devoient y être : je ne savois par qui m'en instruire. M. Darby n'étoit pas à ma portée : je ne fus pas long-tems à en être assuré par eux-mêmes. Leurs regards étonnés, autant que répétés sur ma personne, me le confirmèrent : ceux qu'ils portoient sur Emilie sembloient lui reprocher mon bonheur. J'examinai à mon tour l'un d'eux : sa voix ne m'étoit point absolument étrangère non plus que sa figure ; il me sembloit l'avoir vu ailleurs : j'en étois à cette réflexion, sur la fin du repas, lorsque Emilie lui dit : « Monsieur de » Richardie, racontez-nous donc la fâcheuse » rencontre que vous avez faite dans le bois » de Brierre ; vous ne nous en avez dit que » peu de mots, & à la hâte, hier au soir ».

Il y satisfait, & ce que je venois d'entendre me fit redoubler mon attention. Quand il fut à l'endroit de l'inconnu qui lui avoit, disoit-il, sauvé la vie, & renouvelé généreusement le feu de ses armes, je vis clairement que c'étoit mon homme aux deux coups de pistolet, & , en finissant, il nous dit qu'il n'avoit jamais rien tant désiré que de connoître celui à qui il avoit cette obligation.

Vous ne m'en devez point, Monsieur, lui dis-je, au grand étonnement de toute la table; mon équipage passant par-là, c'est le hasard qui m'a fait vous tirer du danger : voici l'homme, continuai-je, en lui montrant mon valet-de-chambre derrière moi, qui vous a rechargé vos pistolets; il n'y avoit pas une heure qu'ici j'avois quitté ces Dames. Il se leva, & vint précipitamment m'assurer de sa reconnaissance en m'embrassant. Toute la compagnie trouva ma fermeté louable, quoique téméraire, ayant armé de nuit un homme que je ne connoissois point, & qui sorroit d'un bois.

Dès qu'on se fut levé, mes deux chevaliers vinrent se dédommager près de l'objet qu'ils m'envioient. J'examinai lequel des deux étoit assez fortuné pour plaire; je n'y vis pas la moindre distinction de la part de celle qui les enflammoit,

Je fus joindre dans le jardin M. Darby ; je pris de lui mes instructions , en le questionnant indifféremment. Il m'apprit qu'outre les deux prétendans dont il vient d'être question , beaucoup d'autres à Paris avoient fait demander Mlle. de Varenne , mais qu'elle avoit une répugnance peu commune pour le mariage , sans pourtant être fâchée que la plupart de ces Messieurs vinssent chez elle ; que sa mere, quelque envie qu'elle eût de la voir établie , n'osoit , par tendresse pour elle , la contraindre ; qu'enfin il ne paroissoit pas qu'elle eût encore pris de goût pour personne.

Je n'en voulus pas savoir davantage : de ce moment-là je me formai secrètement un plan de conduite dans cette maison où je prévoyois qu'il me seroit aisé d'aller habituellement , surtout à la ville , où l'on devoit revenir à la fin de la saison qui avançoit. Je me contentai en partant de faire beaucoup de politesses à la mere & à la fille.

A leur arrivée , je fus les voir avec mon pere que pour le coup je me vis dans le cas de présenter ; il fut très-bien reçu : Mme. de Varenne lui fit mille questions sur mon compte ; pendant ce tems-là , je fus me mettre auprès de sa fille , malgré qu'elle fût environnée de plus d'un soupirant. Je m'enhardis par la suite , & me familiarisai ainsi que les autres & avec

autant d'affiduité ; mais je me tins une conduite toute différente.

Beldor & Richardie que la conformité de leur peu de succès avoit rendus amis , ne me prenoient que pour leur confident ; je partageai leur amitié , & je puis dire que je la ferai étroitement avec Richardie qui avoit une façon de penser distinguée. Passionnés tous les deux , & les deux seuls qui ne s'étoient point encore rebutés , ils obsédoient Emilie de complimens & de déclarations qui me paroissoient lui devenir fades & ennuyeux , à force d'être répétés. Plus discret , & non moins amoureux qu'eux , je m'amusois à parler indifféremment avec d'autres Dames & Demoiselles qui s'y trouvoient ; lors même que le hasard me mettoit auprès d'Emilie , je ne la traitois pas autrement , sans manquer toutefois à la moindre des attentions pour ce qui la regardoit. Je cherchai à la connoître à fond : je ne fus pas longtemps à trouver dans son caractère tous les trésors desirables. J'avois craint d'abord d'y rencontrer quelque légère indice de coquetterie , mais non ; je fus pleinement rassuré sur cet article. Quant à mon amour , je m'étois fait une loi de le taire jusqu'à ce que je pusse un jour entrevoir dans son cœur de l'intérêt pour moi.

J'avois , pour maxime , dans mon esprit , qu'une femme à principes , légère , indiffé-

rente, ou insensible cede d'autant moins à une poursuite instante, que cette façon d'aimer jette dans son cœur plus de satiété que de desir : celui-ci est le vrai ressort de l'amour ; & pour qu'elle se rende, il faut que ce mobile agisse sur elle comme sur nous, sans quoi elle s'en tient à sa conquête, & ne met rien du sien ; ce desir dont je parle aura d'ailleurs son objet autant délicat qu'on le voudra.

Allant donc régulièrement chez Emilie, je m'observois de façon qu'elle pût voir que ce n'étoit pas précisément pour elle seule : j'y jouois quelquefois ; assez souvent je lui faisois part de mes réflexions sur tout ce qui se passoit, & étoit à sa connoissance ; j'y mettois le plus d'intérêt qu'il étoit en mon pouvoir de le faire, car enfin je voulois lui plaire, mais dans notre conversation le mot de tendresse n'entroit jamais : je vantois son esprit & sa sagesse ; par-là je ne me rendois point suspect ; elle avoit toutes les voix pour elle à cet égard. Je me souviendrai long-tems de ce qu'elle me dit à propos de cet éloge mérité ; elle s'exprima ainsi :

« Je pense qu'on peut être en conscience flatté de cette distinction que nous donne une belle réputation ; mais doit-on se persuader l'avoir au degré qu'on nous la donne ? Non, sans doute ; ce n'est très-souvent que la posi-

tion ou la circonstance dans laquelle nous nous trouvons, qui nous la fait usurper. Je crois fort difficile d'apprécier le mérite de quelqu'un. Ce n'est pas sur des démonstrations extérieures, susceptibles d'un faux-éclat, ou sur le récit toujours amplifié de quelques faits attribués à la personne qu'on doit établir un jugement ; c'est sur la connoissance intime & suivie qu'on aura d'elle-même. Par exemple, on a la bonté de me donner à moi l'esprit & la beauté : mais m'a-t-on bien examinée, a-t-on assez réfléchi sur ce que j'ai pu dire ou faire ? N'est-ce point plutôt mon état actuel de liberté, quelque vivacité, & sur-tout ma jeunesse portant avec elle l'illusion, qui ont fait prononcer si avantageusement sur mon compte ? »

Je n'attendois pas moins de la modestie de Mlle. de Varenne : la force & la candeur de son raisonnement me remplirent d'admiration. Je n'eus que le tems de lui répondre que l'amour-propre étoit à craindre à un trop haut degré, mais qu'il falloit en avoir assez pour se rendre justice, & ne pas méconnoître le prix de ses vertus ; il survint du monde qui, à mon grand regret, mit fin à notre entretien.

Quel que fut à mes yeux le nouvel éclat des qualités d'Emilie, je tins ferme, & ne succombai point. Je me gardai, sur-tout, des

avances que les autres avoient faites ou fait faire à sa mere qui , je crois , étoit un peu étonnée de mon silence.

Je parcourois un jour , tandis que les parties se faisoient , & que la mere & la fille assises sur un canapé jasoient ensemble , une brochure nouvelle tombée , par hasard , sous ma main. J'entendis distinctement ces paroles , quoique prononcées à voix basse : « Ma chere » Emilie , il faut convenir que le chevalier de » Ferriere est bien sage & bien posé pour son » âge ; il me paroît un aimable cavalier. J'attendois , en tremblant , la réponse de sa fille : » elle n'en fit point ». Je levai , comme par hasard , les yeux vers elle : je trouvai les siens sur moi sans qu'elle songeât même à les détourner. « Que lisez-vous-là , Chevalier , me » dit Madame de Varenne ? Un pauvre diable , répondis-je , qui fait des lamentations » sur ce qu'il ne peut être aimé de ce qu'il » adore ». Il est bien fou , ajoutai-je ; l'amour est une vilaine chose à ce prix-là ; je me propose bien de l'abjurer pour la vie. Je trouve extravagant qu'on homme de sens entre dans une carriere aussi épineuse , sans avoir pressenti quelque retour de la part de celle qu'il veut aimer. Vous avez bien raison , me dit Emilie ; j'ai pensé comme vous , en lisant , ce matin , le même endroit de ce livre. Elle se leva

aussi-tôt, & fut se mettre à une partie : je m'aperçus que ses yeux fixés sur la table, la montraient rêveuse, plus qu'attentive au jeu. Dans ce moment, entrèrent Beldor & Richardie; elles ne les vit point, & ne s'aperçut pas qu'ils la salvoient. Je pris ce moment pour sortir en réfléchissant à cette circonstance. On se flatte aisément quand on aime : je me fis une idée favorable de ce qui n'étoit peut-être qu'une pure fantaisie de celle que je desirois voir sensible.

L'hiver se passa ainsi : on parla bientôt d'aller à la campagne. Vous viendrez avec nous & le papa, me dit Madame de Varenne : j'y aurai trop de plaisir, Madame, dis-je, pour y manquer. Je regardai sa fille qui tout à coup rougit ; je ne fus que penser de cette sensibilité : si c'étoit modestie, je la trouvois déplacée.

Nous partons tous pour cette délicieuse maison : chacun s'en faisoit une joie ; quant à moi, je n'étois pas assez content de mon sort pour y participer. Il me fallut la simuler ; j'étois, par un effet contraire, dans le même cas de Mademoiselle de Varenne ; elle s'efforçoit de reprendre sa gaieté qui venoit d'être contrariée, sa mere lui ayant touché quelque chose de son indifférence. A l'égard des différens partis qui se présentoient pour elle j'en

étois informé ; je fus qu'elle avoit beaucoup pleuré, en conjurant sa mere de ne lui jamais parler d'engagement.

Le dîné dissipa ces fâcheux pronostics : on s'y amusa ; le chagrin particulier cede ordinairement, dans ces momens-là, à la joie générale. Dès qu'il fut fini, je sortis sans rien dire : je m'enfonçai dans la plus sombre allée du parc ; j'y délibérai sur le parti que j'avois à prendre, d'abandonner Emilie, ou de m'armer de constance, quelle alternative, me dis-je ! La constance est un triste moyen de s'assurer un cœur ; c'est perdre trop de tems dans un état d'incertitude qui très-souvent n'apporte pour tout fruit qu'un long désespoir. J'en étois là, lorsque je vis venir de loin, au travers du bosquet, toute la compagnie pour s'y reposer. Sûr de n'avoir point été apperçu, je me coulai bien vite, en me baissant, derriere cette allée. La charmille étoit épaisse en cet endroit : je pouvois, sans être vu, m'y ménager un jour pour bien regarder Emilie qui s'étoit assise près de sa mere sur le même siege de gazon que je venois de quitter : mon pere étoit aussi du nombre. Je restai là ; j'observai tous les mouvemens de celle que je fuyois pour mieux la posséder. Je la fixai dans un jour favorable, & au moment qu'elle rêvoit, je pris mes tablettes, & j'eus tout le tems d'esquisser ses

CONTE MORAL. 157

traits. Cela fait, je portai mes pas légèrement vers le bout de l'allée, & je parus. Mon absence n'avoit pas été assez longue pour qu'on pût m'en faire reproche. On m'apprit que la partie étoit faite d'aller voir la sœur de Mlle. de Varenne qui avoit sa maison à quatre lieues par-delà de la rivière, & que nous y resterions quelque tems. Nous fûmes sommés mon pere & moi de venir prendre ces Dames dans trois jours. Il étoit l'heure de partir, nous nous rendîmes à Paris. Je ne lui dis rien de ce qui se passoit dans mon cœur : ma blessure n'étant point connue de son vainqueur, tout mortel devoit l'ignorer, par une suite de mon principe.

J'achevai le portrait qui étoit très-ressemblant. Je me dédommageai avec lui du silence qu'il me falloit garder près de l'original. Je lui dis tout, je le baisai mille fois, mille fois je lui dévoilai les tendres secrets de mon ame. Le succès de mon pinceau ne m'étonna pas, je le devois à l'amour. Emilie gravée dans mon cœur, aucun de ses traits n'avoit dû échapper à ma main. Cette image que je me rendois vivante adoucît pendant ces trois jours la privation d'une réalité sans laquelle je voyois bien que je ne pourrois pas vivre.

Le jour marqué nous arrivâmes au rendez-vous. Tout étoit prêt : on fit passer les équipa-

ges de l'autre côté de la rivière qui n'étoit qu'à cent pas de Varenne ; on déjeûna avec une joie sans égale. Nous fûmes joindre le bac qui devoit nous passer ; nous y entrâmes tous. Je ne cite point cette époque sans en frémir encore ; à plus de moitié de la traversée , un bateau chargé qu'on aperçut trop tard , ne pouvant modérer sa course forcée par le courant de l'eau , heurta , la corde étant à peine baissée , le derrière du bac : Emilie assise sur le bord opposé , regardant ainsi que nous le port que nous approchions , fut par ce rude choc renversée dans la rivière. L'y voir & m'y jeter ne fut qu'un même effroi pour tout le monde ; je la saisis par un bras : Richardie qui avoit fait comme moi , s'empara de l'autre ; le courant nous avoit d'abord entraînés ; en nous faisant retrograder , mais nous savions nager , & le courage né de l'amour donne bien de la force ; nous gagnâmes la rive où tout notre monde étoit descendu , & nous y tîmes dans nos bras M^{lle}. de Varenne sans connoissance. Quel spectacle pour un véritable amant ! Il est aisé de se le figurer , de même que la position d'un pere & d'une mere en voyant chacun son unique enfant entraîné à la mort. Mme. de Varenne vint promptement s'emparer de sa chere fille : on fait avancer une voiture ; nous l'y portons : Beldor que mon pere avoit empêché

CONTE MORAL. 159

de se jeter à l'eau , prévoyant qu'il pouvoit nuire à notre opération , dit au cocher d'aller très-doucement à sa maison , qui heureusement n'étoit qu'à une demi-lieue ; sa mere & sa sœur y étoient : on coucha M^{lle}. de Varenne , qui un moment après reprit ses sens que la frayeur seule avoit saisis ; ma célérité à la secourir l'ayant empêché d'être suffoquée par l'eau. Il lui survint un étouffement qui nous alarma. Beldor prit la poste pour avoir un habile médecin de Paris ; mais bientôt l'accident cessa. Après m'être seché , & assuré que la malade alloit de mieux en mieux , nous nous rendîmes à Paris mon pere & moi.

Il me dit, chemin faisant : « voilà une aventure qui va sans doute décider Emilie pour » vous autres , car j'imagine , mon ami , que » cette aimable fille a dû te plaire ; tu vaux » bien les autres , & je pense que ton cœur » aussi sensible » Non , mon pere , lui dis-je , en l'interrompant ; elle n'aime que sa liberté ; tout engagement l'effraye. Je parlai promptement d'autres choses , pour éluder les questions de M. de Ferriere que j'aimois tendrement , & à qui j'avois peine à cacher mes vrais sentimens.

Le lendemain nous apprîmes par notre courrier que la frayeur de M^{lle}. de Varenne n'avoit point eu de suite fâcheuse , & qu'au lieu

d'aller à la campagne de sa sœur, on se rendoit à Paris. Je me trouvai à leur arrivée. Emilie étoit un peu changée : ses beaux yeux s'attachèrent sur moi avec une certaine liberté ; je crus y voir déjà le langage de la reconnoissance. Que ce moment fut précieux à mon cœur ! Qu'il me paya bien de mes derniers soins ! Elle demanda à garder la chambre pour se remettre un peu.

Un matin que j'étois dans la mienne, tout entier à celle qui venoit de commencer à faire mon bonheur, tenant à la main son portrait avec lequel je m'entretenois, Beldor, qui ne s'étoit point fait annoncer, entra sans faire de bruit, voulant me surprendre, en badinant ; je l'aperçus pourtant assez tôt pour serrer ce portrait, & dérober, du moins à ses yeux, la connoissance de l'objet qu'il renfermoit. « Vous » voilà tendrement occupé, dit-il : que j'en- » vie votre sort ! Posséder le portrait de ce » qu'on aime, c'est tenir le garant de son bon- » heur. A propos de bonheur, continua-t-il, » je vous donne avis, mon cher Ferrière, » que demain Richardie & moi, nous nous » expliquons avec Mlle. de Varenne : voilà » une circonstance favorable ; il faut en profiter, savoir ses dernières volontés, & prendre son parti si nous la trouvons encore sur » la négative. Nous nous sommes promis une » résignation

» rélignation mutuelle après le choix qu'elle
» aura fait d'un de nous deux ». Il ne me laiffa
pas le tems de répondre , & difparut aufli
tément qu'il étoit venu.

Quelques heures après , on m'annonça Ri-
chardie qui débuta honnêtement par me ren-
dre grace du prompt fecours que j'avois donné
à celle, difoit-il , qui lui étoit plus chere que
la vie , car il n'imaginoit pas non plus que je
duffe avoir part à la reconnoiffance d'Emilie.

Le hafard fit que nous arrivâmes tous les
deux chez Mme. de Varenne : il n'étoit point
fâché de me voir le témoin de ce qui devoit
être prononcé fur fon compte. Beldor , quoi-
qu'avec moins de titres que nous , avoit pris
les devants ; aufli fut-il le premier qui dûr fa-
voir à quoi s'en tenir. Il avoit reçu l'ordre for-
mel , & de la bouche d'Emilie , de ne plus pa-
roître chez elle à titre d'amant.

Nous montâmes Richardie & moi. Là ,
d'une voix mal affurée , il parla ainfi : » voici
» le moment , Mademoifelle , qui va décider
» ou de mon défefpoir ou de la poffeffion de
» ce qu'il y a de plus précieux au monde. Je
» vous ai donné une nouvelle preuve de l'at-
» tachment le plus vrai , avec un fentiment
» aufli tendre que refpectueux. Pourquoi vo-
» tre cœur généreux , touché maintenant par
» la reconnoiffance , n'y répondroit-il pas , en

» assurant mon bonheur ? Prononcez , belle
» Emilie ; attendez tout de mon obéissance ;
» vos volontés me feront toujours sacrées ».

Elle lui répondit avec beaucoup de grace & de modestie : « je suis sensible , Monsieur , à
» votre façon de penser sur mon compte ; l'i-
» dée que j'ai de vous répond à celle que vous
» voulez bien me conserver : je n'oublierai
» point le service généreux & important que
» vous m'avez rendu ; ma reconnaissance sera
» sans bornes. Mais je dois vous dire avec la
» même vérité qu'il n'est pas en mon pouvoir
» de jamais répondre à votre tendresse ».

Un coup de foudre n'eût pas plus atterré ce malheureux amant ; il sortit. Je m'approchai. Le visage d'Emilie parut éprouver un changement subit ; je ne pus que l'attribuer à sa compassion pour celui qu'elle venoit de désespérer.

Quant à moi , lui dis-je , Mademoiselle , je ne suis venu ici que pour me féliciter avec vous d'avoir pu contribuer à vous sauver d'un danger pressant : tout le prix que j'en attends , est de m'assurer davantage de votre estime dont je fais le plus grand cas. Je n'ai point de prétention semblable à celle de Richardie ; je ne porte pas mes vœux si haut : ce n'est pas que je ne connoisse aussi-bien que lui tout l'éclat de vos charmes ; mais , vous le savez , on

n'est pas plus le maître d'aimer, que de rester indifférent.

Elle me regarda, ne répondit rien ; j'allois sortir. . . « Vous avez raison, Monsieur, me », dit-elle ; vous prenez le bon parti, & je l'approuve beaucoup ».

Elle appuya sur ces derniers mots, comme pour bien me les faire entendre ; je sortis, & dans le même instant mon pere entra avec M. Darby. Je revins chez moi l'esprit rempli de diverses idées sur ce qui venoit de se passer. J'ai mal fait, me dis-je, & j'en serai puni. Un moment après, mon espoir renaissoit : je me rappelois l'air & le ton dont on m'avoit répondu ; ils me présentoient Emilie moins offensée qu'elle n'étoit piquée. Accoutumée à tout subjuguier gratuitement, pourquoi ne m'auroit-elle pas fait subir le même sort des autres, si ma conduite n'eût pas été différente ? Le moment étoit décisif ; je n'ai voulu que l'étonner, & j'ai réussi. Ma résistance ne peut que préparer son cœur à reconnoître les soins que je me propose encore de lui rendre.

M. de Ferriere ne tarda pas à revenir chez lui. Il monta dans mon appartement, fit retirer tous nos gens, & d'un air soucieux, me tint ce langage :

« Dites-moi, je vous prie, Monsieur, s'il », est dans l'ordre qu'un fils raisse à son pere

„ qui l'aime, une inclination formée au mépris
„ de son aveu, de ses conseils, & d'un éta-
„ blissement riche & honnête qu'il n'eût pas
„ été peut-être éloigné de faire “ ?

Je l'avouerai, ce reproche de la part d'un pere que je chérissais, me déconcerta ; je ne savais trop où il en vouloit venir. Continuant sur le même ton : “ Quel est donc cet objet qui vous intéresse tant ? Montrez-moi ce portrait qui vous confine ici, & que vous croyez dérober à tous les yeux ? Montrez-le moi ; je vous l'ordonne “.

Je me rassurai alors ; je vis de quoi il pouvoit être question. Oui, mon pere, j'aime, répondis-je, une personne adorable que vous connoissez. Je ne vous en ai fait un mystere que parce que j'ai craint l'excès de votre bonté pour moi, en cherchant les moyens de combler mes vœux : vous apprendrez bientôt que cette voie eût été dangereuse pour moi. Mais comment, poursuivis-je, ce secret ignoré d'elle & de tout ce qui respire, vous est-il parvenu ? Ce portrait. . . Je le tiens de Mlle. de Varenne, répondit-il, qui m'en a paru fort étonnée, & qui vous trouve fort singulier. Elle m'approuvera bientôt, m'écriai-je, en embrassant M. de Ferriere : tenez, en lui remettant le portrait, voilà le sujet de vos alarmes ; regardez, mon cher pere ; voyez si ce choix doit me mériter votre courroux. Frappé

alors d'une vive surprise : voici mon ami , me dit ce tendre pere , le plus doux moment de ma vie : ce que j'ai appris , ce que je vois , tout fait naître dans mon ame un pressentiment de ton bonheur prochain , & je ne puis que louer ta conduite. Il m'apprit l'étonnement dans lequel étoit restée Emilie lorsque je l'avois quittée. A l'égard du portrait, je vis bien que l'indiscrétion venoit d'un rival , mais il étoit malheureux , & , en cette qualité , pardonnable.

Ayant appris que depuis deux jours , elle n'avoit voulu voir personne , j'avois des doutes cruels , & , malgré de flatteuses espérances , la frayeur s'empara de moi. J'étois le seul alors censé y aller avec prétention ; je pouvois fort bien me mettre dans le cas de m'entendre à mon tour prononcer mon arrêt. Une impulsion secrète m'y entraîna. Je n'y trouvai d'étranger que M. Darby qui y avoit diné. Mlle. de Varenne me salua avec un sérieux qui me glaça de crainte ; elle ne m'avoit pas encore traité ainsi. « Pourquoi ne veux-tu donc pas » venir à l'opéra , ma chere Emilie , lui dit sa » mere ? » Nous voilà quatre ; engagez - la donc , Monsieur le Chevalier , à venir avec nous ; M. Darby la presse vainement depuis une heure.

Je desire bien fort de déterminer Mademoiselle , dis-je , mais je ne ferai jamais d'inf-

tance contre ses volontés : je crois lui avoir prouvé que je les respecte beaucoup. Elle se leva en souriant, & nous partîmes.

En passant près d'une rue assez déserte, je vis tout près de nous Richardie qui alloit y entrer avec un jeune officier : celui-ci fort animé le menaçoit : je fus le seul qui les aperçusse : & jugeant qu'ils alloient se battre, je fis arrêter, à quelques pas de-là, notre voiture. Je prétextai une affaire d'un moment, & je demandai la permission de quitter ces Dames, que je remis aux soins de M. Darby.

La vie de mon ami en danger m'étonna : je le connoissois sage & modéré ; je courus les joindre ; ils venoient en effet de mettre l'épée à la main. Alors tirant la mienne, & les prévenant, je croisai les leurs & je retins Richardie. Je connois parfaitement votre adversaire, dis-je à l'officier ; je le crois incapable de vous avoir offensé au point que vous paroissez l'être ; si pourtant je m'étois trompé, je vous laisse le champ libre à tous deux ; mais avant, daignez m'instruire. L'officier me répondit : « je viens d'obtenir de la cour l'agrément d'un » régiment, & Monsieur a dit à un de mes camarades que j'étois trop jeune pour commander un corps ; ce propos ne peut être » qu'insultant pour moi ».

Eh ! Monsieur, répliquai-je, vous traitez

cela d'insulte ? Quoi ! c'est-là le motif qui vous fait risquer votre vie , ou chercher la vaine satisfaction de lui arracher la sienne ? Permettez-moi de vous observer que pareille chose se dit tous les jours de quelqu'un qu'on ne connoît point & en qui la raison & la maturité peuvent avoir devancé l'âge , ainsi que vous nous en montrez un exemple. Mon ami , j'en suis sûr , a maintenant cette idée-là de vous. Le colonel prématuré sentit la force de mon raisonnement. Il me prit la main en me remerciant : à ma priere , les combattans s'embrasserent , & je les quittai ?

J'entrois à peine dans la loge où j'avois aperçu nos Dames , que j'entendis d'une autre qui en étoit voisine : le voilà , le voilà. Je ne crus pas que c'étoit moi que regardoient ces mots ; M^{lle}. de Varenne me regardant à différentes fois , me parut un peu affectée : sa mere me demanda si je n'étois point blessé ; je répondis en riant , que je ne m'étois pas mis dans ce cas , & qu'après le spectacle , je leur rendrois un compte exact de ce qui m'avoit fait les quitter. J'appris sur le champ par M. Darby que je leur avois causé à tous la plus vive alarme ; qu'Emilie avoit pensé se trouver mal , ce qui l'avoit empêché d'aller me chercher , & que j'avois bien fait d'arriver : voilà , me dit-il , en me montrant une Dame

peu éloignée de nous , l'indiscret personnage qui nous a effrayés , en disant à qui a voulu l'entendre , qu'elle venoit de voir le chevalier de Ferriere dans une rue , l'épée à la main contre deux officiers. Je me rappelai bien effectivement qu'un carrosse avoit passé dans la même rue au moment que je séparois les deux combattans : quant à la Dame qui avoit mal rendu l'affaire , & sur laquelle il étoit naturel qu'elle se fût trompée : je ne la connoissois que de vue. J'expliquai le fait à nos Dames en les remettant chez elles. Emilie fit valoir ma prudente activité en faveur d'un ami , en me disant que j'étois né pour sa conservation.

Il n'étoit pas possible que l'état de perplexité dans lequel j'étois , en allant habituellement chez Mlle. de Varenne, ne prît pas fin de façon ou d'autre. Je trouvois qu'il étoit dangereux pour moi de revenir sur mes pas , connoissant où pouvoit aller le caprice d'une femme fiere de son principe ; il me falloit en conséquence soutenir ce que j'avois avancé. M. de Ferriere qui avoit goûté ma maxime , ne jugeoit pas à propos non plus de rien précipiter. Le hasard amena ce que je croyois éloigné.

« J'étois à peine entré chez Mme. de Varenne , qu'elle me dit en riant : votre affaire d'hier , chevalier a fait du bruit ; une

» Dame de mes amies qui est venue me voir
 » ce matin , m'a assuré que c'est pour une
 » maîtresse que vous vous êtes battu. Emilie
 » prenant la parole : pour une maîtresse ! oh
 » je suis sûre que non : il nous a fait connoître
 » sa façon de penser ; l'amour est loin de
 » lui ! Eh quel tems prendroit-il pour s'y li-
 » vrer ? Il vient nous voir chaque jour , &
 » chaque jour sort libre des soins qu'entraîne
 » l'amour ».

Vous vous trompez, Mademoiselle, lui dis-je ; il est depuis long-tems dans mon cœur avec autant de force que de discrétion : celle qui l'a fait naître est digne de captiver le plus rébelle ; mais son insensibilité m'a fait lui cacher sa dernière victoire. Je lui parus si pénétré de ce que je disois , qu'un trouble secret , & qui ne put l'être à mes yeux , s'empara de ses sens : j'en profiterai. Voulez-vous , charmante Emilie , continuai-je , que je vous la fasse connoître ? Vous ferez la seule à qui j'en aurai fait confidence ; alors , tombant à ses genoux , & lui donnant son portrait : la voilà , dis-je , celle qui peut m'assurer une félicité durable ; oui , je l'adore , & je vous prends pour mon juge. Regardez-la... Pourriez-vous me condamner.

Emilie tremblante voulut répondre ; sa voix s'éteignit : ses yeux se fixoient tantôt sur moi , tantôt sur sa mere : je saisis une de ses mains...

Ah ! ma chere fille , que je suis heureuse de voir qu'enfin ton choix est fait ! Il est digne de toi , & tel que je le desirois. Je leur raconterai tout de suite par quel moyen je m'étois procuré ce portrait.

Dans ce moment-là , mon pere entrant avec M. Darby , se douta bien , à notre air satisfait , de la scene attendrissante qui venoit de se passer. Je me précipitai dans ses bras , en l'assurant de mon bonheur d'autant plus certain , qu'il venoit d'être confirmé par la bouche de la divine Emilie. Mme. de Varenne & lui , au comble de leurs vœux , ne tarderent pas à mettre le sceau à notre union.

Ce qui ajouta à ma satisfaction , s'il étoit possible que j'eusse encore à desirer quelque chose , ce fut le mariage de Richardie avec une personne bien née , qui se fit à peu près dans le même tems que le nôtre. Je fus bien aise de voir par la suite Mme. de Ferriere , & elle se visiter. Quant à Beldor , nous le perdâmes absolument de vue.





ALMET,

OU

L'EMPLOI DE LA RICHESSE.

CONTE ORIENTAL.

LE Dervis Almet , qui gardoit la lampe sacrée dans le sépulcre du prophete , s'étoit levé dès la pointe du jour pour faire à la porte du temple ses prieres accoutumées. En relevant de la poussiere son front tourné vers l'Orient , il vit devant lui un homme revêtu d'une robe éclatante , & suivi d'une multitude d'esclaves. Cet homme le regardoit avec l'air d'une douloureuse complaisance , & sembloit à la fois desirer de lui parler & craindre de l'offenser.

Le Dervis , après un court silence , s'approcha de lui , & le saluant avec la dignité calme de l'indépendance que soutient la modestie , il lui demanda ce qu'il desiroit. Almet , dit l'étranger , tu vois un homme que la main de la prospérité a accablé de malheurs. Je possède tout ce que j'ai cru nécessaire à ma félicité ; cependant je ne suis point heureux , & je ne m'aveugle point par l'espoir de le devenir. Je regrette la course du tems , parce qu'il s'échappe en glissant

& emporte avec lui la jouissance. Mais, comme je n'attends de l'avenir que les vanités du passé, je ne souhaite point qu'il arrive. Je tremble cependant qu'il ne me soit enlevé, & mon cœur frémit quand il anticipe le moment où l'éternité, semblable à la mer quant au passage d'un vaisseau, fermera le vuide de ma vie, & ne laissera de mon existence que des traces moins durables que les sillons des flots qui se réunissent. Si les trésors de ta sagesse renferment quelques préceptes qui conduisent au bonheur, daigne faire briller à mes yeux la lumière consolante de la vérité. Voilà ce qui m'amène devant toi, voilà ce que je n'osois te révéler, dans la crainte d'être encore trompé dans mes espérances, comme je l'ai toujours été.

Almet écoutoit avec étonnement & regardoit avec compassion cet être infortuné, dont l'âme ne s'ouvroit qu'au sentiment de la douleur. Mais bientôt son visage reprit sa sérénité accoutumée : Etranger, lui dit-il, je vais te communiquer la connoissance que j'ai reçue du prophète.

J'étois assis un soir sur le portique du temple, & mon œil se promenoit sur la multitude qui m'environnoit. L'inquiétude, la fatigue & les maux exprimoient sur tous les visages des caractères différens. Mon âme éprouva

C O N T E M O R A L. 173

toutes les sensations dont je voyois les images. Malheureux mortels, m'écriai-je, que vous proposez-vous ? si vous fatiguez vos jours pour distribuer le bonheur, quel est donc le mortel qui doit jouir de vos travaux ? Les roiles de l'Egypte, les soies de la Perse donnent-elles autant de plaisir à ceux qu'elles couvrent, que de peine à ceux qui les fabriquent, ou à ces esclaves infortunés qui conduisent les chameaux qui les portent. Ceux qui éblouissent par l'éclat de leurs diamans héréditaires, gagnent-ils en proportion ce que perd ce malheureux qui les cherche dans la mine, qui vit exclus des bontés communes de la Nature, qui ne connoît pas même la douce vicissitude du jour & de la nuit, & dont la vie n'est qu'une douloureuse alternative de travail & de douleur. Si l'habitude de la jouissance dégoûte ceux qui possèdent, sans rendre insensibles ceux qui donnent, & si la valeur de l'existence a des rapports si différens, la vie de l'homme n'est-elle pas véritablement un songe ? & peut-on ne pas accuser de partialité la main qui distribue le bonheur & l'infortune ? Je m'égarois dans ces pensées, & mon esprit échauffoit mon cœur, quand tout-à-coup, par une influence céleste, les rues & le peuple de la Mecque disparurent ; je me trouvai assis sur le penchant d'une

montagne : j'aperçus à ma droite un ange , & je reconnus Azorah , le ministre des reproches. Saïsi d'effroi , je baissai les yeux vers la terre , & j'allois le prier d'éloigner de moi les maux dont j'étois menacé ; mais il m'ordonna de garder le silence. Almet, me dit-il , tu as consacré ta vie à la méditation pour délivrer l'ignorance des replis de l'erreur , & détourner la presumption des précipices qui l'environnent ; mais tu as lu dans le livre de la Nature sans le comprendre : il est encore ouvert devant toi ; regarde , considère & sois sage.

Je regardai , & je vis un enclos aussi beau que les jardins du paradis , mais d'une petite étendue ; un grand chemin le traversoit par le milieu , & aboutissoit à un désert sauvage enveloppé d'une obscurité impénétrable. Le chemin étoit ombragé d'arbres couverts de boutons & de fruits. , les oiseaux voltigeoient sous le feuillage , & formoient un concert mélodieux : l'herbe étoit couverte de fleurs qui parfumoient les airs , & le doux zéphyr nuançoit par son souffle l'émail éclatant de leurs couleurs. D'un côté l'on entendoit le murmure paisible d'un ruisseau qui promenoit lentement sur un sable d'or son eau vive & transparente. De l'autre , l'on voyoit des bosquets, des grottes, des fontaines & des casca-

des qui diversifioient la scene par leur agréable variété, sans pouvoir cependant dérober aux yeux le désert qui les suivoit.

Tandis que je considérois ce séjour enchanté avec le transport de l'étonnement & du plaisir, j'aperçus un homme qui suivoit le chemin frayé d'un air pensif, & d'un pas mal assuré. Son œil fixoit la terre, & ses bras croisés embrassoient sa poitrine. Il s'arrêtoit quelquefois comme s'il eût été saisi d'une frayeur subite. Son visage peignoit l'inquiétude & la terreur; il regardoit autour de lui en soupirant, jetoit les yeux sur le désert, & paroissoit desirer de ne pas avancer plus loin. Mais il étoit poussé, malgré lui, par une force puissante & invincible. Une sombre mélancolie enveloppoit son existence. Il laissa une seconde fois tomber ses regards sur la terre, & continua tristement sa course. J'étois étonné de ce spectacle, & me tournant vers Azorah; j'allois lui demander ce qui pouvoit rendre malheureux un homme environné de tous les objets capables de flatter tous ses sens. Mais il prévint ma demande, & me dit: le livre de la Nature est devant toi, lis & sois sage. Je regardai, & je vis entre deux collines une vallée stérile & desséchée. Les prés étoient sans fleurs & l'herbe sans verdure. L'ombre rafraîchissante ne descendoit point des montagnes. Le soleil dans son

zénith , lançoit des rayons de feu , & avoit pompé les eaux des sources qui n'offroient plus qu'un fable altéré ; mais cette vallée étoit terminée par une plaine riante & fertile , ombragée par des taillis épais , & couverte de superbes édifices. A mon second coup-d'œil je découvris un homme nud & fort maigre ; mais sa physionomie étoit gaie , & sa démarche active. Il tenoit les yeux fixés sur la plaine qui étoit devant lui , & sembloit vouloir courir , mais il étoit retenu comme le premier avoit été poussé par une influence *secrète*. Quelquefois j'appercevois les signes d'une douleur subite ; quelquefois il s'arrêtoit comme si ses pieds étoient blessés par les épines semées sur son chemin ; mais il reprenoit bientôt sa première vivacité , & alloit en avant sans avoir l'air de se repentir ni de se plaindre.

Je me retournai une seconde fois vers l'ange , impatient de connoître la source cachée d'un contentement si apparent & d'une situation si différente de celle qu'on auroit dû attendre ; mais il me prévint encore , & me dit : Almet , souviens-toi que ce monde n'est que la route de l'autre , & que le bonheur n'est qu'à la fin du sentier. Les périodes de ton existence sont l'espérance & la crainte. Le malheureux que tu as vu languir dans le jardin est privé de la jouissance , parce qu'il est privé de l'espoir & perpétuellement

perpétuellement tourmenté par la crainte de perdre des biens dont il ne peut jouir. Il n'entend plus les chants des oiseaux, parce qu'il les a trop entendus; le parfum & l'éclat des fleurs se renouvellent si souvent, qu'il n'en sent plus l'odeur & n'en connoit plus la beauté. Le doux murmure de ce ruisseau ne flatte plus son oreille insensible, & ses yeux, qui n'osent plus se lever sur aucun de ces objets, craignent de rencontrer le désert qui les environne. Mais celui qui marche avec peine dans la vallée est heureux, parce que l'espérance le précède. Qu'importe, en effet, que l'homme qui voyage sur la terre foule à ses pieds des épines ou des fleurs, s'il considère les régions dont il s'approche à chaque instant, & où la peine & le plaisir, toujours relatifs ici-bas, perdent leur distinction imaginaire? Ecoute: un seul chemin est également ouvert à tous les hommes; c'est celui de la vertu. Tous peuvent y prétendre, tous peuvent l'acquérir. Avec elle seule on peut être heureux; sans elle on est toujours infortuné. Almet, souviens-toi de ce que tu as vu, & que mes paroles soient écrites dans ton cœur en caractères ineffaçables; alors tu pourras conduire ceux qui s'égarent en cherchant le bonheur, & justifier devant les hommes la conduite de l'Éternel. La voix d'Azorah frappoit encore mon

oreille, quand tout à coup les objets que je voyois disparurent à mes yeux, & je me trouvais assis sous le porrique du temple. Le soleil étoit couché, & la multitude étoit retirée pour se délasser par le repos de la nuit, & se préparer aux fatigues du jour. La nuit bienfaisante rafraîchit mes sens agités, & mon esprit, délivré de ses doutes, fut bientôt calme comme elle.

Telle est, mon fils, la vision que le prophète m'a accordée pour ton avantage ainsi que pour le mien. Tu as cherché la félicité dans les choses temporelles, & tu as été trompé. Que cette leçon ne soit point perdue pour toi comme le sceau de Mahomer dans le puits d'Avis. Que tes troupeaux couvrent celui qui est nud; que ta table nourrisse celui qui a faim. Délivre le pauvre de l'oppression du riche; que tes actions parlent seules; c'est à elles à faire l'éloge de ton cœur. Alors tu te réjouiras dans l'espérance, & tu regarderas la fin de ta vie comme le commencement & le gage d'une éternelle félicité.

Almer, que cet entretien avoit enflammé d'un zèle divin, retourna au temple, & l'étranger s'en alla en paix.





LA VERTU

MALHEUREUSE

EST TÔT OU TARD RÉCOMPENSÉE.

CONTE MORAL.

ADELAÏDE étoit née de parens distingués : ils n'avoient rien négligé pour seconder ses heureuses dispositions, & pour lui donner une éducation convenable. A peine touchoit-elle à sa quinziesme année, que sa beauté attira sur ses pas une foule d'adorateurs. Une taille fine & déliée, un port majestueux, un visage où brilloient mille agrémens, une conversation vive & enjouée, des graces ingénues, une modestie charmante lui gagnoient tous les cœurs. Les petits-maîtres aspiraient tous à l'honneur de faire sa conquête. L'un, comptant sur les avantages de sa figure, mettoit en usage les pieges dont nos aimables corrupteurs ont coutume de se servir pour séduire la timide innocence ; l'autre, connoissant mieux l'honnêteté de l'ame d'Adelaïde, se présentoit à elle sous des dehors vertueux. (Mais, quelques efforts que l'on fasse, le mauvais naturel se montre toujours). Aussi, Adelaïde,

qui avoit des yeux clair-voyans , ne se laissoit jamais surprendre par ces apparences trompeuses. Bientôt elle faisoit tomber le masque , & le Protée disparoissoit. Elle s'amusoit de l'extravagance de ses amans ; les différens rôles qu'elle leur voyoit jouer occasionnoient en elle mille réflexions sur la perversité du siècle. Une mère tendre & sage avoit le soin d'éclairer ses idées , & de fortifier son goût pour la vertu.

Adelaïde se déroboit tous les jours au cercle brillant qui l'environnoit , pour s'enfoncer dans la solitude , y réfléchir à son aise , & cultiver son esprit par de bonnes lectures. « Hélas ! se disoit-elle , ne verrai-je jamais que des spectres de vertu ? Quelle contradiction dans les choses de ce monde ! Que de vanité ! Que de politique ! Que de fausses amitiés ! La bonne foi n'est plus regardée que comme un jeu. On convient , en quelque sorte , de se tromper mutuellement. Quelle indignité de voir ces hommes perfides jurer , aux pieds de leurs maîtresses , une fidélité qu'en secret leur cœur délavoue. Quelle horreur & quel mépris ne doivent pas exciter ces femmes galantes par leurs prévenances & leurs agaceries ! Gardons-nous , ajoutoit-elle en soupirant , de nous laisser gagner par le poison de l'amour. On me dit que je suis belle ; les jeunes gens font

des folies pour moi , que leur ardeur est insensée ! leurs feux ne sont pas plus durables que ces météores que l'on voit souvent paroître dans le ciel , & se dissiper presque dans le même moment. Je sens bien qu'un jour je dois aimer : mais où est le sage mortel qui fixera mon cœur ? Ah ! je crains que ce que je desire ne soit une belle chimere ».

Telles étoient les réflexions que faisoit l'aimable Adelaïde : elle passoit des jours tranquilles & heureux : son cœur n'avoit point encore éprouvé le tumulte des passions : elle goûtoit les charmes d'une paisible innocence : tendrement aimée de ses parens , adorée de tous ceux qui la connoissoient , favorisée de la fortune , il ne lui manquoit qu'un meilleur pere. Ce pere étoit plongé dans la crapule & consommoit avec des femmes prostituées le riche parrimoine que lui avoient laissé ses ancêtres. Souvent les sages représentations de sa femme , les pleurs d'Adelaïde le ramenoient pour un moment de ses égaremens ; mais l'habitude du vice reprenoit presque aussitôt son empire sur lui , & il se jetoit de nouveau dans le précipice qu'il avoit creusé sous ses pas. Son tempérament ne put résister long-tems à de pareils excès. Une fièvre maligne , accompagnée d'une autre maladie honteuse , fruit de la débauche , l'emporta en peu de jours.

Quelle plume assez éloquente pourroit peindre la douleur & l'affliction d'Adelaïde à la mort de son pere ! Quel torrent de larmes ne versa-t-elle pas ! Quels regrets touchans ne fit-elle pas paroître ! Tantôt elle arrachoit ses blonds cheveux ; tantôt elle meurtrissoit son sein d'albâtre ; une autre fois elle se précipitoit sur le cadavre de son malheureux pere , elle serroit ce corps inanimé entre ses bras ; elle lui adreſsoit la parole comme s'il eût encore été vivant ; à peine pouvoit-elle se persuader qu'il fut mort : mais , lorsqu'elle reconnut que son malheur étoit certain , une pâleur livide couvrit ses joues ; elle tomba en défaillance ; son ame paroissoit errer sur ses lèvres , & prête à s'échapper : on arracha Adelaïde , presque mourante , de l'objet qui la remuoit si puissamment. O image de la vraie piété filiale , vous êtes d'autant plus admirable que vous êtes plus rare ! Adelaïde est inconsolable de la perte d'un pere que sa mauvaise conduite rendoit si peu digne de regrets , & combien d'enfans pouſsent , à peine , quelques soupirs quand ils perdent de meilleurs parens.

Voilà la premiere époque des malheurs de l'infortunée Adelaïde : dès qu'elle eut rendu les derniers devoirs à son pere , une foule de créanciers fit des poursuites : les meubles , les

équipages, les biens-fonds, tout fut saisi, & bientôt Adelaïde avec sa mere furent réduites à la mendicité ; obligées de quitter la superbe maison qu'elles occupoient & d'habiter un appartement conforme à la situation de leurs affaires. Parens & amis qui, dans le tems de la prospérité, s'étoient montrés si zélés, leur tournerent le dos, comme c'est l'ordinaire ; ceux mêmes qu'elles avoient comblés de bienfaits éviterent leur présence.

Adelaïde, qui, du faite des honneurs & du sein de l'opulence, tomboit rapidement dans une affreuse misere, étoit inconsolable. (Eh ! quelle grandeur d'ame ne faut-il pas aussi pour lutter contre l'adversité !) Mille fois elle fut tentée de terminer sa vie par le poison : mais sa religion & la vue d'une mere éplorée, accablée d'infirmités, & à la subsistance de laquelle il falloit songer, arrêtoient le progrès de son désespoir : elle embrassoit cette mere infortunée ; elle l'arrosait de ses larmes ; l'une & l'autre faisoient les plus douloureuses réflexions. « Ma chere fille, disoit la mere, cessez de vous attendrir si vivement sur mon sort : vos pleurs me déchirent l'ame, la mort hélas ! va bientôt me délivrer de mes maux ; songez à vous ; vous êtes jeune ; travaillez, & sur-tout conservez votre vertu : peut-être un jour le ciel, touché de vos peines,

» vous rendra-t-il les biens que la fortune
 » cruelle vient de vous ravir ». A ces mots ,
 les sanglots d'Adelaïde recommençoient.

Ces scènes attendrissantes durèrent plusieurs jours. Le directeur de ces dames , homme respectable par son grand âge & par la pureté de ses mœurs , instruit de la situation fâcheuse dans laquelle elles étoient , alla les trouver : sa vue suspendit leur douleur : il les consola par les exhortations les plus pathétiques , & il leur promit de parler à Mme. la Marquise de *** , qui , tous les ans , remettoit entre ses mains une somme considérable pour distribuer aux pauvres honteux. Ses sollicitations eurent l'effet qu'il en attendoit. Il obtint six cent livres de pension , & fut aussi-tôt en porter l'heureuse nouvelle à Adelaïde. Cette charité humiliante lui arracha des larmes de désespoir : cependant il falloit prendre son parti & se résoudre à travailler : les 600 liv. de pension n'étoient pas suffisans pour vivre. Adelaïde avoit appris à dessiner & à peindre en miniature ; elle possédoit ces talens avec supériorité : elle en faisoit son amusement dans ses jours de gloire & de prospérité , & ils lui furent d'une grande ressource dans son infortune. Elle manioit le pinceau avec tant de graces & de délicatesse , sa beauté étoit si touchante que quelques jeunes seigneurs en furent éblouis ; ils

s'imaginoient faire aisément cette conquête , & pour applanir toutes les difficultés , ils briguoient l'avantage de se ruiner. Mais que peut sur un cœur vertueux l'éclat des richesses , quand il s'agit de les gagner aux dépens de l'honneur ? Adelaïde qui , quoique dans l'adversité , conservoit toujours une noble fierté , étoit indignée des propositions honteuses qu'on lui faisoit. Elle les rejetoit avec hauteur. « Il faut que les hommes soient bien méchans & bien corrompus , s'écrioit-elle en gémissant ! Lorsque j'étois riche , on me respectoit ; maintenant que je suis pauvre , on me méprise ; on voudroit me déshonorer. Ah ! continuoit-elle , mourons plutôt que de renoncer à la vertu ».

Pendant que ces réflexions occupoient Adelaïde , le hasard conduisit chez elle un jeune homme qui étoit venu à Paris faire ses exercices & prendre le goût & le ton du grand monde : il pria d'excuser sa méprise : il se félicita cependant de ce que la fortune l'avoit amené dans un endroit aussi charmant. Il dit mille choses honnêtes avec beaucoup d'esprit & de graces : Vermeuil étoit d'une grande maison , fils unique & héritier d'une succession immense. Il avoit une figure très-agréable & une taille élégante ; la bonté de son cœur répondoit à ses charmes extérieurs : entraîné

dans le tourbillon d'un monde frivole , les plaisirs qu'il y avoit goûtés lui avoient paru insipides ; la facilité d'en jouir le rebutoit : il vivoit dans une parfaite sécurité , & conservoit sa liberté : aussi indifférent que le fier Hippolyte , il trouva , dans la personne d'Adelaïde , une seconde Aricie qui triompha de sa résistance. Vermeuil , enchanté de sa beauté , qu'une parure simple & modeste relevoit , & encore plus charmé des agrémens de sa conversation & de la décence de son maintien , demandoit la permission de revenir : on hésitoit de la lui accorder ; on craignoit , disoit-on , les interprétations malignes : Vermeuil insistoit ; il protestoit que ses desseins étoient honnêtes : enfin , on souscrivit à sa demande avec un embarras qui annonçoit l'inquiétude & la pudeur. Vermeuil sortit & retourna chez lui , ayant l'esprit & le cœur préoccupé de son amour.

Qui pourroit décrire les tendres agitations dans lesquelles il passa la nuit ? Qui pourroit définir la sympathie qui , en un moment , agit si puissamment sur ces deux jeunes cœurs ? Adelaïde , de son côté , n'étoit guere plus tranquille : elle croyoit avoir trouvé le mortel aimable qu'elle cherchoit depuis si long-tems ; mais le changement de sa fortune & son état présent l'alarmoient sur les suites d'un amour

naissant qui pouvoit lui devenir funeste ; d'ailleurs ce Vermeuil , qui lui paroissoit si digne d'être aimé , étoit peut-être un perfide , un inconstant , & avoit peut-être aussi tous les autres défauts de ses semblables , que le vernis de l'éducation pouvoit cacher.

A peine le soleil commençoit-il sa brillante carrière , que Vermeuil vola avec empressement chez Adelaïde : il la trouva plus pâle que le jour précédent ; il s'informa avec vivacité de sa santé ; il n'osoit lui ouvrir son cœur ; mais ses yeux qu'il fixoit tendrement sur elle , dévoient assez combien elle étoit aimée. Cependant , après plusieurs visites , Vermeuil se jeta un jour à ses pieds , & lui peignit , avec les expressions les plus tendres , l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Il montra tant d'honnêteté dans ses discours , qu'elle ne put s'empêcher de l'écouter avec intérêt & d'être émue. « Vermeuil , lui dit-elle , en poussant un soupir , que faites-vous ? Vous n'êtes pas sage. Quand je vous aurai instruit de ma situation , votre amour disparaîtra : j'ai été riche autrefois ; j'avois un nombreux cortège d'amans qui , tous , aspiraient au bonheur de me plaire : aucun d'eux ne m'a paru digne de mon attention ; maintenant je suis pauvre , & je peux défier la fortune ennemie. Une fatale beauté attire encore sur mes pas

une foule d'adorateurs ; je leur dis , ainsi que je vais vous le dire ; Vous m'aimez ; vous voulez unir votre destinée à la mienne ; mais songez que je ne possède au monde qu'un cœur honnête. Aussi-tôt le prestige de l'illusion cesse & l'amour s'évanouit. Je vois tout cela avec des yeux philosophiques ; je reconnois que l'intérêt est la mesure des actions des hommes , & qu'on préfère l'éclat des richesses à la paix du cœur. »

Vermeuil écoutoit ce discours avec une admiration mêlée de crainte & de trouble ; il s'attendrissoit sur les grands sentimens qu'Adelaïde lui opposoit ; mais son cœur en murmuroit : cependant il lui dit de choses si touchantes qu'il vint à bout de la persuader.

Rien ne troubloit le bonheur de nos deux amans ! chaque jour ils se voyoient assidûment , & chaque jour ils s'aimoient davantage : à de doux concerts succédoient des collations frugales ; on philosophoit ensuite. Vermeuil vouloit-il seulement baiser la main d'Adelaïde , d'un seul regard où brilloient la décence & la vertu , elle le faisoit rentrer dans les bornes du devoir. Une année s'écoula ainsi ; mais la fortune , jalouse de leur bonheur , recommença à persécuter Adelaïde. Sa bienfaitrice mourut , & les six cent livres de pension s'éteignirent avec elle. Cette infortune

resserra encore les liens de Vermeuil ; il donna à son amante tout son argent , & prit sur le nom de son pere des sommes considérables chez un banquier.

Le pere de Vermeuil , instruit de l'inclination de son fils , & effrayé des conséquences qu'elle pouvoit avoir , lui écrivit une lettre terrible. Ni les reproches aigres , ni les menaces de l'exhérédation ne furent pas capables de ralentir l'amour de Vermeuil ; toujours aussi constant , il continuoit de voir son Adelaïde , la consoloit dans ses peines , en dévorant les siennes , & la soulageoit dans ses besoins.

Cependant son pere ne cessoit de lui écrire avec dureté : un chagrin secret le consumoit ; son visage , où brilloit autrefois le tendre éclat de la rose , étoit flétri. Adelaïde qui s'apercevoit de ce changement , lui en témoigna sa surprise ; elle voulut absolument en savoir la raison , Vermeuil refusa constamment ; Adelaïde étoit désespérée d'un pareil silence ; enfin , oppressée par sa douleur , ses beaux yeux se couvrirent de nuages , & sembloient vouloir se dérober à la lumière : ses genoux fléchirent sous elle ; Vermeuil la retint entre ses bras & la rappela à la vie. Dès qu'Adelaïde eut repris ses sens , Vermeuil tira de sa poche les lettres fatales qu'il avoit reçues de son

pere : « Tenez , cruelle , lui dit-il , lisez & connoissez jusqu'où vont vos malheurs & les miens ». Adelaïde les parcourut avec un œil sec & un sang-froid qui désoloit Vermeuil , & après un moment de réflexion , elle prononça ces tristes paroles. » Renoncez à moi , cher & trop aimable Vermeuil , étouffons un amour malheureux : respectez les volontés d'un pere ; les droits de la nature sont des droits sacrés. --- Je n'en connois pas de plus sacrés que ceux de mon amour , je veux vivre & mourir pour vous. --- Tel est l'aveuglement dont nous frapent les passions , elles nous font oublier nos devoirs : séparons-nous , cher amant , & de quel droit irois-je porter le trouble & la désolation dans votre famille ? Malheureuse que je suis , pourquoi ai-je écouté un tendre penchant ! N'étoit-ce pas assez des peines que je ressens , sans y ajouter le tourment de l'amour ? Fuyez-moi , je vous l'ordonne. --- Ah ! plutôt fuyons ensemble , mon Adelaïde ; allons nous ensevelir dans une solitude profonde ; là , je cultiverai la terre de mes mains ; je forcerai la nature à m'ouvrir son sein & à se parer de fruits ; mes ouvrages me paroîtront moins durs , dès que je songerai que c'est pour mon Adelaïde que je travaille. --- Belle chimere , illusion de l'esprit qu'un pareil discours ! Et quand ce

projet seroit aussi facile à exécuter que vous vous l'imaginez, me croyez-vous assez lâche pour abandonner ma mere & renoncer à la vertu ? C'est elle, Vermeuil, qui adoucit mes peines & qui me soutient dans l'adversité : encore une fois, renoncez à moi... Je vous dis un éternel adieu... Croyez qu'il en coûte à mon tendre cœur pour faire un tel sacrifice ; mais votre intérêt l'exige, mon devoir le demande... Adieu mes uniques amours ». Adelaïde se retira dans le même moment. Vermeuil étoit dans un si grand abattement, qu'il n'eut pas la présence d'esprit de l'arrêter : désespéré, il sortit & retourna à son hôtel.

M. Vermeuil, inquiet de la conduite de son fils, se rendit en poste à Paris : il ne perdit pas de tems ; il alla trouver aussi-tôt Vermeuil. Il n'est pas possible de peindre la surprise que lui causa la présence de son pere ; il en fut frappé comme d'un coup de foudre ; il resta immobile, n'osant ni lever les yeux, ni avancer, ni reculer. M. Vermeuil sembloit jouir avec plaisir de son embarras ; il en auguroit bien ; il le prenoit pour un signe de repentir ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'après l'avoir accablé de reproches, il le vit tomber à ses genoux, le prier de le laisser à Paris, lui dire qu'il ai-

meroit Adelaïde toute sa vie, & que rien n'étoit capable de briser des liens si chers à son cœur. » Renoncez , lui répondit M. Vermeuil , à vos folles amours ; respectez les volontés d'un pere , ou craignez les effets de ma colere. --- Moi, je quitterois mon Adelaïde.... Je serois assez perfide pour renoncer à mon amour.... Faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais vous m'oterez plutôt la vie que de m'obliger à commettre une si noire infidélité. --- Malheureux , tu perds le respect que tu me dois... Je vais te faire connoître l'étendue du pouvoir paternel que tu oses braver... Je vais te déshériter... Va , lâche , loin de moi , traîner une vie malheureuse.... Livre-toi à ton ardeur insensée .. Je t'abandonne à ton mauvais sort. --- Ah ! mon pere , excusez le désespoir affreux dans lequel je suis ; mais pourquoi me séparer de mon Adelaïde ? Songez qu'elle est d'une naissance aussi illustre que la mienne ; il est vrai qu'elle est pauvre , mais elle est vertueuse : si vous la connoissiez... Si vous saviez combien elle est douce... Combien elle est aimable... Combien elle a de charmes... Vous n'hésiteriez pas un seul moment de faire mon bonheur. Je vous en conjure... ayez pitié de moi. » M. de Vermeuil sentit qu'il falloit brusquer les choses : il envoya chercher un exempt de police ,

police, & il fit conduire son fils hors de Paris, jusqu'à une chaise de poste, qui, au premier signal qu'il donna, partit avec rapidité.

Quelle fut la désolation de l'infortuné Vermeuil, lorsqu'il vit qu'on l'arrachoit de l'objet de ses amours ! Ses regrets étoient si vifs, ses plaintes si touchantes, que les cœurs les plus durs en auroient été attendris. Il ne voulut prendre aucune nourriture pendant la route : il étoit pâle & défait : son pere qui projettoit un établissement avantageux pour lui, n'en paroissoit pas plus ému ; l'intérêt avoit fermé son cœur à toute pitié.

A peine Vermeuil fut-il rendu dans le sein de sa famille, que les fatigues du voyage, les agitations de son esprit lui occasionnerent une fièvre continue qui bientôt fit désespérer de sa vie. Il étoit dans un délire affreux, il prononçoit à chaque moment le nom d'Adelaïde, & à ce doux nom il se trouvoit mal, & étoit prêt à rendre l'ame. Les médecins ne savoiient plus quels remèdes ordonner, lorsqu'un d'entr'eux imagina que la présence d'Adelaïde pourroit opérer la guérison du malade. La famille de Vermeuil étoit consternée : le pere, sur-tout, se reprochoit son inflexible dureté, & d'avoir gêné l'inclination de son fils. « C'est donc moi, mon cher fils, s'écrioit-il douloureusement, qui deviens ton bourreau : mal-

heureux que je suis , je ne t'ai donc donné la vie que pour te l'ôter impitoyablement. Hélas ! pourquoi ai-je voulu rompre des nœuds que la vertu avoit formés ? Pourquoi ai-je trop écouté un vil intérêt ? Ah ! mon fils. . . Mon cher fils. . . Je ne survivrai pas long-tems à ta perte : je saurai bien me délivrer d'une vie qui , sans toi , me deviendrait importune ; si ma main me refuse ce triste office , le chagrin dévorant m'ouvrira , avant qu'il soit peu , les portes du tombeau ». En disant cela , ce pere infortuné courait çà & là comme un insensé : tantôt il levoit les yeux au ciel , tantôt il s'approchoit du lit de son fils , prenoit ses mains , les baisoit & les inondait de ses pleurs : ces tendres extravagances faisoient fondre en larmes tous les assistans ; mais il ne s'agissoit pas de se livrer au désespoir , il falloit tenter le dernier moyen qu'on venoit d'indiquer pour sauver Vermeuil. On fit entendre raison au pere , qui partit en poste pour Paris. Il alla chez Adelaïde : il lui exposa le triste état de son fils , & la conjura , par tout l'amour qu'elle avoit pour lui , de le suivre.

Adelaïde , à cette fatale nouvelle , s'évanouit ; on eut bien de la peine à la rappeler à la vie , & elle ne r'ouvrit ses beaux yeux que pour considérer avec effroi les difficultés

qu'il y avoit dans l'exécution du voyage qu'on lui proposoit. D'un côté son amour l'engagoit à voler au secours de son amant, & de l'autre sa vertu s'opposoit à une pareille démarche. « Trouvez le moyen, disoit-elle au pere de » Vermeuil, dans la circonstance fâcheuse où » nous sommes de faire taire mon devoir, » & je suis prête à faire ce que vous exigez » de moi. Si notre sexe doit être continuel- » lement en garde sur ses actions; si notre » mérite dépend du soin plus ou moins grand » que nous apportons à conserver notre hon- » neur; si dans le monde on saisit avec em- » pressement tout ce qui peut avoir quelque » vraisemblance avec le mal pour nous per- » dre de réputation; quelle opinion auroit- » on de moi si j'avois la foiblesse de souscrire » à votre demande? plaignez mon tendre » cœur: la mort de mon amant causera la » mienne, n'en doutez pas; mais du moins » je mourrai digne de lui, & ma vertu sera » sans tache ».

M. Vermeuil eut beau combattre ses raisonnemens, la supplier, se mettre à ses pieds, l'appeler du doux nom de fille, il la trouva inflexible. Enfin désespéré, il se jeta aux genoux de la mere d'Adelaïde, il les arrosa de ses larmes, il ne voulut pas les quitter qu'il n'eût obtenu la grace qu'il demandoit. Attén-

drie & vaincue , elle le releva en l'embrassant. « Allons , lui dit-elle , volons au secours » de votre malheureux fils ; & vous , ma fille , » n'opposez plus de résistance ; je vous suivrai , » je fermerai la bouche à la médisance , puis- » se le ciel bénir la pureté de nos intentions , » & rendre la santé à celui qui doit faire le » bonheur de vos jours & des miens ». Adelaïde , après de nouvelles instances , se rendit enfin aux raisons de sa mere. Elles partirent , & en peu de jours elles arriverent chez M. Vermeuil. Il étoit tems ; car Vermeuil étoit à toute extrémité. On mit en usage tous les moyens possibles pour prévenir la révolution que pourroit causer sur lui l'aspect imprévu de sa chere Adelaïde. On le flattoit souvent du plaisir qu'il auroit de revoir bientôt sa maîtresse , & on le dispoit insensiblement à cette entrevue. Dès qu'on eut pris toutes ces précautions , on engagea Adelaïde à aller dans la chambre du malade. Elle entra en tremblant... Son pauvre cœur palpiroit... Ses genoux fléchissoient sous elle , & elle fut obligée de s'asseoir plusieurs fois ; mais quelle fut sa vive émotion , lorsqu'en entr'ouvrant les rideaux du lit de son amant , elle vit les ombres de la mort répandues sur son visage... Elle ne put s'empêcher de pousser un cri de douleur qui arrêta l'attention de Vermeuil ;

quoiqu'il fut dans le délire, il la reconnut aussi-tôt. Il manqua expirer de joie. « O mon », Adelaïde! ... ô mon incomparable maîtresse, » s'écria-t-il, est-ce vous que je vois! ... » N'est-ce pas une illusion ». En disant ces mots, il s'efforça de se lever pour se jeter à son col, & dans le même moment il se trouva mal. On fit sortir Adelaïde, & peu à peu il reprit ses sens. Adelaïde ne vouloit pas souffrir que personne autre qu'elle le soignât. Vermeuil étoit enchanté. Tous les remèdes présentés par la main charmante de sa maîtresse, sur-tout sa présence & ses tendres soins le rétablirent bientôt. Dès qu'il fut parfaitement guéri, il pressa la conclusion de son mariage, & on le célébra avec grande cérémonie. Ces deux époux vivent encore. Ils demeurent dans une très-belle terre, située aux environs de Paris. L'amour, qui s'éteint par la jouissance, semble acquérir avec eux de nouvelles forces: ils font les délices de tous ceux qui les connoissent, & sont chéris & respectés de leurs vassaux, à cause de leur bienfaisance & de leur humanité. Convenons donc que, tôt ou tard, la vertu malheureuse est récompensée.





LE MARIAGE

FUNESTE.

CONTE MORAL.

VERSEUIL sans fortune, fut confié, à l'âge de sept ans, à Mme. de Saint-Val, que la plus tendre amitié avoit unie avec sa mere; elle en prit soin; elle l'éleva comme ses enfans, & bientôt elle ne mit plus entre eux de différence.

Le tems, en augmentant les années de Verseuil, augmentoit ses bonnes qualités; son ame étoit aussi belle que sa figure, & des talens agréables donnoient le dernier coup de pinceau à ce charmant jeune homme, sans orgueil, sans bassesse; quoique très-reconnoissant des bontés qu'on avoit pour lui, il n'en fut jamais avili.

Mademoiselle de Saint-Val attiroit tous les regards. A la physionomie la plus gracieuse se joignoit la sensibilité la plus marquée; elle plaisoit dès qu'on la voyoit; elle étoit adorée dès qu'elle étoit connue; le doux calme de la vertu étoit répandu sur son front; l'émotion de la pudeur coloroit ses joues; son esprit

étoit avancé , la réflexion en avoit hâté les fruits , & dans l'âge où la parure est l'unique occupation , le cœur de Cécile cherchoit un objet plus fait pour elle , un cœur digne du sien ; aimer , être aimée , lui sembloit le bonheur le plus desirable ; elle n'étoit charmée d'être belle que pour plaire au seul mortel qui lui plaisoit , c'étoit Verfeuil ; elle ne chercha pas à lui cacher ses sentimens ; une ame vertueuse rougit-elle d'aimer un être vertueux ? Verfeuil l'étoit ; sa mere l'avoit répété cent fois ; cent fois elle l'avoit proposé pour modele à ses fils , & les domestiques prononçoient , les larmes aux yeux , le nom de Verfeuil ; Cécile se disoit , que je serois heureuse , s'il faisoit cas de moi , tout le monde le chérit ; que je serois heureuse si j'étois sa femme , il fait le bonheur de tout ce qui l'entoure ; mon Dieu , s'écrioit-elle avec ferveur , fais qu'il me trouve digne de lui !

Naïve & tendre , elle écoutoit les loix du sentiment , en croyant que Verfeuil lui convenoit ; elle ignoroit que Verfeuil , honnête , aimable , amoureux , ne lui convenoit plus , puisqu'il n'étoit pas riche ; les qualités les plus nécessaires & les plus rares dispa- roissent devant l'opulence.

Verfeuil , de son côté , s'étoit livré avec violence à une passion , qui , selon lui , anno-

blissoit l'ame ; il se croyoit meilleur depuis qu'il aimoit Cécile , & ne concevoit pas qu'un méchant pût l'aimer , & que les bons ne lui rendissent pas hommage ; le respect en lui étoit aussi fort que l'amour ; il n'osoit la regarder ; il frémissait lorsqu'il touchoit sa main ; sa voix étoit tremblante ; il n'osoit être seul avec elle , & tout avant lui avoit appris à Cécile qu'elle étoit aimée.

Les cœurs se devinrent ; ces jeunes amans ne se dirent rien ; ils sentirent qu'ils s'en étoient assez dit.

Madame de Saint-Val, uniquement occupée d'idées de fortune, de grandeurs, ne se doutoit pas de son intelligence ; elle n'auroit jamais pu croire qu'une fille qui devoit posséder 30000 livres de rente, pût aimer un homme qui n'avoit rien.

Verseuil est placé dans un régiment ; Cécile en pleura ; mais elle avoit l'ame grande ; un soupir, un sourire, annonça à son amant ses regrets & sa résignation ; Verseuil espérant de venir digne d'elle, est presque consolé ; l'espace de temps qu'il passera loin de Cécile, sera rempli par la gloire, & cette gloire lui fera mériter sa maîtresse.

Un baiser sur la main de Cécile fut le seul gage qu'il osa prendre de sa tendresse, & le présage assuré de ses succès,

La campagne finit bientôt, les guerriers obtinrent de retourner dans leurs foyers.

Verseuil & le comte de Murcé, son colonel, reviennent à Paris; Cécile s'étoit formée; son maintien étoit plus réservé; elle ignoroit si son amant n'étoit pas changé; elle ne vouloit pas faire d'avance, & se seroit reproché le rémoignage de la joie, qui vouloit sans cesse lui échapper.

Le comte de Murcé rendit justice à Mademoiselle de Saint-Val; il se prépara, dès la première fois, à en devenir amoureux, & il le devint tout-à-fait, lorsqu'il scût qu'elle auroit beaucoup de fortune; il en parla vivement à Verseuil; celui-ci en frémit; la pâleur couvrit son visage, & il sentit alors combien il aimoit.

Seul, il verse des torrens de larmes; ses sens étoient révoltés lorsqu'il pensoit qu'un autre.... La fureur le transportoit; il a raison, s'écrioit-il en réfléchissant, puis-je le blâmer d'être sensible à la vertu! Puis-je la blâmer si elle préfère le comte de Murcé, riche & titré, à Verseuil, simple officier sans fortune.

Le comte de Murcé qui n'ignoroit pas les usages, sentit bien qu'il ne falloit pas perdre de tems; il se présenta chez Madame de Saint-Val, & lui déclara que dans la simple visite

qu'il lui avoit rendue la veille , il étoit devenu éperdûment épris de Mademoiselle Cécile , qu'il en perdoit la raison , & qu'il la conjuroit de la lui accorder ; que pour lui , il possédoit un beau nom , un régiment , & 40000 livres de rente ; que d'après cela il osoit regarder la chose comme faite ; qu'il venoit d'acheter un attelage superbe & d'arrêter un hôtel.

Madame de Saint-Val trouva tout merveilleux ; le comte lui parut l'homme destiné par la providence , à faire le bonheur de sa fille ; il avoit un régiment & 40000 livres de rente ; elle remercia Dieu de ses bienfaits.

Cécile est appelée ; à peine sa mere peut-elle lui raconter l'offre du comte , tant la joie la suffoque ; elle ne s'apperçoit pas que sa fille fond en larmes ; Cécile étoit franche ; sa mere lui avoit toujours dit qu'elle vouloit être son amie ; elle regarda alors son secret comme un fardeau , dont elle se reprochoit de ne l'avoir pas plutôt fait dépositaire... Qu'importe , ajoutoit-elle en elle-même , je suis sûre de de son cœur , je lui ouvrirai le mien , elle me pardonnera ma dissimulation , & je sécherai mes larmes.

A cet aveu Madame de Saint-Val ne peut contenir sa colere ; elle accable Cécile de reproches ; hélas ! répond cette sensible enfant ,

si j'ai fait un crime, pourquoi ne puis-je m'en repentir ! Il est bon, tendre, vertueux, il me respectera toujours, & j'ai fait un crime de l'aimer, qu'est-ce donc que la vertu !

Madame de Saint-Val reconnut qu'il ne falloit pas porter sa fille au désespoir ; elle imagina un remede plus sûr, en joignant par un mélange autorisé, dit-on, le mensonge à l'air de franchise... J'entre en effet de tes raisons, lui dit-elle, je ne savois pas ton goût si décidé ; c'est un brave homme, j'en fais cas, mais il est bien jeune ; il vient de son régime ; es-tu bien convaincue de sa fidélité ? examinons-le ; ou plutôt examine-le toi-même, je m'en rapporte à ma fille.

Cécile étoit vraie, elle croyoit que tout le monde l'étoit comme elle, & n'imaginoit point qu'elle dût se défier de sa mere ; elle se tranquillisa.

Madame de Saint-Val vole chez Verfeuil ; mon ami, lui dit-elle, je viens en appeller à votre scrupuleuse honnêteté, faites-en usage ; je vous ai traité en fils, je vous demande une seule preuve de votre reconnoissance, puis-je y compter ?

Heureux de la trouver, répond Verfeuil, j'en bénis le sort. Ma fille, continue Madame de Saint-Val, a une espece de goût pour vous ; je ne consentirai jamais à votre union ;

il faut donc arrêter les progrès d'une passion qui deviendrait funeste pour tous deux ; il se présente un parti très-avantageux pour elle ; que prétendez-vous faire ?

Verseuil ne put entendre cette confidence sans les témoignages les plus sensibles de la douleur. --- Ce ne sont pas des sanglots que je vous demande, mais une réponse ; que prétendez-vous faire ! ce que vous ordonnerez, répond Verseuil en gémissant, je ne puis être à elle, je ne le fais que trop, j'en mourrai. Madame, de grace, accordez moi quelques instans --- non, il faut me satisfaire ; choisissez d'être mon ami ou mon ennemi mortel, un monstre à mes yeux ou un homme d'honneur ; voulez-vous faire le malheur d'une famille respectable, en allumant un feu secret dans le cœur d'une jeune personne innocente & vertueuse ? voulez-vous qu'elle s'attire la colère de sa mère, & se repente toute sa vie de vous avoir connu ? --- à Dieu ne plaise ! qu'elle soit heureuse, c'est là le vrai but de l'âme délicate qui aime ! Qu'elle soit heureuse aux dépens de ma vie, je trouverai alors du plaisir à expirer de douleur.

Mon ami, je prends part à votre situation, mais vous voyez que vous ne pouvez l'épouser ; le comte de Murcé s'est offert, je l'ai accepté ; tel est mon plan ; il faut que ma fille

m'obéisse , ou demain elle part pour le couvent , & je l'accable de ma haine ; décidez ; son sort est entre vos mains , -- je ne balance pas , dites , je ferai tout , mon parti est pris ; ciel , être cause de ses peines ! ... Ah ! mon sang couleroit pour assurer son bonheur.... qu'elle estime Verseuil , qu'elle verse une larme sur ses malheurs , il sera trop payé.

Que je vous aime , mon cher enfant ! je m'attendois bien de votre part à cet effort de courage ; continuez , soyez grand jusqu'à la fin ; écrivez-moi ce soir qu'un affaire de cœur vous rappelle à votre régiment. --- Ah ! que me proposez-vous , je ne puis être faux : --- aimez-vous mieux être ingrat , vous voulez triompher , & vous n'osez combattre , refuseriez-vous ce moyen , parce que vous en prévoyez le succès... je le vois , vous vouliez me tromper , lorsqu'à l'instant même vous m'asfuriez... Adieu , Monsieur , je ne veux pas m'abaisser plus long-tems à demander comme une grace ce que j'aurois droit d'exiger comme votre devoir ; ma fille sera votre victime , félicitez-vous , mais comptez sur ma haine & mon souverain mépris , --- arrêtez , votre soupçon m'outrage , il ne sera pas dit que j'aurai empoisonné les jours de ma bienfaitrice ; le ciel est témoin de la pureté de mon cœur ; vous l'exigez.... je vous promets d'obéir ;

faites vous même cette lettre fatale , je vais la copier.

Madame de Saint-Val en eût bientôt composé le modele ; il annonçoit l'indifférence la plus marquée ; la main de Verfeuil se refusoit à ce cruel ministere... il acheva cependant ; la lettre est remise sans affectation à Madame de Saint-Val devant Cécile ; elle en lit les premières lignes , s'arrête & paroît troublée ; Cécile la questionne, elle feint de refuser de l'éclaircir ; sa fille insiste , sa mere se laisse comme arracher la lettre , & Cécile y voit son malheur & sa perte.

Plus une ame est tendre & sincere , plus l'idée d'une trahison la révolte ; Cécile fut indignée de la légèreté de Verfeuil ; la fierté se joignant à un juste dépit , elle consentit à unir son sort à celui de Murcé , elle en ressentoit même presque de la joie , en pensant qu'elle se vengeroit de son volage amant ; le jour est pris pour la cérémonie ; Madame de Saint-Val , triomphant de sa ruse , conduit à l'autel le comte & Cécile.

Verfeuil n'avoit pu se résoudre , malgré sa promesse , à s'éloigner , qu'il ne fût bien sûr de sa perte ; il rodoit sous différens déguisemens autour du logis ; le hasard lui apprend que le jour est fixé... il ne peut le croire : les grands maux comme les grands biens nous

paroissent impossibles. Pour s'assurer de son sort, il se rend à l'église, caché sous une mauvaise redingote, & là dans le trouble affreux qu'on ne peut décrire, il voit arriver celle qu'il adore, qui vient jurer qu'elle en aimera toujours un autre, & qu'elle se donne à lui...
 âmes sensibles, cœurs tendres, je vous atteste ici, est-il un moment plus déchirant... perdre toute espèce d'espoir!... la vérité, l'amour, tout est immolé dans cet affreux sacrifice, & il en va être le témoin.

Le serment se prononce; le front de Cécile étoit couvert de nuages; des larmes s'échapperent de ses yeux; elles coulerent au fond du cœur de Verseuil... m'aimeroit-elle, disoit-il tout bas... ah! si je le croyois... rien dans cet instant ne pourroit m'arrêter... je la disputerois à Murcé, même aux pieds des autels; infortunée... à quoi serviroient mes efforts!... elle a consenti à former ces nœuds... & peut-être en m'y opposant, encourrois-je son indignation... son indignation! ce dernier malheur seroit le plus fort de tous... elle sourit... Dieux! elle ne pense pas à ma douleur & à ma rage... Murcé seul l'occupe, ne soyons pas plus long-tems le témoin de leur félicité... mort, je ne t'appellerai pas, tu serois sourde à mes cris, mon bras seul me servira.--- Qu'ils marchent tous deux sur

mon corps sanglant , qu'il leur serve de chemin pour arriver à la couche nuptiale ; que mon image plaintive les y suive & empêche leurs plaisirs.

Il sort les yeux égarés , passe au milieu de la foule & ne voit rien... Il entend les mariés qui le suivent , le désespoir le transporte , il tire son épée & se précipite dessus... On veut en vain lui donner des secours , il cherche à ouvrir sa blessure , & à enfoncer le fer dans son corps... Jetez-moi loin d'ici , s'écrie-t-il , dérobez-moi cet affreux spectacle.

Cécile reconnoît la voix , son cœur ne la trompe pas ; elle pousse un cri aigu , & oubliant tout , elle fend la presse. ... c'est lui , c'est lui , qu'a-t-il fait le malheureux ! --- Ah ! Cécile , on t'a trompée , & j'ai la lâcheté de ne pas te laisser dans ton erreur. . . J'ai violé les droits les plus saints , pardonne à mon amour , & implore le Tout-puissant pour moi... Pour faire ton bonheur j'ai sacrifié le mien , nous serons tous deux malheureux ; oublie-moi. . . Adieu , tant que mon cœur battra , ce sera pour toi.

Il expire en disant ces mots.

Cécile tombe évanouie ; on avoit éloigné Murcé , qui , furieux de cet affront , vouloit le laver dans le sang de son épouse ; Madame de Saint-Val avoit le transport , le peu-
ple

ple interdit, effrayé, attendri, rendoit ce spectacle aussi lugubre que terrible.

On écarte la foule, Cécile revenue à elle, se fait conduire à un couvent, dont une de ses tantes étoit Supérieure, & là elle écrit ces deux lettres :

Lettre de Cécile à M. de Murcé.

« Monsieur, après la scène affreuse qui s'est passée ce matin, après la perte d'un homme que je pleurerai toujours, le couvent & la retraite la plus austère, sont le seul parti que décemment je puisse prendre, vous serez, sans doute, de mon avis; l'idée que je perds en ce jour votre estime, est bien douloureuse pour moi, ma conscience seule peut me consoler de tous mes maux, je ne vous en ai point imposé en vous épousant, j'espérois m'attacher à vous, vous le méritiez; mais un événement à jamais déplorable m'a appris que cela n'étoit plus en ma puissance; recevez mes adieux, & oubliez celle qui ose à peine se dire votre épouse ».

Lettre de Cécile à sa Mere.

« Vous m'avez trompée, ma mere, je ne vous en ferai pas de reproches, vous vous en êtes, sans doute, fait de plus sanglans, puisse votre conscience vous pardonner, comme je vous pardonne ! La sombre horreur du lieu

que j'habite est la seule chose qui adoucisse mes maux , comme l'idée de les quitter bientôt pour descendre au tombeau... Là , mon cœur qui aura assez acheté le cruel plaisir d'être insensible , plus dur que le marbre qui le couvrira , pourra braver l'amour... Je pouvois être heureuse... vous en avez décidé autrement ; je regretterai toujours un homme que je desirois pour époux , que je regrette comme tel , & dont j'ai causé le trépas ; je sens avec une joie secrète , la douleur me consumer ; je savorise mes défaillances & mes évanouissements , qui sont les avant-goûts de la mort... Puissent , ô ma mere , mes années être ajoutées aux vôtres ! puissent , ces tristes événements , s'effacer de votre souvenir !

Murcé instruit des détails de cette sinistre aventure , se sentir touché de compassion ; il fut assez honnête pour engager Cécile à revenir , en lui donnant sa parole de ne lui savoir aucun mauvais gré de ce qui s'étoit passé. Cécile , de son côté , fut assez ferme pour le refuser constamment.

Elle ne sortoit pas de sa cellule , dont elle avoit bouché tous les jours ; une lampe répandoit une clarté lugubre sur les murailles nues & rembrunies ; une biere lui servoit de lit ; quelques bouchées de pain faisoient sa nourriture , & des sanglots ses plaisirs... elle

CONTE MORAL. 211

gardeait le plus morne silence... le nom de Verseuil lui échappoit quelquefois & sans remords ; elle se prosternoit & confioit sa peine au seigneur.

La mort vint bientôt mettre fin à ses peines ; elle sourit en apprenant son arrêt ; le reverrai-je , s'écria-t-elle , ô mon Dieu , son repentir aura-t-il fléchi ta juste colere ! Pour prix de mes souffrances , que je sache seulement s'il est heureux !

Ce furent ses dernières paroles ; Madame de Saint-Val se retira dans une terre éloignée , où elle gémit souvent sur la perte des instans heureux qu'elle auroit passés , si elle eût moins écouté l'intérêt.





A M A N A ,
O U
LES VŒUX INDISCRETS.

CONTE ORIENTAL.

A M A N A , fille du berger Saubad , tiroit de l'eau du puits d'Adail , lorsqu'une caravane qui traversoit le désert , arriva , & le conducteur des chameaux descendit pour les faire boire. Ceux qui vinrent les premiers au puits appartenoient au marchand Nouradin , qui transportoit dans diverses contrées de l'Orient du lin fin , & d'autres marchandises d'un grand prix. Lorsque la caravane fut proche , Amana se couvrit de son voile , qu'un esclave de Nouradin eut l'insolence de lui arracher pour satisfaire sa brutale curiosité.

Amana , justement irritée de cette audace , & encouragée par la présence des autres esclaves , le frappa du bâton de son sceau. Il alloit se venger avec violence , quand Nouradin qui marchoit lui-même à la tête de sa caravane , lui ordonna de se retirer , & s'approcha du puits. Le voile d'Amana étoit tombé dans ce désordre. La rougeur de la modestie se ré-

pandit avec grace sur ses joues. L'indignation qui agitoit son sein , & la colere qui étince-
loit dans ses yeux , exprimoient le vif senti-
ment de l'honneur irrité , sentiment si con-
venable à son sexe , & qui dans ce moment
lui prêtoit de nouveaux charmes. Nouradin
n'étoit encore que dans sa dix-huitieme année.
Il n'avoit jamais senti les peines de l'amour ,
mais il n'avoit jamais goûté ses plaisirs. Tant
d'attraits exciterent dans son cœur un trouble
jusqu'alors inconnu. Il s'étonna de se trouver
sensible. L'ange de la mort venoit de lui en-
lever son pere , & l'avoit rendu maître d'une
fortune immense ; mais quoique l'indépendan-
ce & la richesse ouvrent ordinairement une
libre carrière aux desirs impétueux de la jeu-
nesse , Nouradin avoit l'ame trop élevée pour
abuser de ces avantages. Il demanda Amana à
ses parens qui reçurent ses offres avec recon-
noissance , & peu de tems après il l'emmena
en Egypte , & fit auparavant punir l'esclave
téméraire qui l'avoit insultée.

Cependant comme il étoit en deuil de son
pere , il différa les solemnités de son mariage
jusqu'au moment où il pouvoit avec décence
faire succéder la pompe de l'alégresse aux vê-
temens lugubres de la douleur. Il reculoit réel-
lement , & goûtoit d'avance en idée un bon-
heur qui ne pouvoit lui échapper , & suppo-

soit même qu'il devoit augmenter par l'attente , comme le trésor d'un avare qui s'accroît par le retard de la jouissance.

Dans cet intervalle Amana sortit de cette joie tumultueuse, fruit ordinaire d'une subite élévation , & l'amour succéda dans son cœur à l'ambition satisfaite. Elle avoit été privée des secours de l'éducation , & ce malheur , le seul peut-être attaché à l'obscurité de la naissance , fut du moins le seul qui affligea Nouradin. Il s'occupa constamment à le réparer , & orna l'esprit de son amante de toutes les connoissances agréables & nécessaires. La tendre Amana étoit pénétrée d'estime & d'amour , & desiroit faire goûter à son époux , par un doux retour , le bonheur qu'il étoit impatient de lui assurer.

Le Soudan Osmin étoit alors sur le trône d'Egypte. Les passions de ce prince étoient aussi impétueuses que le torrent d'Alared , & aussi funestes que les tourbillons du désert. Il cherchoit par-tout de nouveaux desirs & de nouvelles jouissances ; mais comme ses desirs étoient insatiables, ses jouissances étoient imparfaites, son pouvoir lui étoit odieux , parce qu'il lui étoit inutile , & sa vie étoit plus malheureuse que celle du plus vil de ses esclaves. La beauté remplissoit son ferrail, mais elle avoit perdu ses droits sur ses sens émoussés. La fureur remplaça seule les sensations qui le fuyoient,

CONTE MORAL. 213

Il fit paroître devant lui Nardic, son eunuque favori, & lui ordonna avec menaces & imprécations de lui trouver un objet qui pût ranimer le feu de ses passions. L'eunuque avoit reçu de son maître une puissance absolue sur son royaume & sur son ferrail. Il fit publier que quiconque dans l'espace de trois jours, procureroit au calife la plus belle femme, seroit sur le champ nommé la troisième personne du royaume.

Caled, l'esclave que Nouradin avoit puni, étoit retourné avec lui en Egypte. La sombre férocité de son caractère étoit augmentée par le desir de la vengeance, & son désespoir égaloit la noirceur de son esprit mécontent. Lorsqu'il entendit la proclamation de Nardic, la joie brilla sur son front comme l'éclair dans l'obscurité d'un orage. Il avoit outragé Amana, il avoit été puni ; mais il étoit heureux : il alloit se venger. Il savoit qu'elle étoit encore vierge, & que son mariage étoit proche. Il se rend promptement au palais, & demande à être introduit en présence de Nardic ; l'eunuque pâle & farouche, gardoit un silence effrayant. La grandeur & l'esclavage, la basse ambition & la flatterie plus basse encore, le faux zèle de l'obéissance aveugle, & l'orgueil qui vient chercher l'humiliation, toute cette vile suite de la puissance l'environnoit. La

sombre inquiétude ridoit son front , & la crainte faisoit palpiter son cœur.

Quand Caled parut, il se prosterna devant lui. Q'un autre que moi, lui dit-il, soit distingué des esclaves confondus dans l'obscurité; que la faveur & le sourire de mon maître fassent sortir un autre de la poussière : je suis trop payé si mon service est accepté, & si la beauté que j'offre satisfait les desirs d'Osmin. Amana doit être dans peu l'épouse de Nouradin, mais le souverain d'Egypte est seul digne d'Amana. Hâte-toi donc de la demander. Elle est actuellement avec lui dans son habitation, où je conduirai le messager de ta volonté.

Nardic reçut cette découverte avec un transport de joie. On expédia sur le champ un ordre à Nouradin. On y apposa le sceau royal : Caled en fut chargé, & retourna avec des forces suffisantes pour contraindre à l'obéissance.

Le deuil de Nouradin expiroit ce même jour. Il avoit déjà quitté ses habits & parfumé sa personne. Son visage peignoit la joie de son cœur. Ses amis étoient invités à la cérémonie de son mariage, & le soir de cette journée devoit voir ses desirs accomplis. Amana avoit aussi ce moment avec une douce impatience, & permettoit à son front l'expression d'un desir trop innocent pour le dissimuler. Elle étoit amoureuxment penchée sur le sein

de Nouradin. . . . L'on entend du bruit : c'est Caled avec l'ordre & les gardes.

L'alarme & l'effroi se répandent aussi-tôt. Nouradin tremblant , sort brusquement de l'appartement d'Amana. A l'aspect de Caled il frémit de colere & d'indignation , mais il est intimidé par les gardes. Caled l'aborde avec les regards triomphans de l'insolence , & lui présente son ordre. Nouradin voit le sceau de son maître & s'incline pour le recevoir , jette les yeux sur l'adresse , ouvre la lettre & frémit. Le malheureux qui l'avoit trahi , jouissoit de son désespoir ; & voyant qu'il n'avoit pas assez de force pour lire l'ordre , il lui fit part de ce qu'il contenoit. Au nom d'Amana , Nouradin resta immobile comme s'il eût senti la piquûre d'un scorpion , & romba sans connoissance.

Le barbare Caled exécuta sans différer les ordres qu'il avoit reçus. Le malheur , les prières & les larmes n'eurent aucun pouvoir sur son cœur endurci. Il fit porter Amana dans le ferrail , & la présenta à Nardic plein de confiance & d'espoir. Nardic , flatté par le port & la taille d'Amana , leve son voile avec impatience. Il la voit & tombe à ses pieds. Il sentit que dans un moment sa vie alloit dépendre d'elle. Amana fut conduite à l'appartement des femmes , & Caled fut sur le champ revêtu de sa nouvelle dignité. On lui donna un logement dans le

palais, & on le fit capitaine de la garde qui veille aux portes.

Quand Nouradin eut repris ses sens, & qu'il fut qu'Amana étoit renfermée dans le ferrail, il devient tour-à-tour furieux & stupide. Il passa la nuit dans une agitation si violente qu'elle épuisa toutes ses forces. Dès le matin il se renferma dans la chambre d'Amana, & se jeta sur un sofa, déterminé à ne prendre aucune nourriture.

Tandis que cet amant malheureux s'abandonnoit à sa douleur, le recit que Nardic fit d'Amana réveilla le Sultan, & le fit sortir de son apathie léthargique. Il commanda qu'elle fût préparée à le recevoir, & aussi tôt il entra seul dans son appartement. Ce prince si familier avec la beauté, si rassasié de jouissances, ne put voir Amana sans émotion: il s'aperçut cependant qu'elle versoit des pleurs, & que sa présence l'intimidoit. Il pensa qu'il dissiperoit aisément cette crainte passagère, qu'il l'adouciroit par ses discours, & que les caresses de son maître l'exciteroient à y répondre. Mais, lorsqu'il s'approcha d'elle, elle se jeta à ses pieds & le conjura de l'écouter avec tant d'instances, qu'il fut obligé de se rendre. Il la relève, & la soutenant dans ses bras, il l'encourage à s'expliquer. Souverain de mon être, lui dit-elle, laisse aller une infortunée qui

n'est pas digne de ta présence, & prends pitié d'une douleur qui ne peut être adoucie par le plaisir. Je suis la fille d'un berger promise au marchand Nouradin. Mon corps en est arraché par la perfidie d'un esclave, mais mon ame est unie à la sienne par des liens éternels... Ne lance point sur moi tes regards effrayans. Le souverain d'Egypte s'abaissera-t-il à un reptile de la poussière ? Le juge des nations retiendra-t-il le vil prix de la trahison & de la vengeance ? celui qui laisse languir les desirs de tant de beautés jouira-t-il de la souffrance d'un cœur qu'il désespere ? Osmin, dont l'ame étoit successivement enflammée par le desir & la colere, fixe un moment Amana, s'arrête, la regarde encore, & sort sans lui répondre. Lorsqu'il fut seul, il resta quelques momens en suspens ; mais les passions dont les discours touchans d'Amana avoient réprimé la violence, reprirent bientôt leur empire. Il fit dire à Amana que si dans trois heures elle n'étoit disposée à combler ses desirs, il feroit tomber à ses pieds la tête de l'esclave qui lui étoit préféré.

L'eunuque que l'on avoit chargé de cet ordre & les femmes qui environnoient Amana, étoient pénétrés de sa douleur, & frémissaient de son danger. Sans se flatter de prévenir ses malheurs, ils desiroient du moins les différer.

Ils lui conseillèrent de demander trois jours de préparation ; elle pourroit dans cet espace recouvrer la tranquillité de son esprit, & apprécier sa situation actuelle. Ils ajoutèrent qu'en même tems elle devoit, suivant l'usage & pour preuve de son obéissance ; envoyer une coupe de sorbet, dans laquelle on eût dissous une perle, & dont elle eût bû la première. Après tous les combats du désespoir, elle consentit à ce projet, & se prépara à le mettre à exécution.

Cependant Nouradin n'étoit sorti de son trouble que pour mieux sentir son malheur. Il exhala sa fureur par ces mots : Eh quoi ! si le bonheur & la sagesse président aux ouvrages du créateur, pourquoi ne vois-je autour de moi que l'oppression, l'injustice & la cruauté ? Si Nouradin seul a droit sur Amana, pourquoi Amana est-elle au pouvoir d'Osmin ? O ciel, sois juste, & je te pardonne : que je sois à cette heure Osmin, & qu'Osmin soit Nouradin. Au moment même l'air fut obscurci par un nuage épais qui fut dissipé par un coup de tonnerre. Zachés, ce génie redoutable qui punit les vœux indiscrets en les exauçant, parut & lui dit : Nouradin, j'habite une région supérieure à la tienne, mais je veille sur les enfans de la terre. Tu desires être Osmin ; je vais remplir ton souhait autant qu'il est en ma puissance. Tu pour-

C O N T E M O R A L. 221

ras prendre sa figure & exercer son pouvoir. J'ignore encore s'il m'est permis de cacher Osmin sous les traits de Nouradin , mais jusqu'à demain , il ne te nuira pas dans tes projets.

Nouradin , que la surprise & la terreur avoient rendu immobile , reprit alors sa force comme en présence d'un ami. Il alloit témoigner sa reconnoissance , quand le Génie s'approcha de lui & lia un talisman à son bras gauche. Toutes les fois , lui dit-il , que ce brasselet sera appliqué à la région de ton cœur , ta figure sera alternativement changée en celle d'Osmin & de Nouradin. Le Génie disparut aussi-tôt. Nouradin , impatient de revoir Amana , approcha le brasselet de sa poitrine , & dans l'instant se trouva seul dans un appartement du ferrail.

Dans ce même moment le Calife attendoit avec impatience la réponse d'Amana. Il descendit dans ses jardins , se promenoit lentement & sans dessein ; & , profondément absorbé dans ses pensées , il se tint à lui-même ce langage : quelle est donc ma félicité ? quel est donc mon pouvoir ? Je suis malheureux par la préférence que le caprice d'une femme accorde à mon esclave. Je puis tout pour ma vengeance , & ne puis rien pour mon amour : je puis empêcher son bonheur & ne puis faire le mien. Ah ! que n'est-il en mon pouvoir de

prendre la forme sous laquelle je ferois du moins heureux par la pensée ! Si j'étois Nouradin , peut-être en ce moment Amana me prodigueroit les transports innocens de son amour.

Il ne s'étoit abandonné jusqu'alors qu'au délire de son imagination ; mais au moment qu'il eut hautement expliqué ses desirs , il devint à son tour sujet du Génie qui avoit transporté Nouradin au palais. Comme il étoit près d'une fontaine , il s'aperçut avec un plaisir égal à sa surprise que ses traits étoient changés & que ce miroir réfléchissoit une autre image.

Son esprit étoit enflammé par les caresses idéales d'Amana. Ce prodige augmentoit encore sa passion ; & , ne songeant plus qu'à la satisfaire , il court avec précipitation au fer-rail. Il ne fit point réflexion que n'étant point connu on lui refuseroit le passage. En effet , comme il s'avançoit rapidement , il est arrêté par les gardes que commandoit Caled. Il s'élève du tumulte : Caled arrive , reconnoît Nouradin , croit que dans la frénésie de son amour il a escaladé les murs du jardin pour enlever Amana ; & , se réjouissant d'une occasion si favorable de se venger , il le perce de son poignard ; mais au même instant il reçoit celui du calife dans le cœur. Ainsi périrent à

la fois le tyran & le traître ; le tyran , par la main qui s'étoit armée pour seconder son injustice , & le traître par la fureur d'une passion que sa perfidie avoit allumée dans le sein de son maître.

Cette scene sanglante se passoit aux portes du serrail , & l'homme que l'on croyoit égorgé reposoit en sûreté sur un sofa. Amana , suivant le conseil de ses femmes , avoit préparé la coupe de sorbet. Elle fut envoyée au Calife , & reçue par Nouradin. Il comprit par ce message qu'Amana n'avoit point encore répondu aux desirs d'Osmin. Transporté de joie il prend la coupe , la vuide , la rend à l'eunuque , & ordonne que l'on fasse entrer Amana sur le champ. Elle parut seule , pâle , tremblante & défigurée. Quoique ses levres se forçassent au sourire , les caracteres de la douleur , de la crainte & de la haine n'étoient point effacés. Nouradin vit avec ravissement son désordre qui lui prouvoit sa fidélité. Il s'élance , la serre tendrement entre ses bras , & l'arrose de ses larmes. Transports inutiles , soins infructueux : Amana ne répondoit à sa tendresse que par des sanglots entrecoupés , & gémissoit d'inspirer l'amour. Nouradin comprit que ces caresses , reçues avec tant de dédain sous la figure d'Osmin , lui seroient rendues avec usure sous sa forme na-

turelle. Il recula quelque pas , appliqua le talisman à sa poitrine , & , devenu Nouradin , il se jeta une seconde fois dans ses bras. Amana resta sans mouvement. Il sourit à ce prodige , & la soutenant contre son sein , il lui rapporta quelques événemens dont eux seuls avoient connoissance. Il lui raconta par quel moyen il s'étoit introduit dans le palais , la pressa de s'échapper avec lui , & d'abandonner l'appareil de la grandeur au malheureux dont il quittoit la ressemblance avec plaisir. Amana jeta sur lui les yeux , le fixa avec une sombre tranquillité jusqu'à ce que ses doutes fussent dissipés. Aussi-tôt elle se détourna de lui , déchira ses vêtemens , & regardant le ciel , elle appela sa vengeance avec imprécations : la voix lui manqua & elle fondit en larmes.

Après cet accablement que Nouradin voyoit avec une douleur inexprimable , les exclamations interrompues d'Amana lui en apprirent la cause. Vous avez bu la mort , lui dit-elle ; cette coupe la renfermoit. Aussi téméraire que vous , j'ai voulu être plus sage que l'Être éternel qui nous gouverne. J'ai voulu lui ôter le soin de mon bonheur , & m'en charger moi seule. J'ai désiré , en ôtant cette coupe de mes levres , que la liqueur qui restoit devînt du poison. Aussi-tôt une main invisible a jeté dans le vase une poudre mortelle ,

mortelle, & une voix terrible m'a appris que celui qui l'approcheroit de ses levres devoit périr.

Nouradin, qui sentoît déjà les atteintes destructives du poison, vit que la mort l'environnoit. Ses genoux tremblèrent & ses yeux s'obscurcirent. Ses bras défaillans demandoient Amana, & sa langue articuloit à peine les tendres & dernières expressions de son amour. Il chancelle & tombe en arrière. Dans sa chute le talisman touche sa poitrine : sa figure est encore changée, & les horreurs de la mort sont imprimées sur les traits d'Osmin. Quand Amana, qui s'efforçoit de le soutenir, aperçut ce dernier changement, elle sortit de l'appartement avec la distraction impétueuse du désespoir. L'alarme se répandit dans le ferrail, le corps fut examiné par les médecins & reconnu pour celui d'Osmin. Les effets du poison étoient évidens. Amana fut bientôt soupçonnée & mise à mort par l'ordre de Schomar qui succédoit à son pere.

Hommes présomptueux, apprenez à souffrir avec patience. Craignez de murmurer dans le malheur ; craignez de former des vœux insensés. Le Génie Zachès les écoute. Vous êtes perdus s'il les remplit.





ZAMOS,
 OU LA
 BIENFAITANCE
 RÉCOMPENSÉE.
 CONTE MORAL.

DANS l'isle de Crète, fameuse par ses cent villes, on voyoit, semés çà & là, de petits hameaux, heureuses demeures de la paix & de l'innocence. Non loin des rivages de la mer, s'élevoit une colline couronnée par une maison simple & rustique qu'habitoit depuis quelque temps le sage Adamas. Cet homme vertueux, dégoûté des vains plaisirs qui accompagnent les grandeurs, avoit quitté la cour & les palais somptueux des rois de la Crète. Il avoit vu périr, à la fleur de son âge, une épouse aimable & chérie. Il lui restoit un fils, unique appui de sa vieillesse. Adamas voyoit avec plaisir les semences de la vertu germer dans cette ame tendre & compatissante. « Mon fils, lui disoit-il » un jour, jette les yeux sur ces vastes plaines. » Vois ces humbles chaumières que la superbe » fortune semble dédaigner, Elles sont habi-

» tées par des malheureux qui gémissent sous le
» poids de l'indigence. Les dieux nous ont
» comblés de biens ; ah ! sans doute , ils se sont
» reposés sur nous du soin d'étendre leur pro-
» vidence ».

Ces paroles si touchantes élevoient l'ame du
jeune Zamos. Des larmes d'attendrissement cou-
loient de ses yeux. On voyoit briller sur son
front la douce sérénité , symbole de l'innocence.
Tous les pauvres habitans de la contrée s'entre-
tenoient sans cesse de sa bienfaisance. » L'ai-
» mable jeune homme , répétoient-ils souvent !
» il est vertueux : les dieux le béniront ».

Les plaisirs de Zamos étoient aussi purs que
son ame. Il chantoit sur la lyre les merveilles de
la Nature , & le bonheur du juste qui tend une
main secourable à la vertu malheureuse. Quoi-
qu'élevé dans le faste des cours , Zamos ne mé-
prisoit point les amusemens champêtres. Con-
fondu avec les bergers , il conduisoit les trou-
peaux bondissans dans les gras pâturages arro-
sés par mille ruisseaux qui se jouoient au tra-
vers des fleurs.

Il étoit déjà parvenu à cet âge bouillant où
les hommes corrompus par l'air de conta-
gion qu'on respire dans les villes sont vic-
times des redoutables passions. Il devint tout-
à-coup triste & rêveur. Les nuages épais de
la mélancolie obscurcissoient cette douce gaie-

té, compagne inséparable du bonheur. Au lever de l'aurore il s'éloignoit de la maison de son pere, & il ne rentroit qu'au déclin du jour. Adamas fut surpris d'un si prompt changement. Il observoit son fils. Le jeune homme soupiroit & baissoit les yeux. il n'avoit plus cette confiance qu'un seul regard du plus tendre des peres lui inspiroit toujours. Adamas est inquiet, mais cependant il est rassuré par cette profonde connoissance qu'il avoit des hommes, & sur-tout du cœur de son fils. « Il me fuit, se disoit-il à lui-même, il dissimule; sans doute le cruel joug des passions asservit son cœur trop sensible. » N'anticipons point sur des secrets qu'il cherche à me dérober. Lorsqu'il fera malheureux, il sentira le besoin de s'épancher dans le sein d'un ami. Je connois mon fils. Jamais, non, jamais il n'aura de meilleur ami que son pere ».

Un soir tous les bergers avoient ramené les troupeaux des pâturages, & le laboureur fatigué avoit dirigé ses pas vers l'asyle du repos; Adamas ne voit point son fils. Assis sous le berceau de pampre qui étoit devant sa maison, il est en proie à l'inquiétude la plus vive. Enfin, il apperçoit Zamos, court au devant de lui & le serre dans ses bras. Le jeune homme en rougissant, prend la main

de son pere, la presse de ses levres, & la mouille de ses larmes. Le vieillard est attendri. --- O mon fils, ô mon ami, ne suis-je plus digne de ta confiance ? Zamos se précipite encore dans les bras de son pere. Les sanglots étouffent sa voix. Mon pere, s'écrie-t-il, que je suis malheureux ! Aglaé ne sera point à moi. Daméras sera son époux. Adamas engage son fils à épancher dans le sein paternel les secrets de son cœur. Ils s'asseyent sur un banc de gazon. Zamos regarde tendrement son pere, & lui dit :

J'aime, ô mon pere, j'aime la fille de Polémon. Aglaé est vertueuse, elle craint les dieux ; elle seule pourroit me rendre heureux. J'ai souvent entendu parler de Polémon, interrompit Adamas ; les infortunés réperent sans cesse le nom de cet homme bienfaisant. Mais, dis-moi, mon fils, comment ton amour est-il né ? Où as-tu vu Aglaé ? Zamos continua. Un jour je m'étois égaré dans le riant vallon dominé par cette colline qui se perd dans le lointain. Je vis une jeune fille qui étoit assise sur le bord d'un ruisseau. C'étoit Aglaé. Je fus frappé de sa beauré. Ses yeux étoient humides ; elle avoit pleuré. Je m'approchai d'elle. --- Jeune fille, pourquoi pleurez-vous ? Hélas, me répondit-elle en soupirant, je suis bien malheureuse. Il y a douze

ans que mon pere Polémon quitta sa famille pour voyager dans le monde. Alors j'étois bien jeune. Ma mere pleure tons les jours. Hier elle me disoit en m'embrassant : Aglaé , ma chere Aglaé , ton pere est peut-être enseveli dans le sein des mers. Je pleurois avec elle ; mais en me voyant pleurer , elle redoubloit ses larmes. Pour rendre sa douleur moins vive , je m'éloigne & je viens dans ce vallon où je gémis sans cesse. Ainsi parla Aglaé. Aussi-tôt je fus attendri , je partageai ses peines. J'éprouvai dès-lors des sensations qui m'étoient inconnues. Lorsque je ne voyois point Aglaé , j'étois inquiet. Tous les jours je retournois dans le vallon où je la vis pour la premiere fois. Que les heures s'écouloient alors rapidement ! Nous pleurions ensemble ; elle fut touchée de mes soins ; elle me disoit souvent : Zamos , depuis que tu prends part à mes peines , je ne suis plus si malheureuse ; ta présence me console. Oh ! avec quelle tendresse elle me parloit de sa mere ! Sa naïveté , sa piété filiale , tout m'enchantoit. Je ne pouvois vivre sans elle ; je lui en fis l'aveu. Une douce rougeur colora ses joues ; ses yeux se fixerent tendrement sur les miens ; elle me serra la main. Aujourd'hui je suis retourné dans le vallon. Je l'ai vue éplorée , les cheveux épars , & dans un désordre qui annonçoit quelque funeste chan-

gement. Elle s'est précipitée dans mes bras. J'ai essuyé avec mes lèvres les larmes qui ruisselloient sur ses joues enflammées. « Ah ! Zamos, m'a-t-elle dit, adieu ; il faut nous quitter. Je t'aime, oui je t'aime ; mais ma mere veut que Dameris soit mon époux. Aglaé, ta jeunesse a besoin d'un appui, d'un époux. La mort fermera bientôt mes yeux. Ton pere te destinoit au jeune Dameris. Je dois remplir ses volontés. Je le sens, je ne puis résister à la meilleure des meres ; adieu, Zamos ; il faut nous quitter ». En disant ces mots, elle s'éloignoit lentement. J'ai voulu l'arrêter ; mais, muet & immobile, je n'en ai pas eu la force. Voilà, mon pere, la cause de ma tristesse. La vie me deviendra insupportable si Aglaé n'est point à moi.

Adamas fut touché de ce récit. --- Mon fils, la mere d'Aglaé fait-elle que tu es aimé de sa fille ? --- Non, mon pere ; la timidité d'Aglaé l'a toujours empêchée d'instruire sa mere de notre amour. Eh bien, reprit Adamas, demain va la trouver : tu lui avoueras vos sentimens communs. Si elle aime sa fille, elle ne voudra pas la rendre malheureuse. -- Oui, mon pere ; oui, j'irai la trouver, j'embrasserai ses genoux. Elle ne pourra résister aux larmes de sa fille. O mon Aglaé, nous serons unis ! Nous emploierons nos jours fortunés

à faire le bonheur du plus tendre des peres.

Zamos, flatté par cet espoir, attend le jour avec impatience. L'aurore paroît : il sort après avoir embrassé son pere ; & , s'abandonnant aux transports les plus vifs , il côtoye le bord de la mer. Il apperçoit dans le lointain les débris d'un vaisseau. Un malheureux n'ayant d'autre appui qu'un mât qui s'étoit détaché , se débattoit contre les flots. Ses bras , étendus vers Zamos , sembloient implorer sa pitié. Le vertueux jeune homme se jette à la mer sans hésiter. L'espoir de sauver un malheureux , l'aveugle sur le danger. Les dieux favoriserent cette généreuse entreprise ; & l'inconnu s'échappa du péril qui menaçoit ses jours. L'affreuse perspective de la mort n'avoit point altéré cette sérénité qui brilloit sur son visage. Le tems avoit imprimé sur son front les rides de la vieillesse. Sa physionomie étoit douce. Son air grave & majestueux inspiroit le respect & l'amour. Il embrasse son libérateur. Jeune homme , lui dit-il , puissent les justes dieux récompenser ta vertu ! Puis tout à coup , jetant les yeux autour de lui , il paroît absorbé dans de profondes réflexions. Des larmes de joie coulent de ses yeux. Un silence touchant & énergique exprime les transports de son cœur. Son ame s'épanche en ces termes : O ma chere patrie ! je vous revois enfin ;

je vous revois , terre heureuse de la Crête où le sage Minos dicta ses loix. Je découvre le sommet du mont Ida où le grand Jupiter passa son enfance.

Zamos partage l'enthousiasme de cet étranger. Un mouvement inconnu l'intéresse en sa faveur. Il oublie en ce moment le motif qui guidoit ses pas ; & préférant les droits sacrés de l'hospitalité à l'amour qui le conduisoit chez la mere de son Aglaé : O étranger , dit-il , la maison de mon pere n'est pas éloignée ; je vais vous y conduire. Le vieillard fatigué accepte cette offre ; & , s'appuyant sur l'épaule de Zamos , ils montent la colline sur laquelle est située la maison d'Adamas. Ce tendre pere avoit suivi son fils des yeux ; étonné de le voir revenir avec un étranger , il marche au devant d'eux. Zamos lui raconte comment il a sauvé cet inconnu du naufrage. Adamas , transporté d'alégresse , embrasse son fils , le baigne de ses larmes , & s'adressant au vieillard : « Si vous êtes pere , dit-il , prenez part à ma joie ; ce jeune homme est mon fils ». Il le introduit dans sa maison. Tous ses fidelles esclaves prennent part à la satisfaction de leur maître , & s'empressent à rendre à ce nouvel hôte les devoirs que Jupiter hospitalier prescrit aux humains. On lui présente des habits simples & commodes. Une table frugale est

aussi-tôt servie. La douce familiarité préside à ce repas champêtre. A la première entrevue les hommes de bien sont amis. La sympathie de la vertu les enchaîne par des liens indissolubles. O mes amis, disoit le vieillard, qu'il est doux de se revoir au sein de sa patrie ! avec quel plaisir j'embrasserai mon épouse & ma fille ! Insensé, le bonheur étoit chez moi, & j'ai voulu le chercher dans des climats étrangers. Ces paroles excitent la curiosité d'Adamas.

Cette isle est ma patrie, continua l'inconnu, je cultivois en paix les champs de mes peres. Une épouse aimable & laborieuse contribuoit à me rendre la vie douce & agréable. Ma fille commençoit à balbutier le tendre nom de pere. Je versois sur les malheureux les richesses que les dieux m'ont confiées. Cependant au milieu de tous ces avantages, il me manquoit la sagesse, & je n'étois point heureux. Une vive inquiétude, des desirs vagues étendoient mes vues au-delà du présent. Un jour je me promenois en rêvant sur le rivage. Mon imagination s'enflamma à la vue de ces énormes bâtimens qui voguoient sur la vaste immensité des mers. Je me disois à moi-même : l'isle que j'habite n'est qu'un point sur la terre. Ce globe est couvert de peuples innombrables & de nations aussi variées par les mœurs

que par le langage. Je pris dès-lors la résolution de voyager. Je m'arrachai des bras de mon épouse ; j'espérois la revoir au bout d'une année, mais les dieux en ordonnerent autrement. J'errai pendant douze ans, tantôt libre, tantôt esclave. Je touchois presque aux côtes de la Crête, mon vaisseau se brisa contre un écueil, & sans la compassion de ce jeune homme, j'aurois été englouti dans les profonds abîmes de la mer. Je n'ai recueilli d'autres fruits de cette vie errante & vagabonde que les tristes leçons de l'expérience. Au milieu de tant d'hommes j'étois isolé. Personne ne s'intéressoit à mon sort. Si les Parques avoient tranché le fil de mes jours, une main chérie n'auroit point fermé mes yeux. Mon tombeau n'auroit point été arrosé par les larmes d'un ami. Je me rappelle encore l'instant où je me séparois de ma famille. Ma fille me prodiguoit ses caresses enfantines, & me pressant de ses petits bras, elle sembloit pressentir les maux qui menaçoient son pere. Mon épouse pâle & éplorée ne répondoit à mes tristes adieux que par de profonds gémissements. Les dieux m'ont-ils conservé ces précieux objets de ma tendresse ? O mes amis, avez-vous entendu parler de Polémon ? Connoîtriez-vous ma chere Aglaé ?

Quoi ! vous êtes Polémon, s'écria Zamos :

en se jetant au cou du vieillard ? heureux pere ! Polémon est étonné. Adamas sourit & lui raconte comment Zamos a vu Aglaé dans la prairie. Ce tendre pere fond en larmes en entendant parler de la sensibilité de sa fille. Mais lorsqu'Adamas parle de l'amour de Zamos pour Aglaé, un air de tristesse se répand tout à coup sur le visage de Polémon. Il paroît embarrassé, son esprit est agité par mille pensées différentes ; il garda le silence, & après avoir réfléchi pendant quelque tems, il prend la main de Zamos. Mon ami, lui dit-il, je te dois la vie. Jamais je ne pourrai m'acquitter d'une dette aussi précieuse. Tu connois la vertu. Tu fais qu'elle ne s'acquiert que par des sacrifices ; écoute-moi & sois mon juge. Zamos attend en tremblant quelle sera la suite de ce discours ; son cœur tressaille. Polémon continue. Dametas est mon ami depuis l'enfance. Le champ qu'il cultive est petit. Son pere avoit contracté des dettes ; Dametas en fut chargé. Je voulus les satisfaire ; mais l'ame fiere de mon ami fut révoltée de ma proposition. Polémon, me dit-il avec noblesse ; vois-tu ces bras ? ils cultiveront la terre. Dametas avoit beaucoup d'enfans. Un de ses fils étoit de l'âge de mon Aglaé. Je promis à mon ami de les unir un jour. Transporté de joie, il me pressa contre son sein. Je

sentis mon visage mouillé de ses pleurs. Aujourd'hui je reviens dans ma patrie ; sans doute le jeune Dametas est dans l'indigence. Répondez , mes amis , dois-je lui refuser ma fille ? Manquerai-je à ma parole , parce que mon ami est pauvre ? C'en est assez : votre silence me dicte ce que je dois faire. N'en doute point , ô Zamos , ma fille fera aussi généreuse que toi ! elle fera le sacrifice de son amour.

Zamos s'efforce en vain de dévorer ses larmes. Les sanglots le suffoquent. Il cache son visage dans le sein de son pere ; Adamas mêle ses pleurs avec ceux de son fils. Polémon détourne la vue , & paroît cruellement agité.

Mais l'impatience où il est de revoir sa famille ne lui permet plus de différer. Il embrasse Adamas. Viens , dit-il , mon cher Zamos ; sois mon guide. N'écoute que la voix de la vertu. Elle a déjà prescrit à ton cœur le sacrifice qu'elle exige. Ils prennent tous deux le chemin de la colline au bas de laquelle est situé le hameau de Polémon. Zamos a les yeux baissés. Il médite en silence les dernières paroles du vertueux vieillard. L'amour & la vertu l'agitent tour-à-tour. Il admire le procédé généreux de Polémon ; mais aussi-tôt se rappelant les momens fortunés qu'il passoit avec son Aglaé , le courage l'abandonne. Il n'écoute plus que son amour. Ses profonds

soupirs décelent l'état cruel de son ame. Ils sont déjà parvenus sur la colline. Polémon découvre le hameau où il reçut la naissance. Il apperçoit de loin le toit rustique qui renferme ce qu'il a de plus cher au monde. A cette vue il sent palpirer son cœur. A quelques pas de lui s'élevoit un tombeau couvert de mousse & ombragé par de noirs cyprès. Une simple inscription annonçoit aux voyageurs que celui qui étoit renfermé dans ce grossier monument avoir été bon & bienfaisant. Polémon se prosterne sur le tombeau , & l'arrose de ses pleurs. O mon pere , s'écrie-t-il , ô toi dont les soins généreux ont formé mon enfance , reçois l'hommage que je rends à ta mémoire. Si j'eus quelque vertu , si j'essuyai quelquefois les larmes de l'indigent , c'est à ton exemple que j'en fus redevable. Le souvenir de tes bienfaits sera toujours gravé dans le cœur des malheureux. Puis s'adressant à Zamos : jeune homme , voilà le tombeau d'un homme simple , humain & généreux. Mon pere avoit un ennemi (car l'homme de bien est souvent en but à l'envie & aux complots des méchans) ; il apprit que ce malheureux qui lui vouloit du mal étoit tombé dans l'indigence. Aussi-tôt il va le trouver. Venez-vous insulter à ma misere , lui dit cet infortuné ? Non , reprit mon pere , mais je viens

vous apprendre à me connoître mieux. Lamon, vous êtes dans l'indigence; daignez accepter la moitié de mon troupeau. Je vous aime, ô Lamon, pourquoi me haïssez-vous? Par cette action généreuse mon pere acquit un ami. C'est ce Lamon qui érigea en son honneur ce simple monument.

Ainsi parloit Polémon. Zamos l'écoutoit avec ce noble enthousiasme qui caractérise la jeunesse vertueuse. Les charmes de la vertu le préparoient au sacrifice que le devoir exigeoit. Déjà ils approchoient du hameau. Polémon apperçut dans la prairie une jeune fille qui le fixoit avec intérêt. La nature parloit; rarement elle nous trompe dans les pressentimens qu'elle fait naître. C'est elle. . . . c'est elle-même, s'écria Zamos; c'est votre fille. Aglaé est déjà dans les bras de Polémon. Ce tendre pere la baigne de ses larmes. O ma fille, ma chere fille! il n'en peut dire davantage. Aglaé se dérobe aux tendres embrassemens de son pere; elle court annoncer à sa triste mere une rencontre aussi heureuse.

La nouvelle se répand bientôt dans le hameau. Le laboureur quitte ses travaux champêtres. Le berger abandonne son troupeau dans la prairie. L'épouse de Polémon se précipite dans ses bras. Tous ses amis l'entourent. Aglaé prend la main de son pere, & la baise avec transport.

Cependant Zamos soupire. En voyant la sensibilité de sa fille , il sent davantage le malheur de la perdre. Pendant que Polémon répond à la joie universelle , il s'éloigne. Accablé par ses chagrins , il s'appuie contre un arbre. Il aperçoit la cabane de Dameretas. Heureux rival , se dit-il à lui-même , ô Dameretas , je ne te hais point ; mais hélas ! j'envie ton sort. Aussi-tôt des cris & des gémissemens qui partoient de la cabane , viennent frapper ses oreilles. Il dirige ses pas vers cet endroit. Il entre : quel spectacle pour un cœur sensible ! Des créanciers avides , autorisés par une loi barbare , se dispoient à traîner dans l'esclavage la déplorable famille de Dameretas. Ce vieillard désespéré se traînoit dans la poussière aux pieds de ces monstres impitoyables. -- Épargnez mes cheveux blancs , épargnez mes enfans. Hélas ! s'écrioit un jeune homme , je touchois au moment d'être uni à la belle Aglaé. Quel revers ! Que je subisse seul le joug de l'esclavage ! Prenez mon sang , mais épargnez mon pauvre pere. Ah ! mes enfans ! s'écrioit une mere désolée en pressant dans ses bras le malheureux fruit de ses amours , j'ai trop vécu. Mais ces tigres , enflammés par un vil intérêt , insultoient à la vieillesse du vertueux Dameretas. L'ame sensible de Zamos est déchirée. Monstres , s'écrie-t-il en pleurant , arrêtez , cessez ,

cessez d'insulter au sort de cette famille malheureuse. Ces nombreux troupeaux qui errent sur le penchant de la colline sont à moi. J'en abandonne une partie pour payer les dettes de Dametas.

A ces mots, pere, mere, enfans, tous tombent à ses genoux. Bon jeune homme ! s'écrient-ils d'une voix entre-coupée par les sanglots ; grands Dieux ! ne laissez point une telle action sans récompense. Zamos attendri se dérobe aux transports de la reconnoissance. Satisfait de lui-même, il retourne chez son pere. --- O mon pere ! embrassez votre fils. --- Adamas est surpris de voir son visage rayonner de joie. -- Quoi ! mon fils, serois-tu heureux ? Aglaé ? . . . Oui, mon pere, oui, je suis heureux. J'ai fait une bonne action.

Alors il raconte comment il a sauvé Dametas & sa famille de l'esclavage. Adamas, transporté d'alégresse, les bras étendus vers le ciel, adresse aux Dieux cette prière si touchante : grand Jupiter, je te rends grace de m'avoir donné un fils si vertueux. Puisse-t-il parvenir à une vieillesse aussi fortunée que la mienne ! Puisse-t-il verser sur ses enfans les larmes de joie que je répands aujourd'hui sur lui !

Le bon témoignage que Zamos se rend à lui-même calme, en quelque sorte, la vivacité de sa passion. Il se console par sa vertu

du bonheur de son rival. Le lendemain il se dit à lui-même : c'est peut être aujourd'hui qu'Aglæ va être l'épouse de Dametas. En disant ces mots , il laissoit échapper quelques larmes. Un instant après il se reprochoit sa foiblesse. Mais il apperçoit dans le vallon une troupe de bergers & de bergeres qui s'avançoient vers sa cabane. C'étoit Polémon suivi de sa famille. Aglaé étoit ornée de guirlandes. Le jeune Dametas étoit à ses côtés. Zamos détourne la vue. Ils sont heureux , dit-il en soupirant ; mais pourquoi me rendre le témoin de leur bonheur ? Adamas va au devant de Polémon , & l'introduit chez lui. Zamos paroît & s'efforce de dissimuler l'amertume de son cœur. Il baisse les yeux. L'alégresse qui brille sur le front d'Aglæ est pour lui un surcroît de douleur. Polémon l'embrasse en souriant. Mon fils , lui dit-il , mon Aglaé est à toi , Dametas m'a dégagé de ma parole. Oui , généreux Zamos , interrompit le jeune Dametas en se précipitant dans les bras de son bienfaiteur , Aglaé vous aime ; elle est à vous. Zamos , hors de lui-même , a peine à croire ce qu'il entend. Adamas jouit avec plaisir de sa surprise. Mon fils , lui dit-il , la vertu n'est jamais sans récompense.





LE REPENTIR

T A R D I F.

C O N T E.

LA nature donne un droit incontestable aux peres & meres sur leurs enfans ; & celui qui s'y soustrait , ne mérite pas de porter à son tour un nom si sacré. Mais s'il est des devoirs pour les enfans , il en est aussi pour les peres ; & je ne sais si ceux des derniers n'égalent pas les autres. En effet , quelle barbarie plus grande peut-on exercer , que de lier par des chaînes étroites , deux personnes qui , loin de s'aimer , de se connoître l'une & l'autre , n'ont pas encore acquis par l'âge , les facultés nécessaires pour se connoître elles-mêmes. Parce que ces parens sont amis , ils veulent exiger que leurs enfans se sacrifient à leurs goûts , quelquefois blâmables , & ils étendent une autorité abusive , jusqu'au de-là même du tombeau. On blâme la sévère coutume des Romains , qui donnoit aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfans , ce qui les rendoit semblables aux esclaves. On a raison : cette loi

barbare dégradoit l'humanité, révoltoit la nature ; mais je crois que, esclavage pour esclavage, malheur pour malheur, il est moins affreux de voir trancher le fil de ses jours, que d'être obligé de passer sa vie avec quelqu'un qu'on abhorre.

Lisimond, homme riche, de grande qualité, étoit intime ami du Baron d'Ortis : tous deux veufs, n'ayant qu'un enfant chacun, ils se mirent en fantaisie d'unir leurs noms & leurs biens. Lisimond, prompt dans toutes ses actions, ordonna que Cécile fut élevée de façon à répondre un jour à ses intentions. Pour prévenir tout événement, il fit un testament, laissa tous ses biens à sa fille, lui ordonnant, en cas qu'il mourût avant qu'il eut pu l'établir, d'épouser le marquis d'Ortis, la deshéritant entièrement si elle ne suivoit pas sa volonté, déclarant qu'en ce cas, tous ses biens passassent entre les mains du jeune Marquis, sans que Cécile, c'est le nom de la jeune personne, eût autre chose à prétendre qu'une très-modique pension.

Lisimond après ce bel acte, donna tous ses soins à l'éducation de Cécile : &, voulant l'élever lui-même, il se retira dans une fort belle terre, à quelques lieues de la capitale, voisine de celle où le Baron d'Ortis résidoit ordinairement.

CONTE MORAL. 245

L'ami de Lifimond trouvoit trop d'avantage dans cette aillance pour n'être pas charmé du dessein de cet injuste pere. Néanmoins le baron étoit honnête homme , & sentoît parfaitement qu'une aillance formée de cette façon , pouvoit faire le malheur de Cécile , & peut-être celui du marquis son fils. Voulant éviter d'en être la cause innocente, il s'appliqua à inspirer à son fils des sentimens pour Cécile , qui répondissent à ce que Lifimond avoit fait pour lui. Le moyen qu'il prit ne lui réussit pas. Il obligea le jeune marquis , âgé d'environ douze ans , d'être toujours auprès de Cécile , de la prévenir en tout , ne lui cachant pas que , malgré le testament fait en sa faveur , il ne souffriroit pas qu'on violentât l'inclination de cette jeune personne ; que c'étoit à ses soins , à son respect , à faire naître des sentimens conformes aux vœux de Lifimond & aux siens.

Le jeune d'Ortis , dont le caractère étoit impérieux , ne reçut pas trop bien cette sage leçon , & , loin d'en profiter , il ne faisoit rien qui pût plaire à Cécile. Il avoit assez d'esprit pour sentir les raisons de son pere , mais sa hauteur naturelle l'empêchoit d'être aux petits soins avec une enfant qu'il regardoit déjà comme étant à lui. Forcé , cependant d'obéir à son pere , il rendoit visite à

Cécile ; mais il la traitoit avec empire , lui jetoit tout ce qui servoit à l'amuser , lui reprochoit sa dissipation , & ne prenoit plaisir qu'à la mortifier.

Cécile , quoique fort jeune , avoit l'esprit avancé ; elle s'irritoit de ce manque d'égards , & s'en plaignoit souvent à son pere. Lisimond , dont l'humeur sympathisoit avec celle du marquis , loin de faire attention aux déplaisirs de sa fille , la plaisantoit , & finissoit par lui ordonner d'être plus douce , de s'accoutumer à obéir à un homme qu'il avoit destiné à devenir son maître.

Les choses en étoient en ces termes , lorsque Lisimond mourut : loin de changer ses dispositions , il fit venir une de ses parentes , la chargea d'élever sa fille , & lui recommanda de tout faire pour l'unir au marquis d'Ortis.

Cécile n'avoit que douze ans : d'Ortis en avoit dix-huit ; & le Baron se proposoit de les marier dans deux ans. Le Marquis n'aimoit pas Cécile ; mais ses biens le tenoient , ce qui l'obligeoit à lui rendre quelques devoirs ; c'étoit d'un air si froid , que cette jeune personne redoubla d'aversion pour lui. Dorimene , c'est le nom de la parente qui avoit soin de son éducation , étoit une de ces femmes bornées , qui , prévenues des plus lourds préjugés , ne croient

pas qu'il soit permis d'aller au delà de la volonté d'un pere, quelque chose qu'il en puisse arriver. Elle avoit une fille fort jolie, fort spirituelle, & aussi bonne que belle. Ce fut dans le sein de Doris que Cécile déposa ses petits chagrins. Doris la consolait, lui faisoit espérer que son sort changeroit avec le tems, &, quoiqu'elle n'eût elle-même aucun espoir, elle ne laissoit pas que d'en faire concevoir à sa jeune amie.

Le marquis ne voulant ni rompre avec Cécile, à cause de son bien, ni s'attacher à elle, obtint de son pere la permission de voyager pendant une couple d'années. Ses adieux furent aussi froids qu'ils pouvoient l'être; il partit avec son gouverneur & deux domestiques. Près de trois ans se passerent sans qu'il parla de revenir; son pere, ennuyé de cette façon d'agir, crut qu'en lui envoyant le portrait de Cécile, dont les charmes croissoient à chaque instant, il se porteroit plus aisément à terminer une affaire qui lui étoit si avantageuse. On exigea de Cécile qu'elle se fit peindre; elle obéit, quoiqu'avec répugnance. Obsédée par le Baron qui faisoit l'amour pour son fils, & beaucoup mieux que lui; gênée par Dorimene qui ne cessoit de lui imposer des devoirs, elle menoit une vie très-désagréable,

& n'avoit de consolation que dans l'entre-tien de Doris.

Un jour qu'elles se promenoient dans le parc, suivies de loin par quelques-unes de leurs femmes, elles aperçurent un jeune homme qui marchoit lentement à quelque distance, & qui avoir les yeux si fort attachés sur une boîte magnifique qu'il tenoit, que le bruit qu'elles faisoient n'avoit pu le tirer de la profonde rêverie à laquelle il sembloit s'abandonner.

Une figure charmante, un air distingué, un je ne sais quoi, fixèrent les yeux de Cécile sur cet aimable inconnu. La comparaison qu'elle fit de lui au marquis d'Ortis, lui arracha quelques soupirs. Elle regarda languissamment Doris, voulut parler, & n'en eut pas la force. Doris, dont l'humeur étoit très-agréable, la railla de cet attendrissement; &, lui prenant la main, la força d'avancer pour tâcher de voir quelle étoit cette boîte dont l'inconnu étoit si fort occupé. Cécile, dont l'esprit & la raison devançoient l'âge, lui résista; & honteuse de la foiblesse qu'elle avoit montrée, le força de se retirer. Leur petite contestation fit lever les yeux à l'inconnu; mais à peine eut-il envisagé Cécile, qu'il fit un grand cri & resta immobile.

Cet événement étonna les deux amies, & Cécile, sans rien dire à Doris, se mit à fuir de toute sa force du côté du château. Doris, effrayée d'un départ si précipité, courut après Cécile ; mais l'inconnu l'abordant, la supplia de vouloir l'écouter un instant. Tout ce qui avoit l'air d'aventure amusoit Doris, ainsi elle n'eut garde de le refuser. Elle se disposoit à lui donner audience, lorsque quatre hommes sortirent d'une espece de char-mille ; trois d'entr'eux attaquèrent le cavalier, pendant que le quatrieme se saisit de Doris.

Le Comte de Césan (c'est le nom de l'inconnu) étoit brave ; sans s'étonner du nombre des assaillans, qu'il jugeoit avec raison devoit être des voleurs, il les reçut en homme accoutumé à vaincre. Il s'adossa contre un arbre, & en fit tomber un à ses pieds. Son valet, qui le cherchoit depuis quelque tems, accourut au bruit, & secondant son maître, le défit du second ; le troisieme bleffa considérablement le comte ; il eut le même sort que ses compagnons, & mordit la poussiere. Celui qui tenoit Doris la lâcha alors, & s'enfuit. Le comte fit quelques pas vers elle ; mais le sang qu'il perdoit l'ayant affoibli, il tomba presque à ses pieds sans aucune apparence de vie. Doris n'étoit guere

en meilleur état ; cependant , la frayeur lui donnant des forces , elle courut au château , en criant au secours.

Le retour précipité de Cécile , son trouble avoient surpris Dorimene. Elle lui demanda ce qu'elle avoit , & pourquoi Doris n'étoit pas avec elle. Cécile ne savoit que répondre ; elle balbutioit : son trouble augmentoit. Dorimene impatiente la prit par la main , la força de retourner sur ses pas , & , se faisant suivre par quelques-uns de ses gens , elle prenoit déjà le chemin du parc , lorsque Doris accourant toute éperdue , la supplia d'envoyer du secours à son libérateur. Dorimene voulut la faire expliquer ; mais Doris la pressant toujours , sans rien particulariser , elle l'obligea à faire ce qu'elle souhaitoit. Doris , plus tranquille après cet ordre , fit un signe à Cécile , & raconta à sa mere , que se promenant avec Cécile , le hasard les ayant éloignées de leurs femmes , quatre hommes les avoient saisies , elle & sa compagne , & qu'elles avoient été délivrées par la valeur d'un inconnu , qui étoit resté lui-même mourant sur la place.

A ce récit , dont une partie étoit véritable , Cécile pâlit , & Dorimene , intéressée à la conservation du libérateur de sa fille , doubla le pas pour voir en quel état il

étoit : elles ne furent pas long-tems sans le rencontrer, porté par leurs gens. Le mouvement lui avoit rendu la connoissance, mais il étoit si foible qu'il respiroit à peine. Cécile détourna la tête à cet aspect ; ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle eut de la peine à cacher à ceux qui l'environnoient. Dorimene fit porter le comte de Césan dans un appartement bas, donna ordre d'appeler des chirurgiens, & ne voulut s'en fier qu'à elle-même, pour ce qui regardoit cet aimable blessé.

Cécile & Doris se retirèrent à leur appartement, où elles ne furent pas plutôt que Doris regardant Cécile avec cet air gai, content, qui lui étoit si ordinaire : vous êtes bien pitoyable, ma chere Cécile, lui dit-elle ; l'état où je vous vois, (Cécile pleuroit) me prouve l'extrême sensibilité dont le ciel vous a partagée. Que feriez-vous de plus, si d'Ortis étoit à la place de l'inconnu ? -- Rien, ma chere Doris ; & peut-être . . . elle se tut, baissa les yeux & soupira ? c'est-à-dire, reprit l'enjouée Doris : que vous souhaiteriez bien que d'Ortis fut assez courageux pour défendre les dames, fût-ce aux dépens de ses jours, & même . . . -- Arrêtez, Doris ; songez que le marquis sera dans peu mon époux ; qu'il ne m'est pas permis

de faire des vœux contre lui , & que c'est m'offenser de me soupçonner . . . -- Arrêtez-vous-même, belle prêcheuse , je ne vous offense point ; je n'ai garde de vous détourner d'aimer & de rendre des devoirs à votre futur époux. Je suis même ravie que votre inclination s'accorde avec le testament de votre pere. Cela étant, je n'ai plus rien à dire , & je saurai vous taire une découverte importante que j'ai faite depuis un quart-d'heure. Mon dieu , Doris , reprit cette belle affligée, que vous êtes cruelle ! Pourquoi insultez-vous à mon malheur ? -- Parce que vous n'êtes pas sincere , ma chere Cécile. Mais cessons la plaisanterie , perdez le fâcheux souvenir de votre futur mari , & apprenez que je suis au fait & du portrait renfermé dans la boîte du comte , & du cri qui vous a obligée de fuir avec tant de vitesse. -- Ah ! si vous le savez, de grace, Doris , éclaircissez mes doutes ; dites-moi . . . -- Rien, à mon tour. Non, vous ne saurez rien, que vous ne m'ayez avoué ce qu'à la vérité je devine , mais ce que je veux tenir de votre amitié. --- Eh ! que faut-il donc avouer ? Rien , vous dis-je. -- Doris ! -- Cécile ! -- Oh ! c'en est trop ! ou trop peu ! -- On vint les interrompre : Dorimene les attendoit pour se mettre à table : elles descendirent. Le souper

fut court ; on parla peu. Le baron d'Ortis, qui venoit d'arriver, fit ce qu'il put pour ramener la gaieté, mais il ne put y parvenir. Doris demanda des nouvelles du blessé ; on lui répondit qu'on ne pouvoit encore asseoir de jugement certain ; & dans l'instant Dorimene passa dans l'appartement du comte de Césan, & laissa les deux amies avec le baron d'Ortis. Cécile n'étoit pas à elle : le danger de son inconnu l'occupoit toute entiere ; sa vie lui étoit chere, en un mot, elle l'aimoit sans oser se l'avouer.

Le baron d'Ortis lui montra une lettre de son fils qui lui annonçoit un prompt retour. Sur cela, il dit mille jolies choses à Cécile, excusant son fils sur le silence affecté qu'il gardoit avec elle, car il ne lui avoit pas écrit une seule fois, & ne s'en étoit pas même informé. Cette négligence la touchoit sensiblement, quoiqu'elle ne l'aimât pas ; mais le regardant comme un homme à qui elle étoit destinée, elle auroit voulu qu'il l'eût forcée à lui rendre justice & à l'aimer. Le mépris qu'il lui marquoit lui en inspira tant pour lui, qu'elle se promit bien de renoncer à tout plutôt que de l'épouser. La vue du comte de Césan la fortifiant dans ce dessein, elle répondit assez froidement aux galanteries du baron, & se retira, sous prétexte d'avoir besoin de repos.

Les discours du baron l'avoient éclairée sur ses secrets sentimens ; elle s'aperçut avec effroi qu'elle aimoit , & qu'un instant avoit suffi pour l'enchaîner à jamais. Cette connoissance lui fit verser des larmes. Doris les vit couler , ne douta point de leur cause ; mais voulant obliger Cécile à se confier à elle , elle ne lui dit rien , & feignant de vouloir se coucher , elle se retira. Cécile rêva quelques instans , renvoya ses femmes , & se résolut enfin de tout avouer à Doris. Elle fut chez elle à petits pas , la croyant déjà couchée. Doris , qui s'attendoit à cette visite , ne fit pas semblant de la voir , tira une boîte de sa poche , l'ouvrit & feignit de la regarder avec attention. Cécile la reconnut pour celle qu'elle avoit vue dans les mains du comte , & , poussée par un mouvement de curiosité , elle s'avança promptement , la prit des mains de son amie. Quelle fut sa surprise , en voyant son portrait , le même qu'on l'avoit forcée d'envoyer au marquis d'Ortis ! Elle se laissa aller sur un fauteuil , regardant tantôt Doris , tantôt son portrait. Doris eut pitié d'elle , l'embrassa tendrement , en lui disant que , graces au ciel , elle ne seroit jamais unie au marquis. Sans lui donner le tems de répondre , elle lui dit qu'un des leurs ayant trouvé cette boîte dans le parc , la lui avoit apportée ; que la reconnoissant

CONTE MORAL. 255

pour être au marquis d'Ortis, elle avoit fait questionner le laquais du comte; que ce domestique avoit répondu que son maître avoit gagné ce bijou au jeu, qu'il le conservoit avec soin, & qu'il passoit des jours entiers à le contempler. Vous voyez, continua Doris, que voilà un grand acheminement à votre bonheur. Le comte vous aime; si votre peinture l'a enflammé, jugez ce que fera l'original. Mais, Doris, vous n'y pensez pas, je ne puis être qu'à d'Ortis; mon pere. --- Eh bien, votre pere? quand il vivoit, il avoit des droits sur vous; il est mort, ses droits sont renfermés dans le tombeau. -- Et ce testament? -- On le cassera. Mais j'oublie que je vous offense! d'Ortis a des droits incontestables sur vous; d'ailleurs vous l'aimez. -- Non, il en est indigne, ce dernier trait acheve de me révolter contre lui. Je consentirois plutôt à épouser le tombeau, que d'être unie à un homme qui me méprise assez pour jouer mon portrait. -- Achevez la confidence, ma chere Cécile; vous aimez le comte de Césan. --- Ce qu'il a fait pour vous m'intéresse à ses jours. -- Vous êtes bonne amie! je vous dois beaucoup, & je doute que je puisse m'acquitter aisément d'une obligation pareille. --- Oh! vous le pouvez, reprit vivement Cécile. --- Et de quelle maniere? -- En inspirant de l'amour

au marquis. --- La chose est merveilleuse, bien imaginée. Eh ! comment m'y prendre, s'il vous plaît ? --- Rien de plus aisé, ma chère. Le marquis est vif, inconsideré ; ma froideur achèvera de le révolter, votre enjouement servira à le dépiquer, & j'espère que par ce moyen nous serons toutes deux contentes. --- Mais, Cécile, vous n'y pensez pas. Songez que je n'ai qu'un bien très-modique ; que le vôtre est considérable, & que, sans vous flatter, vous possédez mille avantages dont je ne pourrois le dédommager. --- Tous ces avantages, s'il étoit vrai que j'en eusse, disparoîtroient bientôt aux yeux d'un homme épris. La seule chose que je vous conseille, ma chère Doris, c'est de ne lui jamais donner votre portrait, de peur que vous ne voyagiez peut-être plus loin que moi.

Ces deux aimables personnes s'entretenirent de cette façon une partie de la nuit. Elles se couchèrent enfin, & le sommeil ne leur présenta que des idées agréables. Cécile, à son réveil, pria son amie de s'informer de l'état du blessé, n'osant le faire elle-même, de peur de déceler le tendre intérêt qu'elle y prenoit. Doris passa à l'instant dans l'appartement de sa mère : elle n'y étoit déjà plus, & si-tôt que le jour avoit paru, elle étoit passée dans celui du comte. Cet excès d'attention intrigua les deux

deux cousines ; elles cherchoient à pénétrer le motif qui faisoit agir Dorimene. Elles étoient encore dans cette inquiétude , lorsqu'elle entra. Vous vous êtes levées bien tard , Mesdemoiselles , leur dit-elle d'un air chagrin , vous vous souciez très-peu des gens qui ont hasardé leur vie pour sauver votre honneur. Apprenez , poursuivit-elle , que le comte est fort mal , qu'il s'agit beaucoup pour retrouver une boîte qu'il perdit hier , & dont personne ne peut lui donner de nouvelles. J'entends , poursuivit-elle avec chaleur , que vous lui rendiez des soins , ayez les plus grands égards pour lui , dans cette maison : votre air d'indifférence ne me satisfait nullement.

Nos deux amies se retirèrent fort contentes de cet ordre , qu'elles se promirent bien de suivre exactement. L'après-midi , elles accompagnèrent Dorimene à la chambre du comte. En y allant Cécile étoit interdite ; elle trembloit comme si , de cette entrevue , eût dépendu son sort. Le comte avoit le visage tourné de leur côté ; il reposoit. Quelle fut sa surprise , sa joie , lorsqu'en s'éveillant il vit devant lui , dans sa chambre , cet aimable objet , qui seul remplissoit son ame ! Il pâlit , voulut parler , articula quelques mots ; Cécile rougit , baissa les yeux ; Doris sourit , & Dorimene , sans examiner personne , obligea le comte à garder

le silence. Elle lui dit qu'elle lui amenoit de quoi amuser ses yeux jusqu'à ce qu'il lui fût permis de prendre part à la conversation. Césan la remercia par signe , ainsi qu'elle le lui avoit ordonné ; mais ses yeux , au défaut de sa bouche , marquerent à Cécile combien il étoit touché du plaisir de la voir.

Près d'un mois se passa de cette façon , sans que le comte pût trouver un moment favorable pour parler à Cécile. Il commençoit à se lever ; Dorimene , qui étoit toujours la même pour lui , en avoit tous les soins imaginables. Son dessein étoit de l'engager à jeter les yeux sur Doris ; elle s'étoit informée de sa famille , de son bien , & satisfaite sur tous ces articles , elle cherchoit à découvrir quels étoient ses sentimens. Une après-midi que Dorimene indisposée avoit envoyé les deux amies tenir compagnie à Césan , cet amant prit ce tems pour rompre un silence que son cœur défavoit , mais qu'il avoit cru jusqu'alors nécessaire. Il s'approcha de Cécile qui brodoit auprès d'une fenêtre , & là osa lui parler des sentimens qu'elle lui avoit inspirés : la priant d'user de franchise , & de vouloir lui dire naturellement si le marquis d'Ortis avoit été assez heureux pour toucher son cœur. Doris qui vit que l'entretien s'engageoit , s'éloigna sur un léger prétexte , & fut à l'autre croisée , d'où

elle observoit les deux amans. Cécile qui ne haïssoit pas le comte , & qui cherchoit à se venger du marquis , lui répondit adroitement ; & , sans le désespérer ni s'engager à rien , elle le mit dans le cas de lui raconter l'aventure du portrait.

J'étois , lui dit-il , à Londres ; j'y rencontrai le marquis ; son entretien me plût ; je me proposai de le voir assidûment pendant mon séjour en Angleterre. Nous nous liâmes , je fus de toutes ses parties , il fut des miennes. Il aime le jeu ; je l'y accompagnois par complaisance. Un jour qu'il jouoit malheureusement , il m'emprunta quelque argent , & l'ayant perdu , il proposa de jouer votre portrait. J'ouvris la boîte qui le renfermoit , je fus frappé d'un trait inévitable. L'amour me punit dans ce moment d'avoir négligé son culte. Ma passion fut si forte dès cet instant , que je proposai au marquis de me vendre la peinture. Les joueurs ne savent guere ce qu'ils font ; d'Ortis me répondit qu'il me céderoit la peinture & la boîte , si je voulois lui prêter de quoi fournir la main qu'il vouloit faire. Je ne balançai pas , je le pris au mot , & lui donnai ce qu'il me demandoit. Il le perdit encore , & , tout furieux de son malheur , il voulut qu'un coup de dez décidât de l'argent qu'il me devoit , & d'un portrait que j'aurois

acheté des deux tiers de mon bien. La fortune & l'amour me favorisèrent. Je vous laisse à penser, belle Cécile, quelle fut ma joie. Je lui demandai de qui étoit ce portrait; il me répondit froidement que c'étoit d'une jeune personne qu'il comptoit épouser à son retour en France. Il me dit votre nom, & ce qui vous engageoit tous deux à former des liens si contraires à votre inclination. Je fus charmé de cette indifférence qu'il conservoit pour vous, je ne le regardai pas comme un rival redoutable, & je n'eus rien de plus pressé que de revenir dans ma patrie, pour tâcher de découvrir quelle province vous habitiez. Je ne savois quelle bizarrerie empêchoit d'Ortis de m'en instruire, quelques instances que je lui fisse à ce sujet. J'ai parcouru tout le royaume sans trouver l'objet qui m'emflammoit. Je suis venu passer quelque tems à la terre d'un de mes parens; ma seule occupation étoit de me promener en regardant cette peinture, & de me plaindre du sort qui me séparoit de l'original. Telle fut ma vie jusqu'au jour fortuné que je vous rencontrai. J'étois bien éloigné de me croire si près de vous. Votre présence m'a fait jeter un cri d'étonnement: vous m'avez fui, cette action m'a fait revenir à moi-même; j'ai aperçu Doris, j'allois la supplier de vouloir m'instruire de votre demeure, lorsque des coquins

sont venus l'attaquer ; j'ai été assez heureux pour la défendre , & je mets mes blessures au rang du bonheur le plus grand , puisqu'elles m'ont procuré l'avantage de pouvoir vous dire que je vous adore , & que vous seule pouvez faire ma félicité. Parlez , adorable Cécile , prononcez mon arrêt ; s'il n'est pas favorable , je cesserai de vous importuner , & je vous délivrerai d'un amant odieux.

En parlant ainsi le comte se jeta aux genoux de Cécile ; ses yeux fixés sur ceux de cette belle , s'efforçoient d'y lire le sort qu'elle lui destinoit. Il fut impossible à Doris de porter la discrétion plus loin ; elle s'approcha des deux amans. Sa présence enhardissant la timide Cécile , cette belle personne rendit la main à son amant : levez - vous , comte , lui dit-elle , si votre bonheur dépend de mes sentimens pour vous , soyez content. Je vous dirai plus , je les partage , & si la fortune favorisoit mes vœux , les vôtres seroient remplis.

Le comte enivré , transporté , baïsa mille fois la main de son amante. Sa joie étoit trop grande pour qu'il pût l'exprimer ; mais son silence portoit trop bien l'expression de l'amour , pour qu'il eût besoin d'avoir recours à de vaines paroles. Cécile ressentait le trouble enchanteur qui caractérise si bien une première passion. Tout chez elle , tout à ses yeux por-

toit la douce empreinte du sentiment qui l'animoit. Revenue à elle, elle força son amant à se relever, & lui dit : l'aveu que je viens de vous faire est contre l'exakte bienféance. Je le fais : votre sincérité a excité la mienne, puissé-je ne m'en repentir jamais ! l'espoir de vous être unie, ne m'a point engagée à cette démarche. Je ne serai jamais au marquis d'Ortis, il est vrai ; mais comme le testament de mon pere le met en possession de tous mes biens, ne croyez pas que, pauvre, dénuée de tout ce qui devroit m'appartenir, je veuille exiger de vous une main que peut-être vous vous repentiriez un jour de m'avoir donnée. Non, comte, l'intérêt ne guida jamais mes actions ; je vous aime, je l'avoue ; cet amour ne m'obligera point à faire rien d'indigne de vous & de moi.

Le comte enchanté alloit lui répondre, lorsque la porte s'ouvrant, ils virent entrer les d'Ortis pere & fils. Quel coup de foudre pour ces amans, quelle surprise pour Doris ! le baron d'Ortis prenant son parti en homme sage, s'avança vers Cécile, lui présenta son fils, fit un compliment à Doris, &, par une suite de cette dissimulation dont on se sert souvent avec tant de succès, il se récria beaucoup sur le plaisir qu'il ressentoit de voir le comte en si bon état. Cécile, dont l'embarras croissoit à chaque instant, proposa bientôt à la compagnie

CONTE MORAL. 263

de passer dans la chambre. de Dorimène. Le comte étoit dispensé de cette visite ; il ne sortoit point encore de la chambre. Il auroit bien voulu dire un mot à Cécile ; mais il étoit observé , & tout ce qu'il put faire fut de prier Doris de lui être favorable. Elle le lui promit ; & de si bon cœur , qu'il lui en fit des remerciemens très-vifs , dont une partie furent entendus par le marquis , qui donnoit la main à Cécile , mais dont les yeux étoient attachés sur Doris. Il lança un regard terrible sur ce prétendu rival , qui , charmé du *quiproquo* lui répondit par un sourire.

Dorimène , qui étoit prévenue de l'arrivée du marquis , avoit , de concert avec le baron , tout arrangé pour que le contrat fut dressé le même soir. Elle en parla à Cécile , qui hésitoit à répondre , lorsque d'Ortis prenant la parole , dit à Dorimène , avec l'air de l'enjouement , qu'il la supplioit de ne point presser la charmante Cécile ; qu'il ne la vouloit devoir qu'à elle-même , & qu'il la prioit de ne rien précipiter. Ce discours , auquel on ne s'attendoit nullement , surprit tous ceux qui l'entendirent ; ils s'entreregardèrent , & furent étonnés de trouver tant de délicatesse dans un homme qui paroissoit en avoir si peu. Doris seule ne fut pas la dupe de cette façon d'agir ; les yeux du marquis l'avoient

trop bien instruite pour s'y méprendre. Dorimene insista, le baron loua son fils, & obligea cette dame à remettre l'affaire à quelque tems.

Le reste du jour se passa en attentions continuelles de la part du marquis; il étoit toujours à côté de Cécile, la prévenoit en tout, & lui tenoit les discours les plus flatteurs, & sans la façon dont il regardoit Doris, on l'eût cru fortement épris des charmes de Cécile. L'heure du souper arriva: Dorimene, qui avoit des raisons pour ménager le comte de Césan, fit un compliment aux d'Ortis, & les pria de trouver bon qu'on soupât dans la chambre du comte. Elle ajouta à cette prière un récit de ce qui s'étoit passé, & exagéra tant le service rendu aux deux cousines, qu'elles redoubla la jalousie du marquis.

On passa chez le comte qui reçut les complimens forcés du marquis avec l'air de la tranquillité. A table, les coups-d'œil ne furent pas épargnés. Le marquis s'étoit mis auprès de Cécile, parce que Doris étoit proche du comte, & qu'il vouloit les examiner tous deux. A l'heure de se retirer, le comte fut assez adroit pour glisser un billet dans la main de Cécile; rentrée dans son appartement, elle le lut & y trouva ces mots:

« Tout s'arrange au gré de mes desirs; le
» marquis aime Doris, & me croit son rival.
» Graces à sa prévention, je puis travailler à

» faire mon bonheur sans qu'il soupçonne la
 » part que vous aurez à mes démarches. Dai-
 » gnez-vous, belle Cécile, m'assurer par un
 » mot de réponse que vous partagez les senti-
 » mens du comte de Césan ».

Cécile montra ce billet à son amie, qui la força d'y répondre, & se chargea de le remettre au comte. Lorsque ses dépêches furent faites, Cécile regardant Doris avec un air charmant, eh bien, lui dit-elle, comment trouvez-vous le marquis? je devrois, lui répondit Doris, vous faire attendre ma réponse pour vous punir de votre dissimulation; cependant, comme je suis la sincérité même, je vous avouerai ingénument que je ne suis point fâchée d'avoir fait sa conquête; que si ses affaires prenoient un certain tour, je ne mettrois pas d'obstacles à votre félicité; enfin j'épouserai volontiers le marquis; mais je ne lui donnerai jamais mon portrait. Cette conclusion fit éclater de rire Cécile. Elle essaya de continuer l'entretien. Mais Doris ne voulut plus rien entendre, & elle fut obligée de la laisser tranquille.

Quelques jours se passèrent sans que les affaires changeassent. Un soir qu'on se promenoit dans le parc, le comte, qui étoit allé jusques-là, ne put revoir l'endroit où il avoit rencontré Cécile, sans lui lancer des regards expressifs. La compagnie se partagea, le baron

étoit avec Dorimene , lui parloit avec chaleur ; le marquis donnoit la main à Doris , & trouva le moyen de l'écarter pour lui parler de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Le comte ne laissa pas perdre un instant si précieux ; il conjura sa maîtresse de permettre qu'il offrit au baron & au marquis les conditions les plus avantageuses pour qu'ils voulussent se désister de leurs prétentions. Il accompagna cette prière de tant de protestations que Cécile en fut ébranlée ; elle souscrivit à tout ce qu'il lui proposa , l'assurant néanmoins que si les d'Ortis ne vouloient point d'accommodement , elle étoit résolue à se retirer dans un couvent , seul endroit où elle pût vivre avec la modique pension qui lui seroit adjugée. Ce fut en vain que le comte essaya de lui faire changer de pensée , elle persista , & cette conversation , qui avoit des charmes pour tous deux , les mena si loin , que , ne pensant plus au reste de la compagnie , ils ne virent qu'eux , leur amour & leur désintéressement. Imaginant être seuls , ils se dirent mille jolies choses ; Cécile rendit son portrait au comte , qui le baïsa mille fois , Cécile s'aperçut enfin qu'il étoit tard ; elle voulut se lever , & ayant tourné la tête elle vit à quatre pas d'elle Dorimene , le baron , le marquis & Doris qui les écoutoient. Jamais confusion n'a été plus forte que celle de Cécile. Son premier

mouvement fut de prendre la fuite ; mais Dorimene l'arrêrant, lui dit : pourquoi vous troubler ainsi ? Vous n'êtes pas ici la seule qui défobéissiez à vos parens ; si la compagnie vous plaît vous pouvez , ajouta-t-elle , en lui montrant Doris & le marquis , vous pouvez consulter avec vos amis , de quelle maniere vous vous y prendrez pour annuler le testament d'un pere respectable à tous égards. Puisque vous m'avez entendue , Madame , lui repartit cette belle fille , vous connoissez mes sentimens. Je laisse au marquis les biens que mon pere lui a destinés , de tels avantages me touchent peu. J'aime le comte , je ne m'en défends pas ; mais comme je l'aime plus pour lui que pour moi , je ne prétends pas faire notre malheur à tous deux , en m'unissant à lui , étant sans bien : aussi lui ai-je dit que le couvent seroit mon seul refuge. Et moi , je ne le souffrirai jamais , interrompit le baron ; mon fils n'épousera point ce qu'il aime , s'il ne renonce au bien de l'adorable Cécile , à moins qu'il ne veuille m'obliger à faire pour elle ce que feu Lisimond fit injustement pour lui.

Dorimene , qui n'avoit parlé de cette sorte que pour suivre ce qu'elle appelloit son devoir , fut bien aise de cette générosité réciproque. Elle ne pouvoit trouver pour sa fille un parti plus sortable que le marquis d'Ortis. Le baron , qui

s'étoit apperçu de l'amour de son fils pour Doris, n'avoit pas balancé à rompre les nœuds qui l'attachoient à Cécile, dont le penchant pour le comte n'avoit pu échapper à sa pénétration. Son parti fut bientôt pris ; il parla à Dorimene, qui, sévère comme elle étoit, s'étoit fait prier plus d'une fois. Tout s'apaisa enfin, & nos quatre amans s'étant réjouis, se féliciterent de l'aventure qui, en les accordant sur le chapitre de l'intérêt, leur épargnoit bien de la contrainte & de l'inquiétude.

Dès le lendemain on travailla aux préparatifs des deux mariages qui devoient se célébrer le même jour. Les contrats furent dressés & signés aussi-bien que la renonciation des d'Ortis, & en peu de tems tout fut mis au point de l'épouser. La veille de ce grand jour il y eut un superbe festin au château. Jamais le marquis n'avoit été aussi gai, aussi complaisant ; il étoit le premier à plaisanter sur l'aventure du portrait, qui, selon lui, étoit de ces coups du sort qu'on ne peut ni prévoir, ni empêcher. Le comte, enivré d'amour, pensoit avec ravissement à l'instant qui alloit l'unir pour toujours à une personne qu'il adoroit. Doris seule parut rêveuse ; on lui en fit la guerre, elle se défendit assez mal, & prétexta une légère indisposition. Elle se retira de bonne-heure. Cécile la suivit : inquiète de la tristesse de son

amie, elle n'omit rien pour en découvrir la cause. Doris lui promit de lui dire le lendemain, & la conjura seulement de vouloir changer de chambre. Cécile étonnée lui accorda sa demande, & se retira, non sans penser à cet air de mystère qui l'inquiétoit & l'affligeoit. Elle passa une partie de la nuit à rêver; vers le matin elle s'affoupi, & fut réveillée à cinq heures par des cris aigus.

Elle se leva précipitamment, courut à sa fenêtre, & vit le marquis qu'on rapportoit percé de deux coups d'épée. Doris en pleurs le suivoit. Elle descendit, trouva Dorimene les yeux étincelans de courroux, le baron au désespoir, & toute la maison en combustion. Ce fut en vain que Cécile chercha des yeux le comte de Césan; il étoit retourné chez son parent, où il se plaignoit de la rigueur de son sort.

Le marquis d'Ortis n'avoit pas plutôt été assuré de la possession de Doris, que ses charmes avoient disparu à ses yeux. Cécile avoit pris dans son cœur la place qu'elle auroit dû y occuper depuis long-tems. Rêvant nuit & jour aux moyens qu'il emploieroit pour ravir Cécile à la tendresse du marquis, il n'en trouva pas de meilleur que de l'enlever la nuit qui devoit précéder celle de leur hymen commun. Il donna ses ordres à un valet-de-cham-

bre sur qui il se confioit , & , sûr du succès ; il ne s'appliqua qu'à feindre des sentimens qu'il n'avoit plus. Le hasard voulut que Doris entendît les ordres qu'il donnoit à son valet. Quelle douleur pour elle de se voir si indignement trahie ! elle aimoit le marquis ; elle dévora sa douleur , & força Cécile à changer de chambre avec elle , résolue de se laisser enlever ; jugeant qu'après cette équipée , le marquis , la reconnoissant , rentreroit en lui-même & lui sauroit gré de lui avoir épargné un crime. Elle attendit , dans des tranfes mortelles , l'heure à laquelle se devoit faire ce coup. Vers les quatre heures , elle entendit marcher dans sa chambre , & se sentit mettre un mouchoir devant la bouche. Elle laissa faire tout ce qu'on voulut. On lui jeta quelques hardes sur le corps , on l'emporta dans une chaise qui l'attendoit dans la cour. Ses pleurs la suffoquoient ; la douleur , l'amour , la rage , tout se réunissoit pour la tourmenter. L'espoir de ramener son infidelle fut seul capable de la retenir. Elle partit enfin : en traversant le parc , ils rencontrèrent le comte qui s'y promenoit. Le jour étoit déjà grand , il reconnut la chaise du marquis , fut à sa rencontre ; l'autre furieux de se voir découvert , courut sur lui l'épée haute , lui disant qu'il falloit périr ou lui ceder. Cécile sans laquelle il ne pouvoit

vivre. Ils se battirent en désespérés. Le comte , après la plus forte résistance , perça le marquis de deux coups , & fut à la chaise en tirant la prétendue maîtresse. Son étonnement fut des plus grands , en ne voyant que Doris qui faisoit tous ses efforts pour en sortir. La faute qu'il croyoit avoir commise , ne le laissa pas hésiter sur le parti qu'il avoit à prendre. Il s'approcha du blessé , qui ne fut pas moins surpris que lui , de voir Doris au lieu de Cécile. Ce trait servit à lui dessiller les yeux. Il se tourna vers elle , la conjura de lui pardonner l'outrage qu'il lui avoit fait , & força le comte de s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût appris aux personnes intéressées de quelle manière leur combat s'étoit fait. Il s'évanouit en achevant ces mots. Le comte suivit son conseil , les gens du marquis le rapportèrent au château , & la triste Doris , en proie à des mouvemens indéfinissables , suivit ce parjure amant , les yeux baignés de larmes.

Le marquis ne fut pas plutôt revenu de sa foiblesse , que l'honneur le pressant de justifier le comte , il fit dans des termes si honorables pour ce dernier , & montra un si grand repentir , qu'il arracha des larmes de tous ceux qui étoient présens. Le baron , qui sentit la vérité du récit de son fils , après l'avoir vu panser , & s'être assuré qu'il n'y avoit rien à craindre pour

ses jours, monta à cheval & fut au château où s'étoit retiré le comte. Je viens, lui dit-il en l'embrassant, réparer autant qu'il est en moi le crime de mon malheureux fils; je fais tout, je viens vous prier d'oublier une faute dont il n'est que trop puni.

Le comte lui répondit obligeamment. Ils revinrent au château de Cécile, où ils furent reçus aussi-bien que les circonstances le permirent. Le baron exigea que les nûces de Cécile se fissent, on lui obéit, mais on en supprima l'éclat.

Le marquis se rétablit de ses blessures, il chercha à faire oublier ses incartades à Doris. Le parti de cette belle fille étoit pris; rien ne put la faire changer. Elle ne voulut pas s'unir avec un époux de ce caractère; au bout de quelque tems, elle s'enferma dans un monastere où elle prit le voile, malgré les sollicitations de sa mere & de son volage amant. Pour d'Ortis, au désespoir de ses folies, il passa sa vie, qui fut assez longue, à se repentir de s'être repenti trop tard.





L' H O M M E

QUI NE S'ÉTONNE DE RIEN.

C O N T E.

SURGI & Dérinay avoient été amis dès l'enfance, & l'étoient encore à cinquante ans. Tous deux habitoient la campagne & le même canton ; mais leur maniere de l'habiter étoit différente ; leur maniere de sentir & de voir différoit encore plus. Dérinay étoit riche & toujours inquiet : Surgi étoit pauvre & toujours tranquille. Comment faites-vous , demandoit le premier à son voisin , pour ne vous plaindre jamais du sort qui vous a tant maltraité ? C'est , répondoit Surgi , que je lui fais gré de ne m'avoir pas encore traité plus mal. Mais, reprenoit Dérinay , vous étiez riche , & vous voilà dans l'indigence. Voyez les habitans de ce village , ajoutoit Surgi , ils sont encore plus pauvres que moi. Il est vrai , poursuivit Dérinay , que la richesse n'est pas toujours la compagne du bonheur. Je suis de tous mes pareils le plus opulent & le moins heureux. --- Je le crois bien ! tout vous réussit. --- A peine ai-je formé un projet qu'il

s'effectue ; je n'ai le tems ni d'espérer ni de craindre. --- Je vous plains ; votre ame doit être bien engourdie. --- Vous croyez donc l'inquiétude un aliment nécessaire à notre existence ? --- Croyez vous , reprit Surgi , le vent nécessaire à un vaisseau qui met à la voile ? nous sommes le vaisseau ; & si rien ne nous agite nous restons par nous-mêmes sans mouvement. --- Mais avouez , du moins , qu'il ne faut pas que le vaisseau se brise ? Ne vous faites point illusion , & parlons sans figure : voilà bien des revers qui sont venus fondre sur vous depuis quelque tems. --- Je n'en n'ai point gardé la liste , & j'en ai , sans doute , oublié plusieurs. --- Mais , par exemple , cet orage qui anéantit vos petites vendanges l'automne dernière ? --- Je fus très-heureux qu'il n'ait pas détruit ma petite moisson deux mois plutôt. --- Et ce coup de tonnerre qui renversa une partie de votre maison ? --- Cette partie n'est point habitée ; mon bonheur voulut que le tonnerre tombât sur elle , & non sur celle que j'habitois. --- Il n'y a pas trois semaines qu'un renard égorga durant la nuit toute votre basse-cour. --- J'ai bien de l'obligation à ce renard. Le ravage qu'il avoit fait dans ma basse-cour fut cause que j'examinai ma bergerie. Il y avoit un trou assez grand que je fis reboucher. Vous

voyez bien que si , au lieu du renard , le loup étoit venu me visiter la nuit d'auparavant , c'étoit fait de tous mes moutons. --- Enfin , l'hiver dernier , Firmin , votre fils s'est cassé une jambe. ---- Si vous saviez combien la chute qu'il fit étoit dangereuse , vous admireriez le bonheur qu'il eut de ne se les être pas cassées toutes deux. ---- Mais , vous même , ajouta Dérinay avec impatience , vous-même , n'êtes vous pas quelquefois tourmenté de la goutte ? Voilà , répliqua Surgi , ce que c'est que d'avoir long-tems vécu dans l'aisance & l'oïiveté. La goutte n'eut jamais osé venir me trouver sous cetteasure. Au reste , ce n'est point un malheur : un habile médecin m'a dit que la goutte préservoit de toute autre maladie.

Oh ! parbleu , dit encore Dérinay , je suis au bout de mes objections. Il est inutile de disputer contre un homme qui prétend que la goutte n'est point un mal. Ils se quitterent , Dérinay pour aller s'ennuyer dans son château , & Surgi pour travailler à son jardin.

Il achevoit d'étayer un jeune arbre quand son fils arriva de la prairie voisine. Il étoit complètement mouillé , quoiqu'il ne fût tombé aucune pluie , & paroïssoit vivement ému. Ah ! mon pere ! s'écria-t-il , ah ! de quel malheur je viens d'être témoin ! Quel est ce mal-

heur , demanda Surgi. ---- La fille de notre riche voisin, l'aimable Pauline , est tombée dans le plus profond de la riviere ! ---- Comment ! elle s'est noyée ? ---- Non , mon pere , je l'ai secourue. ---- Vous êtes bienheureux l'un & l'autre ! ---- Je m'estime heureux , il est vrai ; mais Pauline est encore si effrayée ! ---- Elle se rassurera ; & remerciera le ciel de l'avoir envoyé là si à-propos. ---- Elle s'étoit hasardée , seule avec sa femme-de-chambre , à conduire sur la riviere une petite gondole : la tête a tourné à l'une & à l'autre ; la gondole s'est renversée. --- Et la femme-de-chambre qu'est-elle devenue ? ---- Elle s'étoit accrochée à une branche d'arbre qui plonge dans la riviere. J'ai eu le tems de la secourir , comme j'avois secouru sa maîtresse. ---- O mon fils , l'heureuse journée pour toi ! Ah -- ! si vous saviez l'intérêt que je prends à Pauline ! ---- Tant mieux ! tu n'en dois être que plus satisfait de lui avoir sauvé la vie. --- Hélas ! je l'ai conservée pour un autre ; je l'aime sans espoir. ---- Tu l'aimes ? ---- Je n'ai pu m'en défendre , & c'est pour moi un malheur de plus. --- Elle ne t'aime donc pas ? ---- Je n'en suis point encore réduit à le croire , & si j'étois enclin à me flatter. -- C'est-à-dire , ajouta Surgi , que tu n'es point mal avec elle ? C'est toujours une consolation , & c'en est une autre bien flat-

teuse de pouvoir se dire : j'ai préservé de la mort celle que j'aime.

Dérinay survint en ce moment. Où es-tu, généreux jeune homme ? s'écria-t-il ; viens, que je t'embrasse. Tu m'as conservé la vie, en me conservant ma fille. Mais ce n'est pas tout, il faut me suivre : ma fille te demande, elle veut remercier elle-même son libérateur. Elle me demande, reprit Firmin avec émotion ? Eh ! oui, sans doute, ajouta Dérinay. Il feroit bien plus extraordinaire qu'elle ne te demandât point. Firmin se hâta de changer d'habits, & se para de ce qu'il avoit de mieux ; c'eût été peu de chose si sa jeunesse & les agrémens de sa personne n'y eussent suppléé. Il joignoit aux traits les plus réguliers, une taille avantageuse & régulière. On devoit encore son origine, à travers la simplicité de son extérieur. Dérinay l'emmena chez lui sur le champ, & Surgi, en les voyant partir, disoit en lui-même : voilà un accident qui sera utile à trois personnes. Pauline deviendra plus prudente : l'ame de Dérinay aura une fois connu l'émotion, & Firmin aura eu le bonheur de faire, en un seul jour, deux actions généreuses.

Firmin étoit fort agité lorsqu'il aborda la belle Pauline. On assure qu'elle même n'étoit pas moins émue. Elle étoit au lit, & cette po-

sition ne contribuoit pas à la rendre moins intéressante aux yeux de Firmin. Voilà celui qui t'a sauvée, dit Dérinay à sa fille, en le lui présentant, garde-toi bien d'oublier un pareil service. Non, mon pere, lui répondit elle, en regardant Firmin avec des yeux qui annoncoient plus que de la reconnoissance; non, je vous proteste de ne l'oublier jamais. Pour vous, dit Dérinay au jeune homme, j'exige que vous lui fassiez compagnie durant quelques momens. J'ai certaines dépêches à expédier. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Il sortit, & les deux jeunes gens resterent quelques minutes sans se parler. Je ne fais, dit enfin Pauline à Firmin, je ne fais de quelles expressions me servir pour vous peindre ma reconnoissance, pour vous dire à quel point votre action généreuse me touche & me pénètre. Ne me remerciez de rien, Mademoiselle, reprit-il : je suis trop heureux d'avoir pu vous sauver ; je n'aurois pas survécu à votre perte. Cela est-il possible, demanda Pauline avec encore moins de surprise que d'intérêt ? C'est une vérité qui m'échappe, reprit Firmin, j'aurois dû me réduire à penser ce que je viens de dire. --- Eh ! pourquoi ? si l'on aime que vous le pensiez ? --- J'en serois moins malheureux ; mais je le serois encore beaucoup. . . . Firmin, lui dit-elle, en le regardant d'une maniere

propre à le rassurer , croyez au moins que l'on vous rend justice, & dès-lors ne vous croyez pas à plaindre. Ah ! reprit-il , aimable Pauline , votre cœur est fait pour apprécier le mien ; mais votre cœur ne disposera point de votre sort , & c'est de votre sort que le mien doit dépendre. Pardonnez , ajouta-t-il impétueusement , & en se précipitant à genoux auprès du lit de Pauline ; pardonnez un discours qui doit anéantir le prix du zèle que je vous ai marqué : l'amour ne connoît point les raffinemens de la politique. J'eusse exposé , je l'avoue , mes jours pour sauver du même péril tout autre que vous ; mais je n'eusse point fait vœu de périr si je ne la salvois pas.

Certain bruit qui se fit entendre empêcha Pauline de répliquer , & obligea Firmin de reprendre sa première attitude. Il étoit à peine assis que Dérinay entra suivi d'un jeune homme que Firmin connoissoit déjà pour son rival. C'étoit un de ces *merveilleux* dont la capitale est toujours bien pourvue & qu'on y tolère , parce qu'il faut du spectacle dans les grandes villes. Je t'annonce , dit Dérinay à Pauline , M. le marquis de Sainville ; je viens de lui apprendre ton accident & il en est vivement pénétré. . . Dites *pétrifié* , *anéanti* , reprit Sainville , en s'avancant d'un air leste & sautillant. Puis , s'adressant à Pauline : savez-vous bien ,

ajouta-t-il, que votre mort auroit réjoui bien de jolies femmes ? Quelle folie de s'embarquer ainsi toute seule ! je gage même que vous vous exposiez sans avoir aucun but. Le pauvre Léandre se noya, mais on fait pourquoi. Il n'y a qu'un pareil motif qui puisse excuser une pareille imprudence.

Pauline étoit peu tentée de répondre à ce propos ridicule. Firmin l'écoutoit avec indignation, & eut peine à se contenir. Pour Dérinay, il ne le trouva que plaisant. Il étoit déjà guéri de sa première émotion, & voyant sa fille échappée à cet accident, il en concluoit de nouveau que sa fortune étoit inaltérable. Que voulez-vous, disoit-il à Sainville ? on fait bien qu'une fille s'ennuie. Quand on ne se trouve pas bien sur la terre, on espère être mieux sur l'eau. Cette inquiétude n'est pas incurable, & j'espère que lorsque vous serez l'époux de ma fille, elle aura moins besoin de se distraire.

Je l'espère bien aussi, reprit Sainville, d'un air très assuré. D'ailleurs, il n'est dit nulle part qu'un mari soit obligé de se noyer pour secourir sa femme. A propos, j'oubliois de vous demander par qui Mademoiselle a été secourue ?

Par ce brave jeune homme, répondit Dérinay en frappant sur l'épaule de Firmin : je

n'oublierai jamais le service qu'il vient de me rendre. Ah ! vraiment ! reprit Sainville , ces gens de la campagne nagent comme des poissons. Mais nous autres , gens de la cour , nous verrions toutes les belles qui s'ennuyent , se noyer sans pouvoir les secourir. Pour moi , dit Firmin , j'ai consulté mon zèle plutôt que mon adresse. Je vous en fais gré , ajouta Sainville , & je veux vous prendre sous ma protection. Je vous en remercie & vous en dispense , lui dit Firmin d'un ton assez fier : j'attends des amis , & n'ai jamais cherché de protecteurs.

Comment donc , s'écria Sainville , voilà , je crois , de la philosophie ! il est vrai que tout le monde s'en mêle ; mais avec de tels sentimens on se trouve réduit à vivre de racines , ou à braconner , si l'on veut vivre d'autre chose.

J'étois né pour chasser sur mes terres , ajouta Firmin d'un ton vif & piqué. La fortune en me les ôtant ne m'a laissé que l'honneur , & beaucoup de dispositions à repousser une insulte. Sainville ne répondit que par un sourire dédaigneux , & Firmin sortit en lui lançant un regard très-expressif.

Il n'étoit point armé , ce qui l'obligea de rentrer furtivement chez lui , & il en sortit de même après s'être muni d'une épée. La crainte de rencontrer son pere , ou peut-être Dérinay ,

l'obligea aussi de prendre un chemin détourné pour se rendre aux environs du château ; il ne doutoit point que Sainville ne l'eut entendu , & qu'il ne sortit bientôt seul sous quelque prétexte.

Dans ce même instant Dérinay entra chez Surgi , & le trouva qui sortoit de son jardin. Avez-vous vu votre fils , lui demanda-t-il avec empressement. Non , répondit Surgi , sans s'émouvoir. Je l'ai cru avec vous : auroit-il refusé de vous suivre ? j'en serois bien étonné. Il m'a suivi , répliqua Dérinay ; il étoit chez moi : cet étourdi de Sainville lui a parlé d'un ton qui a pu lui déplaire , & j'en crains les suites. J'étois venu pour l'emmener de nouveau chez moi , & les réconcilier. Peut-être ai-je eu tort de sortir.

C'est ce que nous allons voir , ajouta Surgi : en même tems il conduisit Dérinay dans la chambre où étoit l'épée de Firmin. Surgi avoit l'air morne avant d'y arriver. On entre ; Surgi regarde avec inquiétude : l'épée ne se trouve pas. Oui , vous avez eu tort , dit-il à Dérinay d'un ton moitié chagrin , moitié satisfait. Allons chercher mon fils autour de votre château : je vois quel motif l'en a fait sortir si subitement. Ah ! quel chagrin pour vous & pour moi ! s'écria Dérinay. Quoi ? pour avoir sauvé la vie à ma fille , Firmin , le cher Firmin ,

feroit de nouveau exposé à périr lui-même ? j'en serois inconsolable , répliqua Surgi. Essayons de prévenir cette malheureuse rencontre. En attendant, j'ai du moins la consolation de voir que mon fils n'est point né sans courage.

Ah ! quel homme ! disoit Dérinay en lui-même : il trouve des sujets de consolation dans tout ce qui devoit le désespérer.

Tous deux s'avançoient avec le plus vif empressement. Il y avoit proche du château un vallon qui sembloit propre à toute autre chose qu'au rendez-vous de deux ennemis. Surgi & Dérinay y jettent les yeux presque en même tems , & voient Firmin & Sainville qui s'abordent l'épée à la main. Arrêtez ! leur crierent-ils ; mais leurs cris n'empêcherent point le combat de commencer ; & lorsqu'ils arrivèrent , Sainville avoit déjà reçu une blessure assez considérable. On sépara les combattans , & tandis qu'on les haranguoit , on vit arriver Pauline tout en désordre. Elle même s'évanouit en voyant ce qui venoit de se passer. Dérinay connut encore une fois l'émotion & l'inquiétude : il tenoit sa fille entre ses bras , il versoit des larmes. Voilà , disoit Surgi , une douleur que notre ami n'avoit peut-être jamais connue. Enfin , le secours de quelques eaux spiritueuses rappella Pauline à la lumière. Elle

ouvrit les yeux & les tourna vers Firmin qui avoit les siens uniquement fixés sur elle & qui éprouvoit la plus vive agitation. Rassure-toi, ma fille, disoit Dérinay à Pauline; la blessure de Sainville ne fera rien. Je veux le réconcilier avec son ennemi, & que sous peu de jours il soit ton époux. Cette seconde promesse parut moins rassurer Pauline que l'inquiéter. Elle gardoit cependant le silence. Parle donc, disoit Dérinay? Est-ce qu'un tel projet ne cadre pas avec les tiens: j'exige que tu me les détaille naturellement. ---- Vous l'exigez, mon pere, lui dit-elle? Oui, reprit-il, je te l'ordonne. Eh bien! ajouta Pauline, je vais vous obéir; mais daignez ne point oublier que je vous obéis; j'eusse recelé encore longtemps dans mon cœur le secret qui m'échappe aujourd'hui par vos ordres. Voilà, poursuivit-elle, en montrant Firmin, celui à qui nous devons, moi la conservation de mes jours, & vous celle de votre fille. Sans lui je ne serois plus, & dès-lors je ne pourrois plus être à personne: vous-même n'aurez plus le pouvoir de me donner. Ainsi mon existence est en partie son propre bien. J'oserais vous dire plus, il m'aime, & peut-être que sans cet amour son zele eût été moins efficace. Voulez-vous lui causer la douleur de ne m'avoir conservée que pour son rival?

Ce discours jeta Dérinay dans une extrême surprise, & Firmin dans une extrême inquiétude. Celui-ci n'osoit se promettre que le premier approuvât son amour ; il y avoit trop de différence entre leurs fortunes. Cependant, il ne crut pas devoir se taire quand Pauline osoit parler. Oui, Monsieur, dit-il à Dérinay, j'avoue que j'ai osé rendre justice à M^{lle}. , & que je n'ai pu me restreindre à l'apprécier froidement. Je l'aimois avant d'avoir songé à me dire que je l'aimois en vain. Le cœur agit & la prudence raisonne. La vôtre, je le fais, peut condamner mon audace. Je n'ai que de la naissance, & la ferme résolution de ne point y déroger par ma conduite. Je voudrois qu'il me fût aussi facile d'avoir des biens que de l'honneur : j'aurois moins à craindre pour le succès de mes autres vœux.

Dérinay ne répondit rien, mais il étoit rêveur, & Pauline tomba à ses genoux. Sainville qui avoit paru écouter avec plus d'attention que de chagrin tout ce qui venoit de se dire, prit à son tour la parole. Je sais, dit-il à Dérinay, que nos engagemens réciproques pourroient contrarier celui qu'on vous propose. Je puis vous mettre à votre aise à cet égard. Il est à croire que Mademoiselle étoit fortement prévenue, puisque je n'ai pu la distraire. Voilà tout ce qu'on en dira dans le monde. Quant à

moi , je ne contrarierai plus un choix que je ne soupçonnois pas. Je ferai même charmé de contribuer au bonheur d'un homme de courage. Il y a une heure , j'eusse été moins facile à déterminer ; mais maintenant nous nous connoissons ; & j'espere , ajouta-t-il en prenant la main de son rival , que nous nous estimerons toujours.

Firmin ne lui répondit qu'en l'embrassant les larmes aux yeux. Dérinay releva sa fille & la présenta à son libérateur. Après tout , lui dit-il , elle vous appartient autant qu'à moi , puisque vous me l'avez conservée , & sur-tout , puisque vous avez sçu lui plaire. Je cherchois un nom , vous en avez un , & je suis assez riche pour vous mettre en état d'en tirer parti ; car un beau nom sans la richesse , est un bel oiseau à qui l'on a coupé les aîles. Ensuite se tournant vers Surgi & lui serrant la main : j'ai aujourd'hui le bonheur , ajouta-t-il , de contenter l'amour , & de payer à l'amitié un tribut qu'elle ne réclamoit pas ; mais qu'elle n'étoit que plus en droit de réclamer.

En peu de jours le mariage des deux amans s'effectua. Ils se trouverent au comble du bonheur ; & Surgi se disoit à lui-même : N'ai-je pas raison de croire qu'un accident est presque toujours la source de bien des avantages ? J'avois perdu ma fortune ; mais j'ai goûté les dou-

ceurs de la médiocrité , & pour varier ma situation , je me retrouve dans l'opulence. Mon fils a connu l'adversité presque en naissant ; mais s'il eut toujours été riche , peut-être n'eût-il jamais été qu'un fat : on ne l'eût point formé dans les exercices champêtres ; il n'eût point secouru Pauline , ou il se seroit noyé en voulant la secourir. Pauline elle-même , sans cet accident , ne seroit point à l'amant qu'elle aime , & seroit à celui qu'elle n'aime pas. Dérinay , qui n'avoit plus rien à faire pour lui-même , n'auroit jamais rien fait pour personne. Enfin , le jeune Sainville eût peut-être encore été longtemps un étourdi , sans l'aventure qui vient de lui apprendre à se corriger. Concluons : la vie humaine ressemble à cet arbruste chéri du printemps : qu'on en retranche toutes les épines , l'on n'y verra point naître de roses.





LES DANGERS

D'UNE

MAUVAISE ÉDUCATION.

A NECDOTE.

RIEN de plus nécessaire que l'éducation. Personne n'ignore cette vérité ; rien de plus difficile que d'en donner une bonne , & rien de plus négligé cependant. (Celle des femmes sur tout.) On se contente de leur enseigner l'art de séduire , sans chercher à les prémunir contre les dangers de la séduction. Je suis un triste exemple de cette vérité ; mes fautes ont été les suites nécessaires de la mauvaise éducation que j'ai reçue. Je vais le prouver.

Je suis née d'un famille distinguée & riche. Mon pere , qui se nommoit le comte de Verneuil , perdit la vie avant que j'eusse vu le jour ; ce fut mon premier malheur. Le second , non moins terrible , fut d'être fille d'une mere uniquement occupée de sa beauté , négligeant , pour la faire valoir , les devoirs sacrés d'épouse & de mere qu'elle osoit appeler *petits préjugés*. C'étoit une *jolie femme* enfin.

O vous qui me lirez , daignez pardonner à
ma

ma plume d'oser tracer le portrait de celle qui me donna l'être, sans le flatter ; je n'en respecte pas moins sa mémoire ; & ses défauts que l'usage semble excuser , ne sont dévoilés ici que pour prouver à mon sexe les suites fâcheuses d'une conduite imprudente , & combien il est essentiel pour les femmes , qu'elles sachent que pour mériter le doux nom de mere ; il ne suffit pas de donner la vie à un être ; qu'il faut encore que par leurs soins , il puisse aimer la vertu , devenir bon citoyen & capable de faire un jour le bonheur de l'objet auquel le sort doit l'unit.

A peine sortie du sein de ma mere , je fus confiée à des mains étrangères. Elle sembla presque oublier ma foible existence ; jamais ses bras ne me presserent contre son sein ; jamais un regard caressant ne sourit à mon berceau ; mes premiers larmes coulerent , & personne ne daigna les essuyer ; triste présage des malheurs qui devoient assaillir le cours de ma vie.

Des mains de ma nourrice , je passai dans celles d'une de mes tantes qui étoit abbesse de R..... Elle me reçut avec transport. Les religieuses , pour faire leur cour à ma parente , ne témoignèrent pas moins de joie de me voir arriver. Je fus pour elles , pendant quelque tems , un autre Vervet ; mais sans sortir

du couvent ce nouveau Ververt se gâta. Il en fut puni... On me combloit de bons, de caresses ; les noms les plus doux m'étoient prodigués ; on applaudissoit à mes caprices ; on forçoit mes compagnes à m'obéir , par conséquent on m'attiroit leur haine. Mais , mon sexe , vous le savez , la ruse est le premier présent que vous reçûtes des dieux ; il vous tient lien de force & souvent vous sert mieux qu'elle. Mes compagnes, quoique toutes liguées contre moi , extérieurement me combloient d'amitiés & sous cette apparence , elles me faisoient mille malices dont il m'eût été difficile de me plaindre. Les religieuses même , dont j'avois été l'idole , ne tarderent pas à me prouver combien elles m'aimoient peu. Celle à qui ma bonne tante avoit confié le soin de mon éducation , après avoir employé tout son art à me développer les élémens d'une religion qu'elle étoit bien loin de connoître , voyant mon obstination , m'abandonna.

La musique & la danse furent les seules choses que je voulus bien apprendre. La nature m'avoit donné la voix la plus étendue & la plus flexible ; ces malheureuses dispositions aux talens futiles me dégoûterent absolument d'occupations plus solides. Personne n'osoit contrarier mes goûts , c'eût été blesser mon amour-propre. Ma tante qui ne voyoit

en moi que d'heureuses dispositions, qualifioit mes impertinences du titre de noble orgueil; elle me disoit souvent que par mes sentimens, j'étois digne du nom que m'avoient transmis mes aïeux.

Ma mere qui, deux ou trois fois l'année, se déroboit à la société, pour venir passer quelques heures à la grille, me confirmoit encore dans mes idées; ce n'est pas qu'elle ne me dit qu'il falloit être modeste, mais elle l'étoit si peu... La figure, selon elle, étoit le plus mince avantage; cependant elle prenoit le plus grand soin de la sienne... Les enfans remarquent tout; rien de cela ne m'étoit échappé. Ma mere m'avoit inspiré le dégoût le plus vif pour sa morale & le plus ferme desir de l'imiter.

Enfin les années les plus intéressantes de ma vie, puisqu'elles devoient décider de mon sort, ne furent employées qu'à me préparer des jours affreux. Aucuns principes solides n'avoient été gravés dans mon esprit; jamais de douces larmes n'avoient humecté mes paupieres. Je pleurois quelquefois, mais jamais sur les malheurs d'autrui; ma vanité en étoit le seul motif. Un événement cruel m'éloigna d'une maison où, pour mon bonheur, je n'aurois jamais dû entrer. J'ai dit que mes compagnes avoient pris pour moi la plus grande

aversion, & je la méritois bien. Sans cesse occupée à leur nuire, leur chagrin étoit ma plus douce jouissance. Ma tante m'avoit fait présent d'un serin que j'aimois extrêmement. Un jour il s'égara; je le cherchai pendant plus de deux heures sans succès; cela me fit arriver à la classe plus tard que je ne l'aurois dû. La maîtresse générale, contre son ordinaire, me querella; & moi, contre le mien, je fus fort douce. La perte de mon oiseau m'avoit atterrée; j'étois humiliée du parti qu'il avoit pris. Mais enfin l'heure de la récréation étant arrivée, j'allois oublier, dans mes jeux, mon oiseau chéri, lorsque je l'apperçus dans les mains d'une de mes compagnes [celle qui me haïssoit le plus.] Cette petite personne voulant se venger de tout ce que je lui avois fait, perçoit, avec son aiguille, mon oiseau. Alors ma fureur ne connoît plus de bornes; je retire l'aiguille avec précipitation, ma main s'égare & va blesser l'œil de cette malheureuse enfant. Elle tombe évanouie; les pensionnaires accourent, &, voyant le sang couler, alloient se jeter sur moi; & m'auroient infailliblement fait un mauvais parti, si nos maîtresses ne fussent accourues au bruit que nous faisons. L'étonnement, la frayeur où m'avoit jetée l'action que je venois de commettre, produisirent en moi le même effet

que la douleur sur ma compagne. Je perdis connoissance, & n'y fus rappelée que par les pleurs de ma tante qui m'apprit, en sanglotant, que ses religieuses & mes compagnes étoient venues la supplier de me faire sortir du couvent; elle m'ajouta qu'on étoit persuadé que c'étoit volontairement que j'avois privé la jeune personne d'un œil. A ces mots, le désespoir & la honte m'arracherent des larmes; je suppliai ma tante de me faire conduire, dès le lendemain, à la terre de ma mere, qui étoit très-peu éloignée du couvent, & de lui en donner des raisons qu'elle pût trouver bonnes. Ma tante écrivit à l'instant à ma mere que ma santé exigeoit quelques jours de dissipation; qu'elle m'envoyoit à la campagne à cet effet; qu'elle croyoit qu'il étoit tems de me mettre à portée de perfectionner mes talens; que Paris étoit le seul lieu capable de remplir cet objet, &c. &c. &c.

Le lendemain, de très-bonne heure, je partis. Les regrets de ma tante furent très-vifs, & les miens très-moderés: le reste du couvent me vit partir avec la plus grande joie.

Me voilà donc en chemin, dans la pesante voiture de Mme. l'abbesse; une vieille tourrière m'accompagnoit. Dès que nous fûmes ensemble, elle commença le plus en-

nuyeux sermon. Quel âge avez-vous , me dit-elle ? --- Quinze ans bientôt , ma sœur. --- Quinze ans & jolie , quel malheur ! -- Et pourquoi ? -- Vous ignorez , ma chere enfant , à quels dangers vous allez être exposée ; priez le ciel qu'il veille sans cesse sur vous. Elle me parla de l'enfer , de toutes les punitions réservées aux méchans ; mais elle ne me dit pas un mot des récompenses destinées aux bons. Enfin j'arrivai au château de . . . Je remarquai en ma mere plus de surprise que de joie en me voyant. Elle avoit quelques raisons de n'être pas contente de mon retour ; une fille de quinze ans vieillit un peu les traits . . . Cependant il eût été difficile d'éclipser ceux de ma mere , & si je la voyois bien alors , elle me paroissoit mieux que je n'ai jamais été. Elle avoit alors chez elle la société la mieux choisie ; j'en fus reçue on ne peut plus agréablement. Une dame , de quelques années plus âgée que ma mere , lui proposa de me mettre à Paris , à l'abbaye de P** où elle avoit sa fille.

Si les premiers regards me furent favorables , il s'en fallut bien que la suite me le fût autant. On démêloit , à travers ma timidité , une extrême desir de plaire ; ma hauteur , avec les gens de ma mere , se manifesta bientôt. La connoissance que je donnai de mon carac-

tere hâta mon entrée au couvent. L'amie de ma mere , qui me questionnoit quelquefois , ne tarda pas à s'appercevoir que non-seulement je n'avois aucune connoissance de la religion respectable que nous professons , mais que je n'avois pas même la plus légère idée des vertus morales qui sont la base & le soutien de la société. Sans faire part à ma mere de ses observations , elle la pressa de me faire conduire à l'abbaye de P... Mme. la comtesse de Beaufange , (c'étoit le nom de cette respectable dame) écrivit à la maîtresse générale. Elle me peignit , sans doute , telle que j'étois ; (c'étoit être bien mal annoncée.) Je partis sans emporter de regrets , & sans en laisser. L'abbaye de... étant dans un fauxbourg de la capitale , je ne jouis pas du plaisir d'en connoître les beautés. J'arrivai d'assez bonne heure. La femme-de-chambre qui me conduisoit , demanda Mlle. de Beaufange. Dieu ! quelle fille je vis. Elle avoit à peu près dix-huit ans ; sa figure étoit noble & douce ; le coloris le plus tendre animoit un teint de lys : une langueur intéressante tempéroit la vivacité de ses yeux. Elle m'accueillit avec une douceur charmante , me présenta à la maîtresse générale & à toutes les personnes de la maison comme une amie que sa mere lui envoyoit. Je ne sçais pourquoi Mlle. de Beau-

sange m'en imposoit. Je sentoïis sa supériorité sans jalousie, mais je la craignoïis.

Après quelques jours passés dans les amusemens, on me proposa de suivre l'exemple de ma nouvelle amie, d'étudier avec elle l'histoire, la géographie; on voulut savoir si j'étois instruite de ma religion; & l'on chargea ma compagne de me faire là-dessus quelques questions. Un soir que nous nous promenions dans une allée écartée, je l'interrogeai d'abord, je la mis à même de causer avec moi. Comment faites-vous, lui dis-je, pour vous faire adorer de toutes les personnes qui vous connoissent? --- Adorer! il n'est qu'un Etre à qui l'on doive des actes d'adoration, & c'est au Dieu puissant qui nous créa. --- Dites des sentimens de crainte. --- Quoi! ses bienfaits n'ont-ils pas précédé ses vengeances? tout ce que la nature nous offre de beau, les productions de cette bonne mere, les merveilles du Ciel, la vie qu'il nous a donnée. --- La vie! pour souffrir, pour la perdre bientôt; ce Dieu, continuai-je, que vous peignez si bienfaisant, on me l'a toujours montré sous l'aspect le plus terrible, toujours armé de foudre prêt à exterminer les foibles humains; il veut, ce Dieu vengeur, qu'on renonce à soi-même, à l'amitié, aux liens du sang. ... Arrêtez, me dit-elle, connoissez mieux l'Etre puissant, qui,

d'un souffle, créa cet Univers, qui, par un seul acte de volonté, en règle les mouvemens avec l'ordre le plus admirable & le plus magnifique : si quelque chose nous ordonne de l'adorer, ne sont-ce pas ses bienfaits ? le premier de ses commandemens, le voilà rempli, le second n'est il pas ? *Aimez vos freres*, aimez-les comme vous-même. Quel commandement plus expès pouvoit faire ce Dieu plein de bonté ? C'est la morale respectable de l'évangile ; partout on y voit un pere voulant le bonheur de ses enfans, en cherchant à leur faire aimer la vertu, & peut-on être heureux sans elle ? L'homme méchant goûta-t-il jamais une véritable paix ? Les remords ne viennent-ils pas troubler ses plus doux instans ? . . Pourquoi donc, dis-je à mon amie, ne m'a-t-on jamais instruite de ces vérités, & pourquoi des filles faites pour *instruire* les autres, en savent-elles aussi peu ? c'est, répliqua Mademoiselle de Beaufange, un des plus grands malheurs. Destinées par l'Etre suprême à devenir chacune la compagne d'un homme, à donner nos premiers soins aux enfans qui naissent de cette union ; il seroit bien nécessaire qu'on jetât dans notre ame les fondemens d'une piété solide & éclairée, qu'on nous peignît la religion telle qu'elle est, grande & sublime, digne de son auteur enfin, Quels soins ne devoit-on pas

employer pour nous inspirer le goût des choses solides? Mais, ma chere, me dit-elle, je sens que mes raisonnemens doivent vous donner de l'ennui, ce n'est pas à votre âge, en effet, pas même au mien, qu'on s'en permet de semblables; mais, dix-sept ans de soins donnés par la plus digne des meres, & l'événement malheureux qui m'a éloigné d'elle ont donné à mon caractère un teinte de sérieux, & à mon esprit un peu plus de solidité, peut-être, que n'en ont les jeunes personnes; cependant ce sérieux, cette solidité prétendue, me dit-elle, en rougissant, ne m'ont point empêché de faire des fautes; ainsi, mon amie, ne prenez pas trop bonne opinion de moi. Telles étoient mes conversations avec l'estimable Mlle. de Beaufange: ce caractère si digne de mon respect, le devint bientôt de ma jalousie. Je cessai presque de la voir, elle m'en fit de tendres reproches; je n'osai lui en avouer les motifs, ils étoient trop bas. Sa modestie ne lui permit pas de les deviner, mais elle fut la seule. Mlle. de Beaufange ne continuoît pas moins à me donner les preuves les plus marquées de son amitié. Vous avez, me dit-elle un jour, le plus charmant extérieur; la nature semble s'être plu à vous former; mais, mon amie, vous faites, ce me semble, trop d'état des talens agréables; la raison pour

plaire , je le fais , a besoin que les graces l'embellissent. Ne seroit-il pas prudent de croire ce qu'elle nous conseille , d'amasser un trésor pour l'avenir , & de chercher à plaire dans le tems où ses graces n'existent plus ? Mais je vous contrarie , & par conséquent je vous déplaïs. En effet , lui répondis-je avec assez d'aigreur , n'ai-je pas de quoi être ennuyée de vos préceptes ? Que fais-je donc qui doive vous choquer ? Je m'applique à la musique , à la danse , j'aime la parure , tout cela n'est-il pas de mon âge ? Voudriez-vous que je fusse tout le jour occupée à écouter les sermons de nos bonnes religieuses ? --- Non , mais je voudrois qu'il y en eût une partie consacrée à la lecture ; vous connoîtriez par elle jusqu'où les passions peuvent porter les hommes ; vous les verriez quelquefois les élever au dessus de l'humaine nature , plus souvent les abaisser au dessous d'elle. Nous en étions là , lorsqu'on vint avertir mon amie que son frere , arrivé depuis peu de son régiment , l'attendoit au parloir avec un autre jeune homme. Ces derniers mots la firent rougir & pâlir successivement. J'attribuai ces divers mouvemens au plaisir que cauçoit à Mlle. de Beaufange cette nouvelle ; elle m'engagea à l'accompagner dans cette visite ; j'y consentis , non sans jeter les yeux sur une glace pour

voir si j'aurois lieu d'être contente de ma figure. Mais j'en fus bien punie ; je n'y vis que la beauté de Mademoiselle de Beaufange.

Nous traversâmes la cour qui nous séparoit des parloirs , sans nous rien dire. Mon amie , appuyée sur mon bras , trembloit ; je ne fais ce qui se passoit en moi ; mais j'aurois été fâchée qu'on me parlât. Enfin nous arrivâmes. Mademoiselle de Beaufange me présenta son frere : elle lui dit , avec assez d'embarras , mon nom. Moi , j'étois restée immobile pour la première fois ; je sentis un trouble dont j'ignore la cause ; je ne m'étois point aperçue que le jeune homme qui accompagnoit le frere de mon amie , & qu'on nommoit le comte d'Orimont , s'étoit écarté après les premiers complimens , pour lui parler. Je ne vis que M. de Beaufange ; mes yeux , quoique baissés , n'en appercevoient pas moins que jamais la nature n'avoit mis tant de complaisance & de soin à former un être.

Après quelque tems de conversation , qui me parurent une minute , Mademoiselle de Beaufange se rapprocha de nous ; la conversation devint générale ; son frere la félicita de ce qu'il m'avoit pour compagne ; elle répondit obligeamment qu'elle sentoit tout ce que ma société avoit d'agréable pour elle , elle ajouta qu'elle craignoit seulement que la sienne n'eût

pas les mêmes charmes pour moi, elle avoit un son de voix si doux, si touchant ! Je ne l'entendis parler qu'avec dépit. Par je ne sais quel motif, je levai les yeux sur M. de Beaufange, & j'apperçus avec une satisfaction extrême qu'il me regardoit avec l'air du plus tendre intérêt. L'heure de se séparer arriva : il me demanda la permission de me faire sa cour quelquefois ; je ne sais ce que je lui répondis, mais mon cœur lui accorda sa demande ; nous nous quittâmes, non sans regrets ; la mélancolie de ma compagne parut avoir pris de nouvelles forces. Si nous avions gardé le silence en allant au parloir, nous fûmes bien moins tentées de le rompre en le quittant. Mon amie prétexta une affaire pour rester seule, je n'en fus pas fâchée ; j'aurois désiré retourner chez moi, mais je n'étois pas aussi libre que mon amie ; elle devoit sa liberté bien moins à son âge qu'à sa raison ; je fus obligée de continuer les exercices de la classe qui me parurent aussi longs que m'avoient paru courte l'heure que j'avois passée avec le frere de mon amie. Le lendemain, j'allai savoir de ses nouvelles ; je la trouvai dans sa chambre, la tête appuyée sur ses mains, fondant en larmes : si tôt qu'elle me vit, elles redoublèrent. Ah ! mon amie, me dit-elle en m'embrassant ; pardonnez-moi le mystère que

je vous ai fait jusqu'à présent de mes faiblesses & de mon malheur, votre jeunesse est mon excuse ; mais je ne puis plus me taire, je croirois offenser l'amitié, en vous cachant plus long-tems mon funeste secret. Lisez, me dit-elle, en me présentant un papier, lisez mes fautes, & la tendresse de la plus digne des meres. Puissé mon exemple vous préserver des erreurs dans lesquelles je suis tombée ! Je l'embrassai sans lui rien dire, & je lus ce qui suit :

Lettre de Mme. de Beaufange à sa fille.

« Quoi ! ma fille, après les ordres les plus
 » exprès, le comte d'Orimont ose se présenter à votre grille, & vous osez le recevoir !
 » c'est donc là le fruit de dix-sept ans de
 » peine ? ah ! ma chere Sophie, si je vous ai aimée, si je vous ai donné les preuves les
 » moins équivoques de ma tendresse, écoutez la voix de la raison, voyez le péril où
 » vous êtes ; d'Orimont est un imposteur,
 » tout ce qu'il vous a dit de lui est faux, excepté sa naissance, qu'il déshonore. Toutes
 » ses actions ont été un tissu d'horreurs ; il s'est
 » avili par plusieurs preuves de lâcheté ; ses
 » vices ont porté le poignard dans le cœur de
 » son malheureux pere ; sa trop indulgente
 » mere, victime de sa foiblesse, s'est vu dépouil-

» lée par son fils , & réduite à la plus affreuse
 » misere. Dans ce cruel état, elle déplore, mais
 » inutilement, la mauvaise éducation qu'elle
 » a donnée à son fils.... Voilà , ma chere So-
 » phie , l'objet qui vous fait négliger votre
 » mere & qui vous éloigne d'elle ; vous, ce-
 » lui de ses soins & de sa complaisance, avez-
 » vous pu croire un instant qu'un homme de
 » qualité, riche, qui n'avoit besoin, pour vous
 » obtenir, que d'en faire la demande à vos pa-
 » rens, eût employé, s'il eût été vertueux ,
 » des voies aussi basses ? corrompre mes fem-
 » mes, chercher à séduire une jeune personne
 » pour la mettre au rang de ces viles créatures
 » victimes de leurs foibleffes , & de la corrup-
 » tion de leur séducteur. Mon enfant, je ne
 » vous fais point de reproches ; le sentiment
 » que vous éprouvez est dans la nature , il est
 » pur comme le cœur qui l'a reçu ; c'est votre
 » choix que je condamne. Ma fille ! ah ma fille !
 » quand me direz-vous ? *Ma mere, je suis di-*
 » *gne de vous embrasser* ».

Quelle lettre ! dis-je, à Mademoiselle Beau-
 fange ; & quelle mere vous avez ! hélas ! oui,
 me dit-elle , & c'est cette mere si respectable
 & si tendre que j'offense ; mais, c'en est fait ,
 le mépris a fait place à l'amour ; la plaie est au
 fond de mon cœur , l'ingrat l'a déchiré , ce

cœur, c'est à la raison à la fermer. Ma mere, dit-elle avec vivacité, je serai digne encore de vous donner ce nom. Ecoutez, mon amie, mon frere vient aujourd'hui, voyez-le pour moi; dites-lui que j'ai pris la résolution inébranlable de renoncer au comte d'Orimont, que mes yeux ne fixeront amais les siens.

J'admirai au fond de mon cœur le généreux courage de mon amie, je sentis qu'à sa place j'eusse été bien moins raisonnable qu'elle. Pendant plusieurs jours, je jouis du plaisir de voir M. de Beaufange. Sa sœur, après quelques instances, consentit à m'accompagner; nos entretiens devenoient chaque jour plus intéressans; le frere de Mademoiselle de Beaufange joignoit à un esprit cultivé, une ame aussi sensible qu'elle étoit belle. Naturellement mélancolique, son caractère étoit porté à la tendresse. Il chantoit comme un ange; ses sons étoient aussi doux que ses yeux; il m'accompagnait souvent; il paroissoit se plaisir à m'entendre; nos entretiens finissoient toujours trop tôt pour tous trois. Jamais sa bouche ne m'avoit dit, je vous aime; mais qu'il m'avoit été facile de le deviner! son respect timide & tendre étoit ce qui m'en avoit mieux instruite. Un soir il nous dit qu'il partoît pour la terre de sa mere; qu'il y resteroit quelque tems; que pour se consoler d'une absence qui l'ennuyeroit beaucoup,

coup, il écrirait à sa sœur, & qu'il me prioit de permettre qu'il s'informât de mes nouvelles. Il lui recommanda, comme il le faisoit souvent, de s'occuper à la lecture; c'étoit, disoit-il, la nourriture de l'ame, par elle nous apprenons à penser.

J'avois quelquefois, d'après ses conseils, voulu lire les auteurs qu'il m'avoit prêtés; mais mon peu d'habitude à m'en occuper, me les rendoit très-ennuyeux; d'ailleurs, toute occupée de M. de Beaufange, je ne voyois que lui; son image étoit la seule chose qui se présentât à mon esprit.

Nous fûmes cinq jours sans entendre parler de lui; pendant ce tems je négligeai tous mes exercices, tout... jusqu'à ma toilette, qui faisoit ordinairement ma plus grave & ma seule occupation. Enfin le sixieme au matin, mon amie entra dans ma chambre, une lettre à la main. Comment se porte-t-il, lui demandai-je avec précipitation? Il ne se portera bien, répondit-elle en souriant, qu'après votre réponse; & sans me donner le tems de répondre, elle me lut ce qui suit.

Lettre de M. de Beaufange à sa sœur.

« Vous connoissez l'amour, ma chere sœur,
» vous excuserez aisément ma passion; la plus
» austere vertu, vous le savez, résiste à peine
Tome III. V

» à ses charmes ; ceux de Mlle. de Verneuil
 » ont fait sur moi la plus vive impression.
 » J'en ai fait l'aveu à ma mere & à celle de
 » votre aimable amie : toutes deux m'ont per-
 » mis d'aspirer à sa main ; mais comme son
 » cœur est pour moi le don le plus précieux ,
 » je la supplie de me dire , avec la candeur de
 » son âge & la sincérité d'une ame honnête ,
 » si elle partage mes vœux ; je vais lui donner
 » une preuve de ma sincérité , qu'elle daigne
 » m'imiter.

» J'ai vingt-six ans , il y en a huit que je suis
 » dans le monde ; les femmes ont été l'objet
 » de mon amusement , aucune ne m'avoient
 » fixé , jusqu'au moment où je vis Mlle. de
 » Verneuil. Pour la première fois , je sentis
 » que l'amour est une passion impérieuse à la-
 » qu'elle rien ne résiste , qui peut être le germe
 » des plus grandes vertus , & pourroit l'être
 » des plus grands vices , s'il étoit possible de
 » s'attacher à un objet méprisable. Le lien
 » que je desire former avec votre amie , me
 » paroît le plus respectable & le plus saint
 » des engagements : être occupé de ma femme ;
 » l'adorer , servir ma patrie , partager mon
 » cœur entre ces deux objets ; être de moitié
 » avec elle pour les soins paternels , voilà mes
 » projets. Mlle. de Verneuil se sent-elle assez
 » de force pour partager ma façon de penser ?

CONTE MORAL. 307

» voudroit-elle n'avoir d'admirateur de ses
 » vertus , que son mari ? Si elle accepte mes
 » propositions , je suis à ses pieds dans deux
 » jours ; si au contraire , elle me refuse , j'irai
 » loin d'elle déplorer mon malheur , & l'ado-
 » rer en secret.

» Cette lettre , ma chere sœur , vous paroî-
 » tra , sans doute , d'un genre singulier : ce
 » n'est point à l'esclave de vouloir imposer
 » des loix à sa souveraine ; je sens que vous
 » pouvez avoir raison ; mais je ne puis voi-
 » ler un instant ma façon de penser , sur-tout
 » à l'objet que j'adore. Répétez , à votre ai-
 » mable amie , ma soumission à ses ordres ,
 » quelques rigoureux qu'ils puissent être , &c. ».

Cette lettre me jeta dans la plus grande sur-
 prise ; mes yeux étoient fixés sur elle , sans
 avoir la force de les en détacher. Comment ,
 me dit Mlle. de Beaufange , dois-je expli-
 quer votre silence ? Seroit-ce l'arrêt de mon
 frere , ou l'aveu de vos bontés pour lui ? Que
 dois-je écrire ? Répondez avec sincérité ?
 croyez que s'il est possible d'être plus galant
 que M. de Beaufange , il ne l'est pas d'aimer
 davantage. --- Marquez à votre frere que la
 volonté de ma mere sera toujours la mienne.
 Mlle. de Beaufange m'embrassa tendrement ;
 je craignois , me dit cette aimable fille , que

vous ne fussiez un peu alarmée des principes sévères de M. de Beaufange ; j'avois craint que son goût pour la retraite n'eût de quoi vous déplaire ; votre acquiescement à ses vœux me fait presque oublier mes malheurs. J'irai bientôt présenter à ma mere une seconde fille , & porter à ses pieds mon repentir. --- Vous allez bien vite. --- Pourquoi , ma chere , retarder la satisfaction de nos deux familles ? le bonheur de mon frere & le vôtre , sans doute. Je rougis un peu , & pour toute réponse , je lui demandai la permission de me retirer. J'allai au jardin rêver à ce que je venois de lire. Quels plaisirs se présenterent à mon imagination ! quel flatteur avenir ! le genre de vie que me proposoit M. de Beaufange ne m'effrayoit point. Une jolie femme , me disois je , est toujours maîtresse de changer à son gré les goûts de son mari ; d'ailleurs , j'étois bien résolue de suivre toujours les miens , quoiqu'il pût arriver. Je formai l'extravagante résolution d'éclipser , par mes travers , toutes les femmes du jour... A peine deux jours s'étoient écoulés , depuis la réponse de Mlle. de Beaufange , que nos deux meres vinrent nous prendre. Je trouvai la mienne moins froide & moins jolie ; trois ans s'étoient passés depuis mon entrée au couvent , & depuis ce tems , je ne l'avois point vue.

CONTE MORAL. 309

Mme. de Beaufange reçut , avec le plus grand attendrissement , le repentir de sa fille ; leurs larmes se mêlerent , & tout fut oublié. Mon amie fut on ne peut pas plus regrettée de tout ce qui composoit le couvent ; pour moi , je n'en reçus que des politesses froides , que je remarquai peu.

A peine avions-nous fait une lieue que nous appercûmes M. de Beaufange , accompagné du chevalier de Vierville , jeune homme dont l'extérieur étoit très-séduisant. Je souhaitai qu'il pût faire oublier à ma compagne ses premiers malheurs. Je n'imaginois pas alors ceux qu'il me causeroit un jour. Nous arrivâmes à Danneville , château appartenant à ma mere. Trois semaines après , mon mariage y fut célébré. J'étois la moins satisfaite de tout ce qui m'environnoit ; j'avois espéré d'être mariée à Paris ; je m'étois flattée d'y étaler un faste auquel j'attachois le bonheur ; ma parure , dont je m'étois fort occupée , n'étoit point telle que je l'aurois voulu , mon mari y avoit présidé ; elle étoit d'une élégante simplicité , chose qui me déplaisoit beaucoup ; point d'or dans mes habits ; presque point de diamans. La parure , trop riche & trop recherchée , me disoit-il souvent , nuit à la beauté ; chaque ornement dont on veut vous parer semble diminuer la vôtre , ou au

moins la voiler à mes yeux. Tout ce qu'il me disoit là-dessus m'impatientoit fort ; mais ce qui me déplaisoit davantage , c'est que je n'appercevois jamais en lui ces transports que j'avois souvent vus dans les héros de roman , dont ma petite cervelle étoit encore remplie. Il étoit tendre , empressé , mais sans emportement ; il donnoit la moitié de son tems à l'amour , & l'autre aux malheureux. Il partageoit cette dernière occupation avec Mlle de Beaufange , tandis que ma mere & moi , faisons la nôtre de plaire à toute la jeunesse du canton.

Mon mari me proposoit quelquefois de lire avec lui. J'écoutois un instant par complaisance ; mais des marques d'ennui éclairoient bientôt , & lui faisoient assez appercevoir le peu de plaisir que je prenois à l'entendre.

Enfin l'instant de quitter la campagne arriva ; nous retournâmes à Paris , à ma grande satisfaction. Ma mere resta à sa campagne , où elle se proposoit de passer l'hiver. Mme. de Beaufange & sa fille allèrent à l'abbaye de N... Pour nous , nous prîmes notre maison. Mon mari m'en confia les rênes , & jamais il ne fit plus mal. Je n'avois pas la plus légère idée de l'économie , je croyois même qu'il eût été bas à une femme comme moi de s'en occuper. Me lever à midi , recevoir des petits-

maîtres à ma toilette , passer de là dans un cercle , parler des réputations , les déchirer , tourner en ridicule les personnes attachées à la vertu , aller de là au spectacle , puis un petit souper , rentrer fort tard , gronder mes femmes , c'étoient là mes utiles & louables occupations. A peine voyois-je M. de Beaufange. C'est donc là , me dit-il un jour , avec une extrême douceur , la vie que vous aimiez ? Etoit-ce là ce que vous m'aviez promis ? Ah ! me dit-il , en me regardant tendrement , quel retour vous donnez aux sentimens les plus vifs & les plus tendres ! -- Vous , des sentimens vifs ? jamais. -- Ah ! mon amie , que vous connoissez mal le véritable amour ! vous ignorez que l'amant délicat cache quelquefois la moitié de ce qu'il sent... Je ne vous montre pas tous les feux dont je suis embrasé. Ecoutez , ma femme , écoutez pour la dernière fois les conseils de l'amitié & les résolutions de l'amour. Vous croyez , dans ce moment , qu'on ne peut être heureux loin du grand monde & du tourbillon qui vous environne , vous croyez que ce monde , qui vous suit avec tant d'empressement , vous sourira toujours ; non , mon amie , tout corrompu qu'il est , il ne pardonne rien ; même à la jeunesse & à la beauté ; les hommes , adorateurs de vos charmes dans ce moment , bientôt mépriseront vos mœurs ,

ou du moins l'apparence ; vous regretterez alors , mais trop tard , d'avoir suivi ce genre de vie , de ne lui avoir pas préféré celui qui auroit pu rendre heureux votre mari ; vous pleurerez d'avoir pu un instant oublier vos devoirs ; ils vous paroîtroient bien doux si vous saviez aimer. Eh quoi ! lui dis-je , avec humeur , voulez-vous , Monsieur , que je vive comme une femme de soixante ans , dans un triste château ; que je fuie la société à qui je plais ? non , Monsieur , ce n'est point mon projet. --- Et qui vous dit de l'abandonner ? Ne peut-on concilier les plaisirs honnêtes & ceux que procure une douce sensibilité ? Si vous m'aimiez comme je vous aime , vous oublieriez bientôt de trompeurs amusemens , & vous feriez le bonheur du seul être qui sache vous aimer . . . Je ne fais de quel ton il prononça ces derniers mots , mais ils me pénétrèrent. Ah ! lui dis-je , en l'embrassant , oubliez mes torts , que ma jeunesse me serve d'excuse auprès de vous. Je vous aime uniquement , mon cher Beaufange. --- Vous m'aimez , & je me plains ! c'est à moi à expier à vos pieds mon offense ; les marques de la plus vive tendresse succédèrent à cette conversation. Deux mois s'écoulerent dans la plus tendre union ; j'avois renoncé à cette société qui , en si peu de tems , avoit fait de moi une femme à la

mode, c'est-à-dire, un être assez méprisable. J'allois voir souvent Mme. & Mlle. de Beau-fange; l'une & l'autre étoient pour moi des exemples bien touchans d'honnêteté & de vertu. Mon mari paroissoit enchanté de ma conduite; chaque instant sembloit augmenter sa tendresse: il ne cessoit de m'en donner de nouvelles preuves: il fuyoit tous les amusemens frivoles qui occupent la majeure partie des jeunes gens: il bornoit tous les siens à m'instruire & à me plaire: mes plus légers desirs étoient des loix pour lui. Tel étoit l'être charmant & vertueux auquel le ciel m'avoit unie; je le méritois bien peu.

Les incommodités que j'éprouvois depuis quelque tems, ne laisserent pas de doute sur leur cause; je sentis que j'étois grosse. Cette nouvelle enchantait mon mari, il redoubla de soins auprès de moi; il ne se rebutoit point de l'humeur que m'occasionnoient les indispositions inséparables de cet état. Il parloit avec enchantement du bonheur d'être pere. Tu ne seras point mere à demi, me disoit-il; ton lait & mes soins conserveront à notre enfant la vie qu'il a reçue de nous; qui l'aimera mieux de nous deux? ce sera moi. Il sera l'image chérie de sa mere, il aura mon cœur pour l'aimer. Dans ce moment; ma tendresse répondoit à celle de mon mari, & mes vœux aux siens.

Mais comment compter sur une femme sans principes, dont l'éducation n'a servi qu'à corrompre les vertus naturelles & à lui inspirer les plus fausses maximes ?

Le devoir (cruel quelquefois) rappella mon mari à son régiment. Je ne peindrai point sa douleur, elle fut extrême, malgré tout le soin qu'il prenoit à me la cacher. Cent fois il s'arracha de mes bras pour s'y précipiter de nouveau. Il partit enfin, en me recommandant de lui conserver les deux objets qui pouvoient seuls lui faire aimer la vie. Les premiers momens de son absence me furent insupportables; ma grossesse, qui étoit fort avancée, ne causoit des incommodités trop fréquentes pour que je pusse aller chercher la société. Bientôt le départ de mon mari me la ramena. Le jeune chevalier de Vierville me quittoit peu; il étoit complaisant, gai, attentif. Insensiblement je m'accoutumai à le voir. Dès-lors je pensai moins à mon mari. Il m'écrivoit à tous momens; la passion la plus vive se peignoit dans ses lettres; j'y répondois; d'abord mes expressions venoient plus vite que je ne le desirois, bientôt je n'en trouvai plus. C'étoit pour moi un ouvrage pénible que de lui écrire. Le chevalier me faisoit très-souvent l'éloge de mon mari, mais d'une manière dangereuse pour ce dernier. Beaufange vous aime, me disoit-il,

CONTE MORAL. 315

mais il est trop exigeant ; il veut qu'à votre âge vous soyiez un Caton ; mais de bonne foi, est-ce là le rôle de la beauté ? Il veut par exemple , que pour suivre le système de Jean Jacques , vous nourrissiez l'enfant dont vous ferez bientôt mere , mais mon ami oublie que rien ne gâte davantage une jolie femme. --- Vraiment je le fais bien. --- Et pourquoi ne lui pas désobéir sur cet article ? C'est un prodige dont il faut conserver le bien malgré lui. Ah ! s'il connoissoit , comme moi , le prix de tant de charmes , il en feroit plus avare. Mais croyez , Madame , que quelque tendre que puisse être un mari , c'en est toujours un ; le vôtre vous aime , une autre vous adoreroit. . . J'écoutois , avec un plaisir infini , le discours du chevalier , & je ne mis que trop en pratique ses dangereuses maximes.

Le tems arriva enfin où je devois donner un enfant à M. de Beaufange. J'accouchai d'une fille. Cet événement se passa le plus heureusement du monde ; ma belle-mere ne me quitta point. Je lui fis part de ma répugnance à nourrir , elle se prêta à ma foiblesse ; une nourrice me fut amenée , & se chargea de ce soin.

Mon mari , instruit de mon heureux accouchement , m'en témoigna la joie la plus vive. Il adressoit à moi & à mon enfant les choses les plus tendres ; mais le tems où j'aurois pu y être sensible étoit passé.

Dès que la décence le permit, le chevalier se présenta chez moi ; il devint plus empressé. Chaque jour il me donnoit de nouvelles fêtes , me conduisoit dans les cercles les plus brillans ; me parloit sans cesse à l'oreille ; vantoit mes charmes ; applaudissoit aux ridicules que je me donnois , & par-là les augmentoit. C'est ainsi que le chevalier traitoit l'amitié. Mon mari , toujours le même , me marquoit que la seule consolation qu'il gouroit loin de moi , étoit de remplir ses devoirs pour s'en rendre plus digne. Tranquille sur ma conduite , sa belle ame ne lui permettoit pas de former des soupçons sur sa femme & son ami.

Dix-huit mois se passèrent ainsi. Ma fille venoit à merveille. Lorsque son pere arriva , je ne l'attendois point : il me trouva au milieu d'un cercle brillant ; le chevalier étoit à mes côtés , où , suivant sa louable coutume , il me débiroit *ces jolies impertinences* avec lesquelles on fait tourner la tête à toutes les femmes.

Mon mari ne m'apperçut pas plutôt qu'il se précipita à mon col , sans faire attention à tout ce qui m'environnoit. Je te revois enfin , oh ! ma femme ! oh ! mon amie , me dit-il , quels siècles se sont écoulés depuis le moment où , pour la dernière fois , tes bras pressèrent les miens ! Où est notre enfant ? D'où vient n'est-il pas près de toi ? ... Après ce peu de mots ,

auxquels ma surprise m'empêcha de répondre, & qui étoient interrompus par ses larmes, appercevant le chevalier, il courut à lui, l'embrassa, & lui demanda pardon, ainsi qu'à la société, de n'avoir vu que moi dans cet instant. Ma fille lui fut amenée. Il l'accabla de caresses. Je l'avouerai, à ma honte, je fus insensible à tout ce que je voyois; le chevalier m'avoit tourné la tête. Le soir annonça à mon mari ce qu'il devoit espérer de l'avenir: j'étois engagée à souper en ville; je suivis mon premier plan; je montrai à M. de Beaufange son appartement, il ne répondit pas un mot. Sans faire attention à la douleur & à la surprise qu'il devoit éprouver, je pris la main du chevalier, & je volai où le plaisir m'attendoit. Le tems d'éprouver des remords n'étoit pas arrivé; je ne connoissois pas encore ce triste & salutaire sentiment d'un ame foible, mais honnête. J'idolâtrois le chevalier, cet homme barbare qui m'avoit ôté l'innocence & l'honneur. Hélas! je ne réfléchissois pas alors que l'amant le plus tendre & le plus délicat peut à peine dédommager l'objet qu'il aime des biens dont il le prive.

Le lendemain de l'arrivée de M. de Beaufange, dès le matin, il se présenta chez moi d'un air assez libre; du ton le plus honnête, il me dit: « Les tems sont changés, Madame, je

ne vous en fais point de reproches ; si un de nous deux a tort, c'est moi, sans doute ; j'aurois dû mieux lire dans votre ame, & juger des suites que devoit avoir l'éducation que vous avez reçue : mon amour doit cesser avec mon estime ; mais l'intérêt que vous m'avez inspiré ne sauroit s'affoiblir. Je fais, me dit-il, que le jeu & les autres dépenses que vous avez cru devoir faire, ont altéré votre fortune ; je vous offre mes secours dans ce moment ; je vous fais 25000 livres de rente, & je me charge d'acquitter vos dettes. A l'égard de ma fille, je vous la demande, Madame. Livrée à la plus grande dissipation, vos soins ne pourroient pas veiller à son éducation. Confiez-la à un pere qui l'aime & qui consacre sa vie à le lui prouver. Puisse l'éducation que je lui donnerai, la préserver des dangers qui attaquent l'innocence ! puisse sa mere se ressouvenir quelquefois d'un mari dont le plus grand malheur est de ne pouvoir plus estimer sa femme ! » Sans attendre ma réponse, il partit. Il auroit pu parler long-tems encore sans que je fusse tentée de lui répondre. Tel est l'ascendant de la vertu sur le vice. Je n'aimois plus M. de Beaufange ; mais il m'inspiroit un respect qu'il m'eût été difficile de vaincre.

Le chevalier arriva quelque tems après ; il me trouva plongée dans la plus grande rêverie.

Quel voile obscurcit vos attraits , en m'abordant ? Je lui racontai alors ce qui venoit de se passer entre le comte & moi. --- Quoi ! c'est là ce qui vous afflige (en riant démesurément). Je vous trouve , en effet , fort à plaindre ; un mari assez complaisant pour laisser sa femme indépendante au printems de son âge ; qui veut bien lui donner une fortune honnête ; la débarrasser d'une fille qui , dans quelques années , lui deviendrait fort à charge , voilà , en vérité , ce qui s'appelle être née sous une malheureuse étoile ! Je suis tenté de pleurer avec vous . . . N'êtes-vous pas honteuse de faire ainsi l'enfant ? Laissez partir le pauvre comte , & jouissez du bonheur que le ciel vous envoie. Je viens vous proposer une partie de bal , il faut y paroître plus brillante que jamais. --- La décence me permet-elle ? -- Quel langage gothique ? la décence ! . . . A propos , avez-vous jetté un coup-d'œil sur la brochure que je vous ai apportée ? . . . Et le nouvel opéra ? Comment l'avez-vous trouvé ? il est délicieux. Tandis qu'il parloit , ma fille entra. Sa gouvernante me l'amenoit pour me faire ses adieux. C'étoit M. de Beaufange en mignature, son air de douceur : mon cœur se serra en l'embrassant ; mais le dangereux chevalier éloigna bientôt de moi cet intéressant objet ; & , par un persiflage continuel , il me rendit presque

honteuse de l'instant de sensibilité que j'avois éprouvé.

A mon retour du bal, je trouvai toute ma maison en larmes. Le départ du comte & de ma fille avoit causé cette douleur. Pour moi, je n'en fus pas fort touchée. Six ans se passèrent dans les plaisirs les plus vifs. Ma toilette, le jeu & la galanterie étoient mes occupations journalières. La pension que me faisoit mon mari ne suffisoit pas à la moitié de ma dépense. Le chevalier avoit épuisé ma bourse ; je puisai dans celle d'un autre ; mais il ne me resta bientôt plus de ressource.

Depuis le départ de M. de Beaufange je n'avois reçu aucune de ses nouvelles, lorsqu'un matin on m'annonça un de ses gens. La physionomie de cet homme fut pour moi l'augure du plus triste événement. Il me présenta une lettre : voici ce qu'elle contenoit.

Lettre du comte de Beaufange à sa femme.

« Je meurs, Madame, & vous l'avez voulu ; c'est sans regret que j'abandonne la vie, puisqu'elle ne peut plus vous être consacrée. Je vais dans le sein d'un pere : puissai-je obtenir de lui qu'il daigne vous éclairer & pardonner les erreurs d'une jeunesse imprudente ! . . . Adieu, Madame, vous, qui me fûtes bien chère, & qui

CONTE MORAL. 341

qui dans ces derniers instans me l'êtes peut-être encore. Je ne vous recommande point ma fille, je vais la mettre entre les mains de ma mere; sa vue seroit un reproche continuel pour vous. . . . Adieu, encore une fois, vous qui pouviez être l'auteur de ma félicité, & qui le fûtes de mes peines ».

Cette lettre me jeta dans un trouble extrême : je demandai avec empressement des nouvelles de mon mari ; le domestique m'apprit, en sanglotant, que son maître n'étoit plus. Je ne sais quelle révolution j'éprouvai ; je sentis un déchirement affreux. J'étois restée immobile, sans avoir la force de prononcer un mot. Le chevalier entra dans ce moment, il me trouva accablée de douleur ; il m'en demanda la cause. Sans lui répondre, je lui fis signe de lire la lettre ; il ne fut point déconcerté de cette nouvelle. Il voulut me vanter les avantages d'une jeune veuve, &c. &c. Je l'interrompis avec fureur. Allez, monstre, lui dis-je, puisse mon exemple apprendre aux femmes aussi foibles que moi, que l'illusion n'a qu'un tems ; que son voile tombe ; qu'il ne reste qu'un vuide effrayant, & le désespoir d'avoir été séduite par un homme vil qui ne respecte ni les droits de l'amitié, ni ceux de l'amour & de la vertu ! Puissent, vous & vos semblables, expier vos crimes dans les tourmens les plus

affreux! . . . Le chevalier sortit sans me répondre. Je tombai dans un état de stupidité duquel on vint me tirer, en m'apprenant que la justice alloit faire les formalités ordinaires. On m'apprit bientôt qu'il ne me restoit rien de ma fortune. Mes gens, que j'avois traités en esclaves, m'abandonnerent. Personne, dans le monde, ne s'intéressoit à moi. J'allai me jeter aux pieds de Mme. de Beaufange, que depuis long-tems je ne voyois plus. Je la suppliai de permettre que je restasse avec elle. Cette mere désolée y consentit; elle ne me fit aucun reproche. Je vis ma fille, je la baignai de mes pleurs. Cette intéressant enfant pleuroit aussi, nommoit son pere & me le demandoit. Mme. de Beaufange ne survécut pas long-tems à son fils. Elle me recommanda la fille, ainsi que ma malheureuse enfant. Elle expira dans mes bras avec des sentimens dignes d'être admirés. Ma belle-sœur, quoiqu'absorbée dans la douleur, n'en étoit ni moins douce ni moins égale. Pour moi, qui n'avois que trop mérité celle que je ressentais; je n'en étois pas moins impatientée contre le sort: aujourd'hui même que le tems & les réflexions auroient dû me changer, je suis la même. Le désespoir & les remords ont pris la place de mes beaux jours; l'humeur & l'ennui finiront ma vie. Il est trop vrai, nos premières habi-

tudes & nos premiers goûts nous suivent jusqu'au tombeau. En vain veut-on se corriger lorsqu'on n'est plus enfant : il n'est plus tems. Il faudroit une vertu supérieure à l'humanité pour y parvenir. Ma fille , élevée par une tante sage autant qu'elle est éclairée & douée par la nature du plus heureux caractère , est aujourd'hui ma consolation & mon exemple. Ma mere , dont le ciel a conservé les jours assez long tems pour voir les funestes fruits de sa négligence à former mon cœur à la vertu , a pleuré ses fautes & les miennes. Il étoit trop tard. Hélas ! j'attends , non sans impatience , que le ciel termine ma vie , & par-là mette fin à mes peines.





JUPITER

JUSTIFIÉ.

CONTE MORAL.

JUPITER, à ce que raconte un ancien écrivain, las des plaintes continuelles du genre humain, résolut de mettre fin à ces clameurs insensées. Les prières que les mortels lui adressoient étoient toujours mêlées de murmures ; jamais Mercure, en les lui présentant, n'avoit manqué à lui rendre compte des reproches dont on l'accabloit, des imprécations qu'on faisoit contre sa bonté, sa justice & sa puissance. Le peuple ne murmuroit pas seul, les grands, & sur-tout ceux qui se qualifioient du nom de sages, étoient ses plus mortels ennemis. Les preuves de sa bonté, de son pouvoir étoient appelées prestiges par ces impies. Quel bien n'auroient-ils pas fait à l'univers, si chacun d'eux eût été Jupiter ! leur témérité alloit jusqu'à nier son existence, rejeter toutes les preuves qu'ils en avoient, & s'emporter contre le culte qu'un petit nombre de mortels lui rendoient encore. Ils cherchoient à lui ravir son identité. Ils persuaderent bientôt au peuple crédule, &

parvinrent à lui faire accroire que toute la force de Jupiter ne provenoit que de leur aveugle & coupable soumission. Dès-lors, chacun empressé de se signaler, chercha à l'envi à découvrir quelque défaut dans Jupiter. Les effets les plus signalés de l'amour que ce tendre pere portoit à ses enfans ingrats, passerent pour une tyrannie révoltante, dont il étoit honteux de n'oser secouer le joug. *Apprenons à ces vils mortels, à ces êtres si petits à mes yeux,* dit Jupiter d'une voix courroucée, *apprenons-leur que s'ils sont malheureux, ils ne doivent l'imputer qu'à eux seuls.* Il dit, & Mercure, concevant le dessein de son pere, descendit sur la terre & annonça au peuple qu'il eût à s'assembler le lendemain au pied du mont Ida; que dans ce lieu Jupiter daigneroit se manifester à eux. Il leur fut permis de choisir des orateurs assez éloquens, assez hardis pour disputer contre le souverain des dieux, Zeus leur promettant d'écouter tout ce dont ils voudroient l'accuser, & leur assurant l'impunité.

La condescendance de Jupiter étonna les mortels audacieux; ses ennemis en furent confternés. Si ce dieu leur accordoit leurs demandes, s'il se justifioit des crimes qu'ils lui imputoient, ils n'auroient plus de prétexte pour le calomnier; &, sans prétexte apparent, comme parviendroient-ils à le rendre odieux?

L'irrésolution dans laquelle ils se trouvoient ne fut pas moindre que celle du genre-humain pour savoir ce qu'on demanderoit à Jupiter. Tous formoient des souhaits différens, on se cantonnoit, on se parloit, on s'échauffoit & rien ne se concluoit. Les deux sexes ne pouvoient s'accorder. Les hommes vouloient demander l'immortalité, espérant que chacun pourroit, par ce moyen, contenter la passion qui le dominoit. Le guerrier farouche pensoit avec plaisir qu'il pourroit se baigner à loisir dans le sang des ennemis. L'avare comptoit les sommes qu'il gagneroit dans chaque siècle, & le voluptueux se réjouissoit de jouir toujours sans que le moment lui échappât & disparût.

Les femmes y trouvoient assez bien leur compte. Etre éternellement adorées transportoit les coquettes; mais une chose essentielle les embarrassoit. Le desir de fixer leurs amans les occupoit tout entières, & l'immortalité n'obvioit pas à la frivolité qu'elles leur reprochoient. Pour cet effet elles demandèrent d'être instruites des secrets du destin, afin que prévoyant ce qui devoit arriver, elles pussent se les attacher pour toujours. Personne n'osa contredire un desir si raisonnable; il fut décidé qu'on prieroit Jupiter d'accorder aux hommes le don de la divination.

Le jour suivant fut attendu avec impatience, il parut enfin. Tout le pied du mont Ida fut rempli d'une foule innombrable de personnes de tout âge & de tout sexe. Criton, ennemi juré de la divinité, s'étoit chargé de porter la parole au maître du monde. Cet homme étoit hypocrite, & cachoit, sous un extérieur dévot & composé, le venin dont son ame étoit remplie. Il avoit l'art de semer, sans affectation, des doutes sur la nécessité des hommages dûs à Jupiter.

Tout-à-coup une nue épaisse s'étend & couvre le sommet du mont Ida ; le tonnerre gronde, les ténèbres se répandent sur la terre, & les éclairs redoublés annoncent la présence de Zeus. Ce dieu étoit monté sur son aigle, une nue de feu l'environnoit ; la foudre étoit dans ses mains redoutables. Il fit un signe, la terre & les cieux s'ébranlèrent. Criton même tomba sur ses genoux, saisi d'un mortel effroi. Jupiter eut pitié des humains : il vouloit les effrayer & non les perdre. Il fourrit, une lumière céleste qui se répandit par toute la contrée, dissipa les ténèbres & bannit la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La rage de Criton, à chaque sourire du maître du tonnerre, ne peut se comparer qu'à elle-même. Il rassembla tous les sophismes pour faire à Jupiter les reproches & les plaintes que sa méchanceté

& la folie des hommes lui avoient suggérés. Il conclut ce discours par exiger la chose la plus ridicule dont on ait jamais fait mention.

« Mais, ô grand Jupiter, continua-t-il, si, par une fatalité inévitable, ta volonté est de joindre au peu de jours que tu nous accordes, un malheur constant, si ta sagesse trouve nécessaire d'abandonner des créatures à l'aveuglement où elles sont réduites; enfin si tu trouves des charmes dans les maladies, les douleurs, les infirmités qui assiègent le corps humain, & que toutes tes faveurs soient destinées à cette ame qu'on nous dit être une portion de toi-même, que nous possédons parce que tu l'as voulu, donne-nous ce qui seul peut nous rendre ce fardeau supportable. Accorde-nous la grace de connoître, par nous-mêmes, le sort qui nous est réservé. Ce n'est pas l'intérêt qui nous met cette prière à la bouche; c'est, ô grand Jupiter, le desir de nous rendre dignes de t'adorer & de te servir. Ne pouvons-nous pas, nous qui semblables aux aveugles, errons en vain de tous côtés pour trouver le sentier qui mène à la félicité, ne pouvons-nous pas, dis-je, t'accuser d'injustice, lorsque nous tombons dans des précipices qu'il nous est impossible d'éviter, puisque nous ne les appercevons pas? Devons-nous être punis, si nous jouissons du présent, puisque nous ignorons quelle

sera la durée de notre joie & de notre bonheur ?
 Dissipe , ô dieu tout-puissant ! dissipe cet aveu-
 glement dont ta main nous frappe en naissant ,
 & qui nous empêche de connoître toute l'éten-
 due de tes perfections. Quelle admiration ne
 nous inspirera pas les moyens dont tu te sers
 pour gouverner & la terre & les cieux ! Avec
 quelle patience , quelle résignation n'atten-
 drons-nous pas l'effet de tes promesses , nous ,
 qui depuis le lever de l'aurore jusqu'à son cou-
 cher , souhaitons avec ardeur de voir dispa-
 roître les ténèbres qui causent notre désespoir !
 Le sage soutiendra les revers , parce qu'il sera
 sûr qu'il pourra lui en arriver plus qu'il n'en
 attend. Quelles actions de grâces ne rendrons-
 nous pas à ta justice , à ta bonté ? Notre véné-
 ration augmentera lorsque nos yeux seront ou-
 verts. Pourrois-tu rejeter notre humble priere ,
 ô Jupiter ! Nous ne cherchons qu'à connoi-
 tre , qu'à sentir l'amour , la sagesse , la justice
 & la munificence qui sont la base de tes ac-
 tions ».

Ainsi parla Criton , & Jupiter ne répondit à
 ces louanges captieuses que par un sourire dé-
 daigneux. *Je consens , mortels , leur répondit-
 il , à ce que vous exigez de moi , mais , si au
 lieu de la félicité que vous vous promettez , vous
 ne trouvez qu'une augmentation de disgrâces ,
 souvenez-vous alors que vous l'avez voulu ; que*

voire fatale curiosité, & non Jupiter, est la cause de vos peines. Il dit, & ordonna à Mercure de donner à ces insensés une espece de lunette à deux verres qui avoit la propriété de représenter tout ce qui devoit arriver dans le cours de la vie. L'un de ces verres représentoit le bonheur, & l'autre, qui étoit plus petit, découvroit les peines & les chagrins auxquels on devoit s'attendre. Jupiter disparut, retourna dans l'Olympe, peu content de voir les hommes, ces êtres qu'il avoit pris plaisir à former, de les voir, dis-je, se perdre par leur obstination. Des cris confus se firent entendre, on distinguoit les mots de *reconnoissance, d'actions de grace.* Si Jupiter leur avoit donné un bonheur effectif, ils auroient murmuré contre lui; mais il contentoit leurs fantaisies, ils le bénissoient. Mercure n'eut pas peu de peine à se tirer d'entre cette foule d'imbécilles, chacun se pressoit, se culbutoit à l'envi pour tâcher d'être le premier à savoir sa destinée. Les jeunes personnes du sexe le ménageoient encore moins. Il seroit impossible de raconter combien essayèrent la lunette, & quel effet cet aspect fit sur eux. Nous nous bornerons à quelques traits singuliers.

Elmire, jeune beauté, âgée de quatorze ans, fut la premiere qui en fit l'épreuve. Elle s'approcha de Mercure, & lui arrachant la lu-

nette, elle s'empresse de satisfaire son desir curieux. Cette jeune personne étoit ennemie de tout ce qui s'appelle douleur. Elle évitoit avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit bleffer ses yeux; elle en prit un singulier de cacher avec la main le côté de la lunette, où l'on voyoit les infortunes. Elmire étoit ambitieuse & coquette. Quoi de plus ravissant pour elle que d'appercevoir des biens immenses à sa disposition; des amans sans nombre, se disputer l'honneur de sa possession! Jupiter lui-même descendu de l'Olympe pour rendre hommage à ses attraits; & Junon, les yeux étincelans de courroux, la menaçant d'une vengeance éclatante. Enivrée d'une prospérité qui surpasseoit son attente, elle se crut assez sûre d'elle, de son bonheur, pour envisager tranquillement l'adversité que le Destin lui préparoit. Elle tourna la lunette; mais dieux! quel fut son effroi! l'avenir ne lui promettoit que deux mois pour jouir de ce qu'elle desiroit avec ardeur; une cruelle maladie lui enlevait sa beauté, le seul avantage qu'elle eût reçu de la nature. Sa vie devoit être très-longue, mais il falloit la passer dans une triste solitude; méprisée de ses amans, qui ne trouvoient rien en elle qui les pût dédommager de cette beauté qu'ils adoroient; raillée de ses rivales qui triomphoient avec impunité, la triste Elmire

mouroit mille fois sans pouvoir mourir une. Les deux mois s'écoulerent sans qu'elle pût goûter aucun plaisir. L'avenir la mettoit hors d'état de jouir du présent. Lui tenoit-on un langage flatteur ? elle n'y répondoit que par des larmes , se regardoit-elle dans un miroir ? c'étoit pour déplorer la perte prochaine de ses attraits. Elmire fut malheureuse par sa curiosité ; sans elle , cette jeune personne auroit joui paisiblement des biens passagers , & n'auroit pas anticipé son infortune.

Phocis , que Lacédémone comptoit au nombre de ses héros , prit la dangereuse lunette des mains de la détolée Elmire. Il dirigea le fatal présent avec l'air de la suffisance , parce qu'assuré de son courage , de ses rares qualités , il ne pouvoit imaginer que le sort ne lui fût pas favorable. Phocis attacha ses regards sur le côté du bonheur ; il vit la victoire enchaînée à son char ; des villes soumises , des peuples vaincus implorer sa protection ; des poètes empressés à recueillir ses hauts faits pour les transmettre à la postérité. Sa vie entière n'étoit qu'un tissu de bonheur sans le moindre mélange. Phocis seroit mort aussi glorieusement qu'il avoit vécu , s'il n'eût pas voulu réitérer l'épreuve. Il fixa les yeux d'un air triomphant sur le verre du malheur , & vit avec désespoir qu'un tyran fait respecter

ses loix par la crainte qu'il inspire ; mais qu'après sa mort , ceux même qu'il a comblés de faveurs , le déchirent à l'envi & détestent sa mémoire. Son trouble augmenta lorsqu'il vit les statues , que la vile adulation lui avoit érigées , abattues , les inscriptions déchirées , & qu'au lieu des noms de pere de la patrie , de héros , de sage , on y substituoit avec justice ceux de tyran , d'ambitieux & d'injuste. Il vit la postérité l'oublier , ou ne s'en souvenir que pour abhorrer sa mémoire. Quel tourment pour un homme qui avoit tout fait , tout hasardé pour acquérir une gloire immortelle ! quel tourment de savoir que , peu de jours après sa mort , tous ces peuples qui lui rendoient hommage , béniroient à jamais l'instant de son trépas ! Phocis ne put goûter un moment de repos dans toute sa vie ; le souvenir de ce qu'il avoit vu le tenoit dans une perpétuelle agitation. Au milieu des victoires qu'il remportoit , entouré de ses flatteurs , il croyoit toujours qu'on alloit le charger d'opprobres , il s'imaginoit entendre les imprécations qu'il méritoit. Combien de fois il maudit l'instant où il avoit désiré de voir cet avenir qui le remplissoit de terreur !

La jeune Baucis parut ensuite ; elle s'approcha avec une timidité , une crainte qu'il étoit assez de remarquer. Toute la ville de Co-

rinthe, où elle avoit pris naissance, connoissoit la cause de son inquiétude. Elle étoit adorée du jeune & tendre Philémon ; son cœur partageoit l'ardeur qu'elle inspiroit à son amant ; & son pere, vieillard intéressé, avoit refusé de consentir à leur union ; il l'avoit forcée d'épouser un vieux homme dont tout le mérite consistoit dans les immenses richesses qu'il possédoit. Baucis reçut avec crainte la lunette prophétique ; elle resta un moment incertaine de ce qu'elle avoit à faire. Enfin l'amour, l'espérance l'encouragerent ; elle y porta les yeux & s'écria, ô grand Jupiter, que vous êtes bon ! l'époux de Baucis devoit mourir dans peu d'années ; maîtresse d'elle-même, elle couronnoit ses vœux, la constance de son amant, & passoit de la douleur au plus grand de tous les transports. Baucis attendit avec impatience le jour qui devoit combler ses souhaits. Chaque instant lui rappeloit l'image de son bien-aimé Philémon, & l'approchoit du moment où elle se jetteroit dans ses bras. L'idée qu'elle se formoit de sa félicité fut si vive, qu'elle répondit aux caresses de son époux avec la même ardeur que si c'eût été Philémon. Le vieillard étoit d'autant plus surpris du changement qu'il remarquoit dans les manières de Baucis, qu'il ne l'avoit jamais vue que noyée dans ses pleurs. Il imagina

qu'elle feignoit afin de le mieux tromper. Cette pensée redoubla sa jalousie , & le martyr qu'il faisoit souffrir à la jeune Baucis. Premier fruit de sa curiosité , elle dévorait ses peines présentes , & ne s'occupoit que de l'avenir fortuné qui lui étoit promis. Le vieil époux mourut enfin , & ces deux amans s'unirent. Baucis , au milieu de ses transports , dans les bras même de Philémon , sentit que quelque chose lui manquoit ; c'étoit le charme de la nouveauté. Accoutumée depuis dix ans à se former mille images riantes , elle ne trouva pas dans la réalité , ce qu'elle avoit imaginé dans la fiction. Ce fut l'ouvrage de sa téméraire curiosité ; l'attente la transporta , fit son bonheur pendant dix années , & la jouissance ne lui fit pas éprouver dix instans de plaisir.

Epiménide , jeune homme qui possédoit de grandes qualités , que sa patrie regardoit déjà comme son défenseur , les ternissoit toutes par une inclination malheureuse à suivre les insensés , croyant par-là courir à la célébrité. Son cœur étoit bon , il pensoit noblement , & auroit été capable des plus grandes affaires , s'il eût pris la peine de s'en occuper. Epiménide seroit devenu raisonnable , si la manie commune ne l'eût fait courir à la lunette. Il ne savoit pas qu'un regard , un seul regard , lui coûteroit toute sa félicité. Epiménide ap-

prit qu'il seroit grand , qu'il obtiendroît des titres , qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quelque ambitieux que soit un jeune homme , il ne peut rien souhaiter de plus. Le destin lui promettoit des trésors immenses , & la belle Cléone pour épouse. Epiménide charmé tourna la lunette , & sa joie fut modérée en apprenant qu'il deviendroît malheureux par sa faute. Surpris au delà de ce qu'on peut s'imaginer , il voulut savoir comment le malheur dont il étoit menacé , se concilieroit avec les faveurs de la fortune. Il ne vit plus rien. Enchanté , ravi des biens qui lui étoient promis , il s'abandonna plus que jamais à toutes les folies , à tous les plaisirs qui l'avoient toujours occupé. Il épousa Cléone , & la rendit l'esclave de tous ses caprices. La fierté d'Epiménide lui fit autant d'ennemis qu'il y avoit de gens sensés ; Cléone ne le flattoit plus que par intérêt. Les promesses des Dieux s'accomplissoient par degrés. Son triomphe étoit complet. Les richesses , les honneurs , une épouse aimable , tout concouroit à faire sa félicité. Cet imprudent oublia que les biens , les honneurs dont il jouissoit , pouvoient lui être ravis aussi facilement qu'il les avoit acquis. Il reconnut , mais trop tard , le cas qu'on doit faire de toutes ces choses. Ses ennemis travaillèrent sourdement à sa perte ; personne ne lui étoit assez attaché

attaché pour l'en avertir ainsi ; il se vit tout-à-coup précipité du faite de la félicité dans l'abyme de l'indigence. Cléone se vengea de la captivité qu'elle avoit essayée , en prenant pour amant le plus cruel de ses ennemis. Ses biens furent la proie de ses délateurs ; il ne lui resta de tout ce qu'il possédoit que cette insupportable fierté qui lui rendit encore son malheur plus sensible. Il ne fut plaint de personne , tout le monde se réjouit de son abaissement. Cet homme qui se croyoit en droit de mépriser ses concitoyens , se vit délaissé du genre-humain. Il vieillit dans la pauvreté , se trouva obligé de flatter ceux qu'il dédaignoit , afin de soutenir le reste d'une vie languissante. Il mourut enfin , pauvre , dénué de tout secours ; sa mort n'affecta qui que ce fut ; on regretta seulement de ne pouvoir le tourmenter encore , & on lui refusa un tombeau : c'étoit le dernier outrage qu'on pouvoit lui faire.

Quelle fut la cause des malheurs d'Epiménide ? son imprudente curiosité. Son cœur se gonfla lorsqu'il fut assuré de devenir grand ; la fierté s'empara de son ame , & ne lui laissa craindre aucun revers. Avant ce fatal moment , il se servoit de son esprit , de sa raison pour se faire un sort ; mais dès qu'il fut son destin , il ne daigna plus apporter aucun soin à devenir heureux , n'imaginant pas que les

dieux mêmes pussent renverser leur ouvrage.
Combien d'Epiménides se trouvent dans le même cas !

L'aveugle Myope, que la nature avoit douée de très-peu d'esprit , & encore moins de raison , fut assez folle pour chercher à connoître quel seroit son sort. Elle prit la lunette d'un air assuré ; elle eut beau la tourner , l'ajuster , elle ne vit rien , s'en prit à Mercure , l'injuria , prétendant que c'étoit un tour qu'il lui jouoit. Tout le monde s'assembla autour d'elle , on rioit ; insensée , lui disoit-on , toi qui ne peux voir le soleil , tu veux , tu oses pénétrer dans le secret des dieux ! Ces gens-là oublioient qu'ils n'étoient ni plus prudents , ni plus raisonnables que celle dont ils blâmoient la folie.

Irus , appuyé sur une canne qui soutenoit son corps défaillant , attendoit impatiemment que la foule qui entouroit Mercure fût dissipée. Ses vêtemens déchirés , son air abattu , sa posture humiliée , dénotoient assez qu'il n'étoit pas des favoris de Plutus. Il s'approcha enfin du fils de Jupiter , mais ce fut avec une crainte , un saisissement qui le rendoit digne de pitié. Toute sa vie n'avoit été qu'un tissu d'infortunes. L'espérance seule l'avoit empêché de succomber. Irus passoit les nuits à se plaindre , à soupirer ; s'il sommeilloit , ses songes le rem-

plissoient d'une terreur nouvelle. Le jour paroïsoit, ses malheurs redoubloient; il attendoit toujours le lendemain, & ce lendemain tant attendu n'étoit pour lui qu'un redoublement de peines. Le tremblant Irus s'adressa à Mercure, & lui dit : « fils du puissant Jupiter, ne me laisse pas plus long-tems languir dans la cruelle incertitude qui me dévore. Tous mes malheurs ne sont rien au prix de l'ignorance dans laquelle je vis. Jupiter est dieu, par conséquent, il est juste, bon; il se laissera toucher par mes continuels soupirs. L'espérance n'est qu'une chimere à mes yeux, la certitude est le vrai bonheur. Hélas ! je n'en connois point d'autres. Permets que je sache jusqu'à quand je serai malheureux; quelque éloignée que soit ma félicité, loin d'en murmurer, je supporterai mes peines avec constance, & bénirai les dieux de l'épreuve qu'ils me font subir. Oui, Irus sera au comble de ses vœux, s'il fait ce qu'ordonnent les destins à son égard ».

Mercure n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaisie; toutes ses représentations furent inutiles. Irus persista, & Mercure, quoiqu'à regret, lui donna la lunette fatale. Hélas ! que vois-je ? s'écria douloureusement Irus. Quelles chaînes de malheurs ! quoi ! mes tristes jours s'écouleront dans la misère ? pas

un instant de félicité ! ô fortune , cruelle fortune ! est-ce ainsi que tu te joues des frères humains ? Irus étoit destiné à être toujours misérable. Il perdit , par son indiscrete curiosité , il perdit l'espoir d'un changement avantageux. Assuré que le jour qui suivroit n'amélioreroit pas son état , qu'il redoubleroit ses tourmens , il craignoit de le voir paroître , & maudissoit le jour , la nuit , le soleil , les ténèbres & jusqu'à sa propre existence. La mort , qu'il desiroit avec ardeur , arriva enfin & combla le seul desir qu'il n'avoit pas formé en vain.

Les hommes lassés de n'appercevoir que des malheurs , rebutés d'entendre leurs plaintes mutuelles , furent assez injustes pour accuser de nouveau Jupiter. Eh , quoi ! s'écrierent-ils , devoit-il nous découvrir l'avenir pour augmenter nos peines ? falloit-il accroître nos tourmens ? n'étoit-ce pas assez de nous laisser entrevoir le peu de momens heureux que sa cruauté nous destine ? sans lui , sans son fatal présent , nous aurions joui du moment sans nous inquiéter des malheurs qui nous attendent. Oui ! Jupiter n'est qu'un tyran , qui sous l'ombre d'un bienfait , cache une cruauté effective , incompatible avec la qualité de dieu , qu'il ose usurper. Jupiter les entendit ; leurs re-

CONTE MORAL. 341

proches , leurs murmures ne le touchèrent plus. Il les plaignit , mais il ne changea pas leur destin : il connoissoit trop bien l'impossibilité d'améliorer ces êtres farouches. Il se borna à redoubler ses bienfaits , à secourir les moins coupables ; & leur ôta pour toujours le don de divination qui leur avoit été si funeste.





LE MALHEUR

ET

LA VERTU.

LE pere de Mélissa étoit fils d'un gentil-homme retiré dans ses terres , & qui jouissoit d'environ cinq cent livres sterlings de rente. Le hasard , qui lui avoit donné un frere aîné & trois sœurs , lui avoit ôté l'espérance de la fortune. Il voulut s'en dédommager par la gloire. Son pere l'avoit destiné au commerce , & l'avoit placé chez un des plus riches négocians de Bristol ; mais le jeune homme né avec une imagination vive & enflammée par la lecture de l'histoire & l'exemple des héros qu'elle fait passer à l'immortalité , dédaigna de languir dans l'obscurité d'un comptoir. La richesse lui parut trop facile à acquérir : il la méprisa bientôt , & résolut de courir une carrière plus difficile & plus brillante. Il s'échappe de Bristol , & se fait soldat à la ville voisine , ne doutant point que ses vertus militaires ne le fissent monter un jour au rang qu'il vouloit mériter. On le fit passer à Londres avec d'autres recrues ,

& partir avec sa compagnie pour une garnison si éloignée de sa famille qu'il ne craignit plus qu'on eût pitié de lui ; & qu'une amitié ridicule lui fermât le chemin de l'honneur.

Un de ses camarades le conduisit un jour dans la maison d'un gentilhomme, où il avoit quelques particularités avec une jeune femme-de-chambre, & le fit entrer dans la cour. Ce gentilhomme, âgé d'environ soixante-ans, avoit épousé, depuis deux ans, une seconde femme qui lui avoit apporté, pour tout bien, une éducation très-distinguée. Il avoit plusieurs enfans de sa première épouse, morte depuis fort long-tems. Le plus jeune étoit une fille qui entroit dans sa dix-septième année. Elle étoit d'une taille avantageuse, & d'une figure très-agréable ; mais son pere qui ne l'aimoit que par instinct, comme les animaux aiment leurs petits, avoit entièrement négligé de la faire instruire. Il croyoit ne pouvoir pas vivre sans elle, & aimoit mieux voir sa fille mal élevée chez lui, que de l'envoyer à Londres pour lui donner les connoissances nécessaires à son sexe & convenables à sa naissance. La jeune Betti n'avoit d'autre occupation que de jouer avec les valets. Il s'étoit établi entr'eux une confidence réciproque, & elle ne se croyoit heureuse que dans la cuisine & la basse-cour.

La tendresse capricieuse de son pere n'avoit

Jamais attiré la sienne, & elle s'aperçut sans regret que son second mariage la diminuoit. Sa belle-mère ne la contraignoit point ; elle observoit même avec une satisfaction secrète que Mifs se déroboit à la société, & elle trouvoit plus aisé de cacher ses défauts que de les corriger.

Betti, à qui Claire, sa femme-de-chambre, avoit dit qu'elle attendoit son amant, descendit secrètement l'escalier, & ne se fit point scrupule de jouer avec eux. Le soldat fut enchanté d'elle, & découvrit ou crut découvrir dans la simplicité de la nature quelques qualités que l'art n'auroit pas beaucoup de peine à développer. D'ailleurs tout ce qui avoit l'apparence d'une aventure, avoit pour lui des attrait, & l'espérance d'enlever une jeune demoiselle, sous le simple habit de soldat, flattoit autant sa vanité qu'elle répondoit à son amour.

Il devint très-assidu, fit tous ses efforts pour plaire, & y réussit : la compagnie ayant eu ordre de se rendre à une autre garnison, Betti & Claire partirent un beau matin avec leurs galans, & se marièrent dans un village voisin.

Aussi-tôt que le vieux gentilhomme fut informé de la fuite de sa fille, il fit faire des recherches avec tant de diligence & de soin, qu'il fut bientôt le chemin qu'elle avoit pris.

Il monte à cheval , & la pourfuit avec imprécation. Ce n'étoient point les émotions de la tendresse; c'étoient-les transports de la rage. Il regardoit cette offense moins comme la défobéissance d'un enfant que comme la révolte d'une esclave. Il la joignit bientôt , mais trop tard pour sa vengeance. Le mariage étoit consommé. Le soldat le lui apprit lui-même. Le pere prodigua les expressions de la brutalité & de l'indignation , & jura qu'il ne pardonneroit jamais une faute qu'il auroit dû prévenir.

L'union de ces jeunes amans , en augmentant leur malheur , ne diminua point leur tendresse. Le régiment fut envoyé près du roi Guillaume au siege de Namur. Le soldat , qui n'attendoit que les dangers , reçut cet ordre avec des transports de joie ; il voyoit devant lui la gloire , & se croyoit aussi sur d'y parvenir que s'il alloit prendre possession d'un trésor. Sa femme , grosse de quelques mois , ne voyant aucun moyen de subsister dans l'absence de son mari , demanda à le suivre , & en obtint la permission. Lorsqu'elle fut confondue avec la foule qui suivoit le camp , qu'elle se vit au milieu des débris du carnage parmi des malheureux qui nagent dans le sang , qui oublient la mort & la bravent en sa présence pour dépouiller ses victimes , & à qui l'horreur est aussi familiere que la pitié est impossible , elle

fut épouvantée de la licence des femmes & de la brutalité des hommes. Claire, sa femme-de-chambre, qui avoit suivi son mari, étoit la seule qui pût le consoler, & la seule dont elle pût espérer les secours nécessaires.

Ce n'étoit pas assez de souffrir; il falloit vivre, & les besoins du corps ajoutoit encore aux souffrances de l'ame. Betti ayant entendu prononcer le nom d'un officier qu'elle se refouvint d'avoir vu quelquefois dans la maison de son pere, elle s'adressa à lui, se nomma, & lui demanda sa protection & la permission de prendre soin de ses équipages. Le capitaine y consentit. Dès ce moment l'état de Betti fut moins affreux, & son esprit fut plus tranquille; mais elle ne put échapper au malheur. Elle vit son mari marcher le matin à une attaque, & le vit rapporter le soir couvert de blessures mortelles. Le lendemain on le mit dans un charriot avec une quantité d'autres blessés, pour le conduire à un hôpital éloigné de trois lieues. Comme la voiture étoit remplie, elle partit à pied, ne voulant pas se séparer de son mari dans un moment si funeste. Elle ne pouvoit aller aussi vite que lui, & elle arriva précisément pour le voir expirer sur ses genoux, & recueillir ses derniers soupirs. La fatigue & la douleur lui causerent une révolution si grande qu'elle accoucha quelques instans

après, & ne vécut que pour donner la vie à Mélissa, qu'elle laissa dans l'état le plus déplorable, sans parens, sans amis, dans un pays étranger, & parmi des gens trop accoutumés à voir les souffrances pour les plaindre & les soulager. Sa tendresse étoit sans espoir, & cette idée seule lui rendit la mort terrible.

Parmi ceux que le hasard ou le malheur rendent témoins de la naissance de Mélissa, il se trouva une jeune femme dont le mari venoit de périr dans le dernier combat, & qui avoit perdu depuis deux jours un enfant qu'elle nourrissoit de son lait. Cette femme, plutôt dans la crainte des inconvéniens qui pouvoient en résulter que par compassion pour l'orpheline, la prit dans son sein, & se crut autorisée à s'emparer de la dépouille de sa mere. Elle ne trouva dans ses poches que quelques pieces de monnoie, & le certificat de son mariage. Elle donna ce papier au capitaine, qui apprit avec compassion le sort de Betti, mit cette femme à sa place, & l'engagea à continuer ses soins à l'enfant qu'elle avoit sauvé. Après la guerre, il les emmena toutes deux en Angleterre, & garda la jeune femme à son service.

Il fit aussi-tôt un paquet de tout ce qui pouvoit concerner Mélissa, l'envoya à son grand-pere avec la nourrice, & renferma le certificat

du mariage de sa mere dans une lettre qui contenoit le récit de sa mort , & des moyens qui avoient conservé la vie à son enfant. Ceux qui nous ont été chers , par quelque offense qu'ils aient perdu leurs droits sur notre tendresse pendant leur vie , les reprennent à leur mort. Le tombeau qui les met à couvert de notre ressentiment & rend la réconciliation impossible , nous ramene à des sentimens plus doux , & c'est alors que nous regardons comme une sévérité ce que nous regardions comme une justice. Le capitaine faisoit au grand-pere de Mélissa l'honneur de le juger comme les autres hommes ; il pensoit que la tendresse paternelle du vieillard se réveillerait à l'aspect de cet enfant ; que l'infortune de sa fille lui feroit oublier sa faute , & qu'il épargnerait cette seconde victime. Ces espérances étoient raisonnables ; mais cet inflexible gentilhomme ne l'étoit pas. Lorsqu'il fut informé par le billet que l'enfant qu'il tenoit dans ses bras étoit le sien qui réclamait sa protection , il n'acheva pas sa lecture , accabla la nourrice de menaces & d'insultes , & les renvoya sans pitié. Un événement aussi extraordinaire est bientôt su dans une ville de province. Un oncle de Mélissa apprit cette nouvelle preuve de la brutalité de son pere avec indignation. Il envoya aussi-tôt chercher l'enfant , & assura la nourrice que sa niece

feroit traitée chez lui comme sa fille. Il lui dit qu'il étoit aussi brouillé depuis long-tems avec son pere pour des raisons particulieres; que sa fortune étoit médiocre, & qu'il avoit même été obligé de prendre à ferme une petite métairie qu'il tenoit d'un écuyer fort galant homme; mais qu'il vivoit assez content sans enfans, & avec beaucoup d'économie.

Claire, femme-de-chambre de Betti, étoit revenue veuve dans son pays, & avoit prévenu tous ceux à qui elle avoit raconté les tourmens de sa maîtresse. Mélissa ajouta par les bonnes qualités qu'elle annonçoit, à l'intérêt que l'on prend à l'infortune. Bientôt même elle n'eut plus besoin d'avoir été malheureuse pour être aimée. On lui apprit successivement tout ce qu'elle devoit savoir. Les connoissances entroient dans son esprit aussi facilement que la reconnoissance pénétrait dans son ame; mais ses douleurs augmentèrent avec la triste faculté de les sentir; elle n'avoit que onze ans lorsque sa tante mourut, & deux ans après elle perdit son oncle.

Funeste victime du sort, Mélissa se retrouvoit plongée dans un état d'autant plus malheureux qu'elle avoit entrevu le bonheur. Aussi affligée du passé, qu'inquiète de l'avenir, elle s'abandonnoit à son désespoir, lorsqu'elle vit entrer chez elle un homme envoyé par l'écuyer,

instruit de la mort de ses parens. Cet homme généreux ne permit pas qu'une vie conservée par une espece de miracle, fût exposée plus long-tems aux miseres qui l'avoient environnée. Il se détermina à la prendre chez lui, non pas comme sa domestique, mais comme une compagne pour sa fille, jeune personne accomplie, & âgée d'environ quinze ans. Elle fut reçue par le pere & la fille avec l'empressement d'une sensibilité généreuse. Ses larmes sécherent, & il ne lui resta de son affliction que le tendre souvenir d'un oncle qu'elle regardoit comme son pere. Elle eut alors le courage d'ouvrir une petite boîte qu'il lui avoit mise dans les mains avant de mourir : elle n'y trouva que le certificat du mariage de sa mere, renfermé dans la lettre du capitaine, & un récit des événemens que son oncle avoit écrit lui-même. Cette longue histoire d'infortunes lui causoit des émotions si violentes, qu'elles l'auroient conduite à l'insensibilité, si la raison n'avoit pas été assez puissante pour les combattre.

Cependant Mélissa étoit chérie de toute la famille qui retourna quelques semaines après à Londres. Le bon écuyer la regardoit comme son enfant, & la fille la regardoit comme sa sœur. On lui enseigna la musique & la danse ; on la présenta dans la société, on l'habilla avec

goût , & elle avoit toujours assez d'argent pour satisfaire les petites fantaisies de son sexe. Jamais dans la jeunesse la crainte du lendemain n'a altéré la jouissance du jour. Au contraire , la félicité présente est un gage de la félicité à venir. Mélissa étoit aussi contente que si elle devoit l'être toujours.

Elle étoit dans sa dix-huitième année lorsque le fils unique de son bienfaiteur fut rappelé de l'université d'Oxford pour passer l'hiver à Londres. La personne , la conduite & les discours de Mélissa le charmerent , comme cela devoit être. Dès que l'on voit deux jeunes gens réunis , l'on s'attend toujours à voir l'amour en tiers avec eux. Si ces récits sont communs , c'est que les passions le sont aussi , & l'histoire de la nature ne peut pas être plus variée qu'elle. Le jeune homme employa tous les petits soins , les petits détours d'un premier amour , d'autant plus clairs qu'on prend plus de précaution pour les cacher. Mélissa sans connoître l'amour , le devina à sa conduite ; elle pouvoit en être flattée : elle n'en fut qu'affligée. Elle prévint que si ce sentiment étoit surpris par le pere ou la sœur ; la paix de la famille seroit troublée , & que la cause de cet orage en seroit peut-être aussi la victime. Elle affecta donc de prendre les attentions de ce jeune amant pour des politesses de complai-

sance, & imagina que ces précautions l'intimideroient & éloigneroient une déclaration dans les formes. Mais tout mortifié qu'il fut de voir Mélissa dédaigner un amour qu'elle avoit sans doute reconnu, il se détermina à lui parler dans des termes qui ne lui permettroient pas de conserver plus long-tems cette neutralité. Quoiqu'il respectât sa vertu, il craignoit trop son pere pour songer à en faire son épouse, & il aimoit trop ardemment Mélissa pour ne pas espérer d'en faire sa maîtresse. Mélissa tourna d'abord en plaisanterie son amour & ses protestations. Mais lorsqu'elle s'aperçut qu'il avoit dessein de la séduire, elle fondit en larmes & tomba évanouie. Il frémit à cet aspect, & son repentir fut égal à sa douleur. Tant de vertu ne fit qu'augmenter son estime. Ce n'étoit pas diminuer son amour. Il la prit dans ses bras, & lui offrit sa main pour réparer son outrage. Mais la vertu n'avoit pas permis à Mélissa d'être la maîtresse de son amant. La reconnoissance ne lui permit pas de devenir sa femme. Elle le pria même de ne la presser jamais de violer ce qu'elle se devoit à elle-même & à son bienfaiteur, & lui dit que cette résolution étoit aussi inébranlable qu'elle étoit juste.

Il fallut donc vaincre les desirs de l'amour dont l'ardeur s'accroît par sa délicatesse. Telle étoit

étoit la situation des deux amans. Un matin il tenoit sa main dans celle de Mélissa. Il lui parloit avec la plus vive tendresse , & elle le regardoit avec une espee de satisfaction timide , & l'écoutoit avec une attention que son cœur condamnoit. Dans ce tendre moment où l'on n'est occupé que de ce qu'on aime , le pere s'approche , entend son fils lui faire des propositions de mariage , & se retire sans être aperçu.

Il étoit loin de penser qu'une fille , dans la situation de Mélissa , pût rejeter une telle proposition , & s'imaginoit que les femmes se croient vertueuses quand elles n'ont point accordé la dernière faveur , & n'appliquent le véritable honneur qu'à l'honneur du devoir. Il prit ses mesures d'après ces idées. C'étoit le tems où il avoit coutume de se retirer à sa terre. Il donna ordre que tout fût disposé pour le lendemain ; & que la voiture fût prête à six heures du matin. Ses enfans furent un peu surpris de cette retraite subite ; mais quoique le pere fût naturellement bon , il gouvernoit sa maison avec autorité , & s'ils s'apperçurent que quelque chose l'avoit offensé , ils n'osèrent pas lui demander , ni même soupçonner la cause de son humeur. Mélissa fit ses paquets à l'ordinaire. Le lendemain , le pere fit monter dans sa voiture sa fille & son fils , & fit entrer Mé-

lissa dans son cabinet. Là, il lui dit en peu de mots, mais avec beaucoup d'aigreur, qu'elle avoit formé le dessein d'épouser son fils, sans son consentement; que cet excès d'ingratitude le forçoit à lui reprocher les bontés dont il l'avoit comblée. En même-tems il lui mit dans la main un billet de cinquante livres sterlings, & lui ordonna de sortir de chez lui avant huit jours. Mélissa fut trop accablée de ce coup pour répondre. Le pere monta précipitamment en voiture, & partit sur le champ.

Telle étoit Mélissa pour une troisieme fois, & plus malheureuse que jamais; elle avoit plus de secours qu'à la mort de son oncle, mais aussi elle avoit plus de dangers à craindre. Ceux qui sont accoutumés à dormir sur les oreillers du bonheur & du plaisir, résistent rarement aux attraites du vice qui présente toujours l'abondance & le bien-être; quand la vertu n'offre qu'un grabat, des repas succincts, des hillons & un travail continuel.

Mélissa, lorsqu'elle fut revenue de l'accablement où l'avoit jetée ce passage subit d'une fortune à l'autre, se détermina à ne point accepter les bontés d'un homme qui l'en croyoit indigne; elle ne voulut même pas se justifier, parce quelle étoit trop intéressée pour qu'on la crût sincere, & que d'ailleurs cet état précaire n'étoit qu'un esclavage brillant qui dépendoit

toujours du caprice d'un moment. Elle ne savoit comment subsister un seul jour, lorsqu'elle renvoya le billet & sortit de la maison. Elle enveloppa ce billet & l'adressa à la maison de campagne, le fit porter à la porte par une servante que l'on avoit laissée pour prendre soin de la maison. Quand cette servante fut de retour, elle lui apprit tout ce qui s'étoit passé, & lui demanda conseil. Cette femme, après quelques momens de surprise & de douleur, lui dit qu'elle avoit une sœur qui travailloit en modes dans sa chambre; qu'elle avoit souvent plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvoit faire, & qu'elle seroit enchantée de la recevoir jusqu'à des momens plus heureux. Mélissa écouta cette proposition comme une voix du ciel, embrassa cette femme, & se hâta de partir avec elle. Mélissa fut reçue très-honnêtement; il fut convenu qu'elle travailleroit pour son logement & pour sa nourriture; car elle ne voulut jamais accepter comme un don ce qu'elle pouvoit recevoir comme un paiement.

Un jour on apporta chez elle une garniture de dentelle enveloppée dans une gazette. On ferra la garniture, & la gazette fut jetée indifféremment dans la chambre. Mélissa la prit; mais voyant qu'elle étoit publique depuis quinze jours, elle alloit la jeter au feu, lorsque son œil tomba sur le nom de son pere; elle la

reprend aussi tôt avec la plus grande émotion, & lit un avertissement dans lequel son pere, que l'on disoit avoir quitté sa famille depuis près de dix neuf ans pour entrer dans le service, étoit averti de s'adresser à une personne qui l'informerait de choses fort intéressantes pour lui. Mélissa courut, & apprit que le frere aîné de son pere étoit mort depuis peu sans s'être marié; qu'il possédoit quinze cent livres sterling de rente, dont cinq cent lui venoient de son pere, & mille avoient été laissées par un oncle; qu'au défaut d'enfant mâle, les sœurs avoient hérité de ces quinze cent livres, mais qu'une maîtresse de ce frere, qui avoit à se plaindre de leur mépris, avoit appris qu'il y avoit un frere cadet absent, & que dans la vivacité de son ressentiment, elle avoit rendu cet avertissement public.

Mélissa eut trop d'idées à la fois pour s'arrêter à une seule. Enfin, après autant de résolutions que de projets, elle songea que le capitaine qui l'avoit fait porter en Angleterre pourroit lui donner plus de secours que tout autre; elle fit des recherches pour savoir sa demeure; & s'y fit conduire aussi-tôt. Elle lui dit qu'elle étoit la personne que sa pitié avoit sauvé dans son enfance, & elle lui fit voir la lettre & le certificat qu'elle renfermoit; que par la mort du frere aîné de son pere, dont

elle n'avoit jamais connu la famille, elle devenoit héritière d'un bien considérable; mais qu'elle ne savoit comment constater son droit, & à qui confier la poursuite d'une affaire où elle auroit à combattre les richesses & la protection. Le capitaine la reçut avec la politesse particulière à son état; il la félicita sur un événement aussi heureux qu'inattendu, & sans se vanter d'une générosité d'ostentation & lui tirer l'aveu de son indigence, il lui donna une lettre pour son avocat, & lui dit qu'elle pouvoit s'adresser à lui avec confiance, & lui faire le récit de son histoire. Je ne doute point du succès, ajouta-t-il. Je serai toujours prêt à témoigner ce que je fais, & la femme qui étoit présente à votre naissance, & qui demeure encore chez moi, pourra vous rendre service dans cette occasion.

Mélicca se retira pleine de reconnoissance & d'espoir. L'avocat du capitaine poursuivit cette affaire avec tant de chaleur & de promptitude, qu'en peu de mois elle fut mise en possession de son bien. Son premier soin fut d'aller remercier le capitaine, auquel elle étoit redevable de la vie & de la fortune. Elle prit un beau logement, & ne songea plus qu'à justifier sa conduite aux yeux de l'écuyer, dont elle se rappeloit les bienfaits & dont elle avoit oublié l'injustice. Dans ce dessein elle monta

dans un carrosse attelé de six chevaux, & suivie de plusieurs domestiques en livrée, elle partit pour la maison de campagne où il étoit. Elle s'arrêta pour coucher à un village éloigné d'environ six milles. Le lendemain, de grand matin, elle se rendit au château. Elle vit avec plaisir le trouble & la curiosité qu'excitent dans une maison l'arrivée imprévue d'une personne de distinction. Elle aperçut le frère & la sœur qui regardoient à travers la croisée, pour tâcher de reconnoître la livrée. Elle jouissoit de l'empressement avec lequel on alloit recevoir cette même Mélissa, chassée quelques mois auparavant avec mépris.

On la pria d'entrer dans l'appartement le plus honnête. L'écuyer s'habilla pour la recevoir; elle se cacha le visage pour n'être pas trop tôt reconnue, descendit de voiture & développa un riche déshabillé qui répondoit à l'élégance de sa suite. Si-tôt qu'elle vit son ancien ami, elle se découvrit, & avant qu'il eût repris sa présence d'esprit, elle lui parla en ces termes :

» Vous voyez devant vous, Monsieur, une or-
 » pheline qui a les plus grandes obligations à
 » votre bonté, & qui a été également humi-
 » liée par vos soupçons & votre injustice.
 » Lorsque je tenois tout de votre libéralité,
 » je n'ai point voulu vous assurer de mon
 » innocence, parce que j'aurois pu être soup-

» connée de fausseté. Mais je vous en assure
 » actuellement que je suis en possession du
 » bien de mes parens , parce que je ne puis
 » souffrir d'être soupçonnée d'ingratitude. Il
 » est vrai que votre fils m'a proposé de l'épou-
 » ser , mais il est vrai aussi que je l'ai refusé ,
 » & que je ne voulois pas tromper vos espé-
 » rances & trahir votre amitié ». La confu-
 sion du vieillard augmentoit à chaque mot. Il
 excusoit ses soupçons mal-adroitement , il hé-
 sitoit , gardoit le silence , comme s'il eût douté
 de ce qu'il voyoit , & l'instant d'après il se ré-
 pandoit en complimens sur sa bonne fortune ,
 & s'arrêtoit encore au milieu de son discours.
 Mélissa s'aperçut de ses doutes , & en sentit
 la raison : elle se préparoit à lui faire un récit
 plus détaillé ; mais Miss , qui avoit appris par
 les domestiques que la personne qui étoit avec
 son pere étoit Mélissa , & qu'elle avoit ac-
 quis de grands biens par la mort d'un oncle ,
 ne put pas retenir plus long-tems son impa-
 tience ; elle entra avec précipitation , & se jeta
 dans les bras de Mélissa avec des transports
 qui ne sont sentis que par l'amitié , & qui ne
 s'expriment que par des pleurs. Quand ce si-
 lence éloquent fut fini , tous les doutes furent
 bientôt levés , & la réconciliation fut récipro-
 que & sincere. Le pere lui donna la main &
 la présenta à son fils , en leur demandant obli-

geamment excuse de sa conduite envers eux.

On ne laissa point partir Mélissa, qui, quelque tems après, devint la fille de son ami, & pendant plusieurs années jouit du bonheur qui est la récompense de la vertu. Elle eut plusieurs enfans ; mais aucun ne lui survécut, & Mélissa, après avoir perdu son mari, se rerira dans ses terres, où elle fut aimée pendant sa vie, & regrettée après sa mort.





LES MARIAGES

HEUREUX

ET MALHEUREUX.

CONTE MORAL.

RIEN n'est si rare que les mariages heureux, depuis qu'on n'exige plus que des convenances bizarres établies par l'opinion & le préjugé. La conformité des goûts, l'union des cœurs paroissent aux parens des conditions inutiles. La naissance ou le bien sont les seules qui méritent leur attention ; ils ne sont déterminés que par l'un ou par l'autre. Ces injustes loix du monde, ces funestes préjugés portent la corruption dans le sein des familles, en détruisant l'union qui doit y regner, ou si l'union y paroît encore, c'est une espee de treve convenue que la dépravation mutuelle a rendue nécessaire.

Azelim, issu d'une famille illustre par l'ancienneté de sa noblesse & les charges honorables qu'elle avoit toujours occupées, s'étoit retiré de la cour pour finir sa carrière dans une maison de campagne aux environs de Paris. Il y rassembloit la société la plus brillante. Le

chemin étoit couvert de voitures qui alloient ou qui revenoient de la solitude d'Azelim. C'étoit là que les petits-mâtres & les coquettes inventoient les modes, traitoient d'originaux les hommes vertueux, & de prudes les femmes raisonnables, décidoient du mérite d'un jeune auteur, critiquoient la piece nouvelle, l'élevoient jusqu'aux nues, ou la condamnoient à l'oubli. Une jeune personne dont Azelim avoit acheté les complaisances, & dont il avoit cru pouvoir acheter le cœur, augmentoit encore par ses talens les charmes de cette retraite. On ne parloit à Paris que du séjour délicieux d'Azelim; la variété des plaisirs qu'il procuroit à ses convives faisoit l'entretien de toutes les sociétés. On le regardoit comme l'homme du monde le plus heureux : mais ceux qui ne jugent point sur de trompeurs dehors appercevoient l'indigence & le chagrin qui la suit, à travers le faste & l'opulence de cette maison ; au milieu de la joie, le maître paroissoit quelquefois accablé de tristesse.

Azelim avoit deux enfans qui passioient dans le monde pour les cavaliers les mieux faits & les plus aimables. Tous deux avoient une heureuse physionomie, une démarche noble & assurée, un maintien décent & modeste ; mais leur caractère étoit bien différent. L'un étoit sérieux, tranquille & mélancolique ; insensi-

ble aux frivoles amusemens du monde, il n'avoit d'amour que pour les sciences. L'autre, vif & léger, couroit avidement après les plaisirs. L'ainé, qui s'appeloit Linias, gémissoit en secret sur les dépenses excessives de son pere; il ne participoit point à cette joie tumultueuse qui menaçoit sa famille d'une ruine prochaine. Il voyoit avec indignation Azelim entouré d'une multitude de flatteurs qui le méprisoient intérieurement, & qui n'attendoient que sa perte pour insulter à sa misere. Dorville au contraire se livroit avec transport aux charmes séduisans du plaisir; son cœur amolli par la volupté ne pouvoit plus s'enivrer que de sa dangereuse vapeur; son ame n'étoit satisfaite qu'au milieu du désordre d'une vie dissipée.

Il y avoit à quelque distance de la maison d'Azelim un gentilhomme appelé Daubincourt, qui, sans ambition & sans desirs, jouissoit en paix du bien qu'il avoit reçu de ses aïeux. Ennemi du faste & de la somptuosité, sa maison n'étoit point remplie d'une troupe d'esclaves inutiles qui ne servent qu'à la vanité du maître. Les meubles étoient antiques, mais propres; sa table n'étoit couverte que de viandes communes & de légumes de son jardin: à peine étoit-il connu des grands dont il étoit environné. Mais cette heureuse simplicité lui procuroit des jours plus sereins, un sommeil

364 LES MARIAGES, &c.

plus tranquille que n'auroient pu faire l'opulence & les plaisirs. Rapproché par ses mœurs & par sa façon de vivre des habitans du village où il demeurait, il en étoit adoré; ces bonnes gens faisoient tous les jours des vœux pour son bonheur. Si la médiocrité de sa fortune ne lui permettoit pas de leur faire des grandes largesses, il les aidait de ses conseils, il exhortoit les malheureux à la patience, il leur apprenoit à souffrir. Son épouse aussi compatissante que lui, se rendoit chez les malades, elle leur donnoit ses soins & son tems; le desir d'être utile à ses semblables la mettoit au dessus de ces faiblesses que la grandeur qui veut tirer avantage des services mêmes, appelle sensibilité. Ces heureux époux avoient une fille appelée Julie, qui joignoit à la beauté la plus touchante, un esprit droit & pénétrant qui faisoit toujours le vrai; un cœur sensible & bon qui le lui faisoit aimer; élevée sous les yeux de ces parens adorables, elle avoit pris dans leurs leçons les notions les plus exactes de la vertu.

Linias se promenant un jour, en rêvant sur les malheurs que le luxe préparoit à sa famille, avançoit toujours sans penser à l'éloignement où il étoit de la maison de son pere: la vue d'un homme qui lisoit à l'ombre d'une touffe de saules sur le bord d'un ruisseau, le tira tout-à-coup de ses rêveries. Etonné de se trou-

ver dans un lieu qu'il ne connoît pas, il aborda l'étranger, lui demande où il est? Daubincourt, surpris à son tour de voir, à deux pas de sa maison le fils aîné d'Azelim, satisfait à ses demandes, & le prie ensuite de venir se reposer, & prendre chez lui quelques rafraîchissemens.

Linias qui n'avoit jamais vu Daubincourt, mais qui souvent avoit entendu faire l'éloge de ses vertus, fut charmé de connoître un homme dont les mœurs étoient en vénération dans tout le voisinage; il sentit même dans ce moment l'empire de la vertu sur son ame: son cœur qui n'avoit encore trouvé personne dans le sein de qui il pût s'épancher, cherchoit à s'échapper vers celui du sage Daubincourt; un penchant invincible & secret l'entraînoit vers cet homme extraordinaire. Il entre dans une maison dont la simplicité répondit à celle du maître; tout respiroit cette heureuse médiocrité qui fait les délices des ames vertueuses. Cette maison dont la propreté faisoit tout l'ornement, avoit quelque chose de plus riant que ces palais magnifiques, où les richesses de l'art ne présentent aux yeux du spectateur que l'idée affligeante d'une injuste inégalité. Daubincourt fit servir à Linias les rafraîchissemens dont il avoit besoin. N'imaginez pas un buffet couvert de porcelaines qu'un esclave attentif étale

aux yeux des étrangers pour satisfaire l'orgueil du maître : on ne lui présenta que les fruits de la saison & du vin tel que le pays le produisoit ; mais la simplicité de ce repas avoit plus de charmes que les profusions d'un grand, à travers lesquelles on apperçoit l'avarice. Linias, lui dit Daubincourt, vous ne verrez pas mon épouse & ma fille ; elles sont allées au hameau voisin porter du secours à un malheureux que l'indigence & la maladie réduisent à la plus affreuse extrémité ; il ne faudra pas moins qu'une action aussi louable pour les consoler de leur absence ; car votre mérite leur est connu.

Linias, ramené par Daubincourt au village le plus voisin de la maison d'Azelim, lui demanda la permission de venir quelquefois le voir dans sa solitude & jouir de sa conversation. Mais à cette demande ses yeux se mouillèrent de larmes, son cœur oppressé par le fardeau de ses peines, cherchoit à s'en décharger dans celui de cet homme de bien. Daubincourt, lui dit-il, il y a vingt ans passés que j'ai vu le jour ; depuis ce tems je n'ai trouvé personne dont j'aie pu faire un véritable ami. Le monde n'a été pour moi qu'une vaste solitude où j'ai toujours erré sans rencontrer un homme dont l'ame attirât la mienne ; je n'ai vu dans la société qu'orgueil,

corruption & méchanceté. Si vous aimez la vertu, vous devez être sensible & compatissant; vous serez touché de mes maux; je vous regarde comme un ami tendre & sincere que la fortune m'envoie pour me consoler. Vertueux jeune homme, lui dit Daubincourt, je connois l'état où vous êtes: un cœur contraint de soupirer en secret est un pénible fardeau. Je l'ai senti quelquefois; mais ce qu'heureusement vous n'avez point encore éprouvé, c'est la perfidie d'un traître qui se joue de la confiance d'un ami. Dans ces cruelles circonstances, l'espece humaine se peint à l'esprit sous les couleurs les plus odieuses; le monde n'est qu'un chaos où le vice honoré triomphe de la vertu qui languit dans l'oppression & le mépris. Le cœur abbatu par la tristesse, se concentre en lui-même & fait des efforts pour se détacher de tout; une funeste misanthropie s'en empare; & de l'homme le plus doux & le plus sensible, elle en fait l'ennemi le plus cruel du genre-humain. Linias, j'ai passé par ces terribles états; l'enthousiasme de la vertu me fit abandonner les hommes que je jugeois indignes de ma tendresse; je vins dans cette retraite avec la résolution de ne plus retourner dans la société qui me paroïsoit le séjour du crime: la haine de mes semblables que je nourrissois dans mon cœur, me soutint

quelques années contre le desir de revenir parmi eux. Chaque fois qu'il s'élevoit dans mon âme, je me représentois, pour le détruire, le repos de ma solitude, l'indépendance où j'étois du caprice & de la méchanceté des hommes. Mais je me faisois illusion à moi-même : mon cœur vuide, étoit en proie à des agitations intérieures qui renversoient cette tranquillité dont je croyois jouir : la mauvaise humeur & le chagrin me faisoient sentir à chaque instant que je n'étois pas à ma place. Des affaires vinrent heureusement à mon secours. Rentré dans le monde, j'y trouvai des gens de bien, le hasard amena vers moi de vrais amis dont le commerce enchanteur effaça peu à peu les idées tristes qui me rendoient sombre & chagrin. J'envisageai le monde sous un aspect plus favorable ; le désordre que j'avois apperçu se dissipa ; la vertu me parut avoir des adorateurs. Je vis alors que le vice à qui j'avois attribué le droit injuste de faire des heureux, faisoit au contraire le supplice de ses partisans. Remis à la place que la nature m'avoit destinée, mon cœur sentit une joie qu'il n'avoit point encore éprouvée ; je crus jouir d'une nouvelle existence. Des nœuds formés par la vertu, mirent le comble à mon bonheur. Je m'unis aux pieds des autels avec une jeune personne, dont la fortune étoit médiocre à la vérité ;

vérité ; mais qui possédoit des richesses plus réelles & d'un plus grand prix : les qualités de son ame la rendoient plus estimable à mes yeux que des biens qui ne servent souvent qu'à nous avilir. Elevée dans la retraite, elle préfera le séjour de la campagne à la vie dissipée des villes. Je me rendis avec elle dans cette solitude ; mais j'y apportai un cœur satisfait & tranquille ; & je connus alors qu'il faut être bien avec soi-même , pour goûter les plaisirs de la retraite. C'est à cette femme adorable que je dois les plus beaux jours de ma vie ; c'est à notre union que je dois cette volupté pure dont mon ame est remplie. Linias , votre cœur brisé par la douleur vous empêche de voir les choses telles qu'elles sont ; le chagrin qui vous dévore leur donne nécessairement une teinte qui les défigure : les objets se peignent confusément dans une rivière agitée par la tempête ; ce n'est que dans le crystal d'une eau pure & tranquille qu'on voit l'azur d'un ciel sans nuages. Lorsque le calme vous aura rendu la tranquillité , vous serez moins injuste envers les hommes ; ils vous paroîtront alors plus dignes de compassion que de haine. Linias , venez quelquefois dans ma solitude , si l'amitié peut adoucir vos maux , vous devez tout attendre de la mienne : je connois depuis long-tems vo-

te amour pour la vertu ; c'est à lui que vous devez mon estime & ma confiance. Linias, qui pendant ce discours étoit resté immobile & pensif, poussa un profond soupir ; prenant ensuite une des mains du généreux Daubincourt, il l'arrosait de ses pleurs. Ah ! Daubincourt, lui dit-il, vous me rendez la vie. Je cesse d'être malheureux, puisque je trouve un ami sensible & compatissant. Il acheva le chemin qui leur restoit à faire ensemble, en lui parlant de sa famille ; il versoit dans le sein de cet ami sincère & vertueux les sentimens dont son ame cherchoit depuis long-tems à se délivrer. Quoique Daubincourt ne pût apporter aucun remède aux malheurs dont il étoit menacé, les paroles consolantes de cet homme vrai calmoient ses craintes & faisoient renaître l'espérance au fond de son cœur. Arrivés au village dont ils étoient convenus, Daubincourt se sépara de Linias, en arrêtant avec lui un rendez-vous au même endroit.

Linias, de retour chez son pere, trouva la cour remplie de voitures qui venoient d'amener une compagnie nouvelle. Azelim, entouré d'un cerle nombreux, avaloit à longs traits le funeste poison de la flatterie. Il recevoit avec une orgueilleuse satisfaction les hommages de ces vils esclaves dont le

cœur démentoit en secret les louanges qu'ils lui donnoient à haute voix ; une foule de domestiques augmentoit encore le tumulte & le desordre de cette maison ; on l'auroit crue livrée au pillage d'une troupe ennemie. Linias, retiré dans sa chambre , comparoit tout ce fracas avec la paix & la tranquillité qui régnoient chez Daubincourt. Malheureux Azelim ! disoit-il, il n'y a donc que l'infortune qui puisse arracher le bandeau qui t'aveugle ? Enivré de ta chimérique grandeur & de ta fausse opulence, tu ne respirez que le plaisir & la joie. Tu t'en rapportes plutôt aux ames basses qui t'environnent & te vantent ta félicité , qu'à ton propre cœur que le trouble agite ! Porte tes regards sur le funeste avenir que tu prépares à ta malheureuse famille : tu verras cette multitude de créanciers qui t'obsède inutilement chaque jour, s'emparer de ce palais magnifique, de ces meubles précieux, de ces tableaux rares qui te méritent le titre de connoisseur , partager entre eux tes dépouilles & te plonger dans la misère la plus affreuse. Tu verras ces infâmes adulateurs qui font aujourd'hui l'éloge de ta magnificence , blâmer hautement ta folie & déchirer ton cœur par les outrages les plus humilians. Ah, Daubincourt ! c'est chez toi que le bonheur

habite : la frugalité te procure l'abondance ; l'obscurité t'assure le repos.

Cependant Linias se livroit moins à la tristesse ; son cœur étoit devenu plus tranquille. Préparé par les discours de son ami aux coups de la nécessité, il attendoit avec impatience la triste révolution de sa fortune. Mais lorsqu'il pensoit que les biens d'Azelim seroient beaucoup au dessous des dettes immenses qu'il avoit contractées, son courage s'évanouissoit ; il croyoit voir les victimes infortunées du luxe d'Azelim apporter à ses pieds leurs justes plaintes ; il entendoit leurs gémissemens & leurs reproches.

Le jour marqué par Daubincourt étant arrivé, Linias se rendit dès le matin au rendez-vous. La présence de cet ami pouvoit seule diminuer le poids accablant de ses peines & rendre à son cœur allarmé la confiance & la paix. Linias, lui dit Daubincourt, vous devez juger à mon exactitude, de l'intérêt que je prends à votre malheureux sort. Il n'est rien que je ne fasse pour l'adoucir : si je ne puis vous remettre dans l'opulence où vous avez toujours vécu, je puis du moins vous apprendre à supporter l'indigence & peut-être les moyens d'en sortir. Mais venez, Linias, ma famille vous attend ; vous trouverez dans ces cœurs sensibles un plus sûr appui que

dans les vaines promesses d'un grand qui ne s'occupe que de lui-même. L'amitié vous dédommagera des biens de la fortune, qui ne peuvent remplir une ame éprise de la vertu; les larmes que vous verrez couler de nos yeux, vous feront goûter un plaisir que n'éprouvent jamais les hommes puissans qui ne sont entourés que d'envieux & d'ennemis. Linias, en entrant chez Daubincourt, trouva son épouse & sa fille à l'ouvrage. L'une tenoit une toile grossiere destinée aux malheureux du village; l'autre travailloit au linge de la maison. Quel spectacle pour Linias, qui n'avoit jamais vu que des femmes occupées de leur parure ou du jeu! elles se leverent & le reçurent avec une politesse obligeante. Linias étoit amené par Daubincourt; il étoit malheureux: à ces deux titres, il fut aussi-tôt de la famille. Mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur la fille de son ami, son cœur qui jusqu'alors avoit été consumé par le chagrin, devint en un moment la victime d'une passion nouvelle qui lui fit oublier tous ses maux. Les regards attachés sur Julie, il contemploit avec une espece de ravissement ce visage qui portoit l'empreinte de l'innocence & de la candeur. Les graces touchantes de cette jeune personne le étoient dans une douce ivresse qui le transportoit;

chacune de ses paroles étoit un trait de feu dont son ame étoit embrasée. Il regardoit par intervalle Daubincourt & son épouse qui lui parloient ; mais ses yeux revenoient malgré lui sur l'adorable Julie ; rien ne pouvoit l'en détacher. Si les affaires de la maison appelloient cette aimable fille dans une autre chambre , il prêtoit l'oreille pour entendre le son flatteur de cette voix qui portoit dans son cœur un trouble délicieux. Cependant , revenu de cet enchantement, il auroit voulu cacher à son ami le désordre de son ame ; mais il n'étoit plus tems : Daubincourt & son épouse l'avoient pénétré. Tous deux , attentifs au mouvement du visage de Linias , ne doutoient plus de l'impression qu'avoit fait sur son cœur la présence de Julie. Linias , obligé de se rendre chez son pere , se sépara , les larmes aux yeux , de cette aimable famille ; il ne pouvoit s'arracher de cette maison où son cœur étoit enchaîné par l'amour le plus violent. Daubincourt ne lui proposa point comme la première fois de l'accompagner une partie de chemin , il sçavoit qu'il ne pouvoit encore être le confident des transports de son ami , & qu'un entretien étranger à cet objet seroit déplacé. Suis-je assez malheureux ? disoit Linias , occupé de sa nouvelle passion. N'avois-je pas assez de mes

maux sans y ajouter un amour qu'il faudra sacrifier aux loix injustes de la société ? Mon pere exigera que je m'unisse à quelque femme ambitieuse & riche qui voudra couvrir d'un beau nom la bassesse de son origine ; ses biens seront peut-être tout son mérite ; ou s'il approuve mes desirs , puis-je esperer que Daubincourt , qui ne jouit que d'une fortune médiocre , veuille m'accorder sa fille à qui je ne pourrai donner que mon cœur & ma main ? Oserai-je la lui demander?... De quelque côté que je me tourne , je ne vois que des obstacles ; il semble que tout s'oppose à mon bonheur. Ah ! Julie ! si je ne puis vous obtenir , s'il faut renoncer à la seule femme que mon cœur ait jamais aimée , pour en épouser un autre que mon cœur n'aimera jamais ; je soupirerai chaque jour après le terme de ma carrière : je n'aurai d'autre consolation que de m'en approcher par mes desirs.

Azelim ayant appris le retour de Linias , le fit appeller. Mon fils , lui dit-il , des lettres que j'ai reçues de Paris m'annoncent pour vous l'établissement le plus avantageux. Une famille , à la vérité peu connue , mais dont la fortune est considérable , vous demande pour gendre. J'aurois voulu pouvoir vous donner une épouse de votre naissance

& de votre rang ; mais ce rang même qui m'obligeoit à de grandes dépenses , a dérangé ma fortune & m'impose la triste nécessité d'accepter une fille opulente dont les richesses soutiennent l'éclat de notre maison , & vous fournissent les moyens d'acheter à la cour un emploi convenable au nom que vous portez. Il est des tems malheureux où s'oubliant soi-même on ne doit consulter que les conjonctures ; il faut descendre en quelque sorte de son état pour s'élever ensuite beaucoup plus haut. Mais je ne veux point user de mon autorité ; je ne serai jamais le tyran de mes enfans. Si vous aviez pour ce mariage une répugnance invincible , Dorville prendra votre place avec joie : cette fortune lui sera peut-être même plus utile qu'à vous. Il a des connoissances chez le prince , des amis puissans , des talens agréables ; votre amour pour la solitude vous a de tout tems éloigné du monde ; vous préférez une vie tranquille aux intrigues de la cour. Cependant , Linias , c'est l'ainé qu'on demande : je ne ferai ma réponse , ni ne verrai Dorville que lorsque vous serez décidé. Ah ! mon père , dit Linias , que Dorville jouisse de la fortune qui m'est offerte ; je n'aspire point au bonheur d'être riche , encore moins à celui d'épouser une fille inconnue qui tireroit

peut-être de son opulence le droit de me rendre malheureux. Vous connoissez mes goûts ; ils exigent une vie privée : la solitude a pour moi plus de charmes que les plaisirs bruyans du monde.

Azelim , qui penchoit en secret pour Dorville , dont l'esprit étoit agréable & pétillant , conclut à la hâte un hymen qui devoit rendre à sa famille un éclat que la misère étoit sur le point d'obscurcir. Dorville enchanté , fit de nouveaux emprunts pour satisfaire le luxe & la vanité de son épouse , qui recevoit ses présens d'un air vain & dédaigneux. Née dans l'abondance , elle ne mit point de bornes à ses desirs ; les choses n'avoient de mérite à ses yeux qu'autant qu'elles étoient rares : devenues communes , il falloit s'en défaire à vil prix. Son mari , dont le goût pour la dépense ne s'accordoit malheureusement que trop avec le sien , applaudissoit à ses profusions. Mais sa complaisance ne fit que la rendre plus fière & plus hautaine : rien ne se faisoit chez elle que par ses ordres ; ceux du maître n'étoient jamais exécutés. Non contente du mépris & des reproches humilians dont elle l'accabloit chaque jour , elle imagina qu'une femme de son rang devoit avoir un ami qui la dédommageât en secret de l'ennui qu'elle éprouvoit avec son mari. Cet heureux confi-

dent l'accompagnoit aux spectacles & aux promenades, sans que l'infortuné Dorville pût s'y opposer. S'il s'en plaignoit, on lui représentoit avec aigreur que la jalousie le couvrirait de ridicule ; que les femmes les plus vertueuses tenoient la même conduite ; & il n'y avoit qu'un esprit bizarre & jaloux qui pût taxer de licence une pareille liberté. Dorville indigné de voir son sort uni pour toujours à celui d'une femme qui le méprisoit, chercha bientôt à s'en consoler, en se livrant à la débauche. Mais revenons à Linias.

Heureusement échappé au danger de former des nœuds mal assortis, il étoit encore agité par de nouvelles craintes. Daubincourt & son épouse voudroient-ils lui accorder leur fille ? Cet hymen qui feroit son bonheur, feroit-il celui de l'aimable Julie ? Lui a-t-il inspiré ce penchant qui l'entraîne vers elle ? Son choix n'est-il pas déjà fait au fond de son cœur ? ... Ces idées l'affligent & le tourmentent. Son esprit incertain erre de tout côté sans pouvoir se fixer. Il retourne chez Daubincourt ; cette retraite étoit pour lui le séjour le plus délicieux. Eloigné de Julie, son âme inquiète n'étoit sensible à rien. Il ne put cacher à son ami le trouble de son cœur ; sa tristesse le trahissoit. Linias, lui dit Daubincourt, ce n'est plus sur le luxe d'Azelim que vous pleu-

rez aujourd'hui : vous portez dans votre ame un chagrin secret que vous cachez à votre ami ! En est-il que je puisse ignorer & que je ne partage ? Si vous avez de nouveaux chagrins , répandez-les dans le sein d'un homme dont la sensibilité vous est connue : vos réserves sont injurieuses à ma tendresse. Ah ! Daubincourt , vous m'arrachez mon secret. Pere de l'aimable Julie , sachez qu'il n'y a plus de bonheur pour moi , si je n'obtiens pour épouse cette fille adorable dont l'image toujours présente à mon esprit , n'en fera jamais effacée ! . . . Vivez heureux , Linias : vos vertus ont fait sur l'ame de Julie la même impression que sur la mienne ; vos cœurs que la nature forma l'un pour l'autre , ne feront point séparés & malheureux ; c'est une injustice dont nous n'aurons point à rougir. Linias passant de la douleur aux transports de la joie la plus vive , se jeta au col de son ami , & ne lui répondit que par ces larmes précieuses que la reconnoissance fait répandre ; & cet hymen auquel Azelim donna son consentement , fit le bonheur de ces époux qui toujours charmés l'un de l'autre , goûterent cette félicité pure dont ils étoient dignes , & qui ne peut naître que de l'union des cœurs.





A Z E M ,

O U

L'HEUREUX SOI-DISANT.

CONTE MORAL.

A Z E M , heureux par la victoire qu'il avoit remportée sur toutes les passions qui assiégent le cœur de l'homme , sortit un matin de sa solitaire cabane , le séjour du contentement & de la paix. Il monta sur un coteau , d'où il découvroit d'un côté le Grand-Caire , & de l'autre des prairies émaillées de fleurs , de vastes guerets , des plaines immenses , arrosées par le Nil , toutes les beautés de la nature étoient , pour ainsi dire , rassemblées sous ses yeux ; il les contemploit avec un secret ravissement. Il regardoit le soleil qui , descendant du sommet des montagnes éloignées , répandoit ses rayons sur les champs , sur les bocages d'alentour , & rappeloit les hommes à leurs travaux ou plutôt à leurs folies. Il écoutoit les oiseaux , dont les chants mélodieux annonçoient le lever de l'astre du jour. Chaque son qu'il distinguoit passoit jusqu'à son cœur. La campagne étoit humectée d'une

rosée bienfaisante, & les fleurs, élevant leurs tiges, exhaloit leurs plus doux parfums.

Ce spectacle ravissant exaltoit l'ame d'Azem. « Azem, s'écria-t-il dans l'enthousiasme qu'il lui inspiroit, cherche quelqu'un qui soit plus heureux que toi. Il y a déjà trois ans que tu habites cette agréable solitude ; éloigné des mortels & des insensés, tu as appris que l'homme n'est heureux qu'autant qu'il se suffit à lui-même. Quoique jeune, tu fus assez sage pour abandonner le Caire, où la misère se cache sous des lambris dorés, où les richesses réparent les défauts. La sagesse t'a conduit ici ; tu es délivré de toutes les passions qui tourmentent le cœur humain ; tu es content du peu que tu possèdes, ta pauvreté fait ta richesse : les insensés te méprisent, que t'importe ? Ils sont incapables de sentir ce que tu sens, voilà le vrai bonheur ; chaque jour accroît le tien, & chaque minute diminue leur félicité. Considère les malheureux mortels en proie aux passions les plus violentes ; l'amour, le faux point-d'honneur, l'envie, la haine, les tyrannisent tour-à-tour, & souvent se réunissent pour les faire périr. Compare ton état au leur ; au flux & reflux des desirs & des plaisirs qui les excèdent sans les rassasier ; oppose cette tranquillité dont tu jouis, cette égalité qui est ton partage... & prononce.

« Vois-tu ce superbe palais ? Eh ! bien , c'est là que repose le malheureux bacha Ibrahim , couché sur des coussins magnifiques & voluptueux ; le sommeil lui refuse ses douceurs ; & c'est à toi qu'il les prodigue ; il répand ses plus doux pavots sur ce lit de mousse où tu délasses tes membres fatigués. A peine y a-t-il quelques minutes que ses inquiétudes , cette soif insatiable de grandeurs , le tourment de l'envie , le desir de la vangeance ont cédé à un sommeil inquiet. Dois-tu envier ses richesses ? Ah ! si tu le pouvois , tu mériterois d'être Ibrahim.

« Cette maison si simple , dans le quartier le moins fréquenté , où une sombre lampe brûle encore , t'apprend le triste sort du divin Ali-Affem , le vainqueur de l'Afrique. Il fut adoré de l'Egypte entière ; que lui revient-il de tant d'honneurs ; Oublié de ses proches , blâmé de ses concitoyens , il ne reste de lui qu'une ombre , & qu'une mémoire équivoque qui ne peut lui apporter aucune satisfaction. Heureux Azem ! qui fais consister le bonheur à être oublié du monde entier ; jamais un futile honneur n'a troublé ta félicité. Meurs ! homme fortuné , meurs sans avoir recherché ni envié les louanges de tes contemporains , ni celles de la postérité ; mais aussi sans craindre ses injures ni ses mépris.

CONTE MORAL. 383

Ce fut ici, Azem, que ton cœur triompha de l'amour le plus tendre. Ce fut ici que la belle Sélima, oubliant sa naissance, sa fierté, cette foule d'amans qui s'empressoient à lui plaire, tenta tout pour soumettre ton cœur. Tu triomphas; l'amour fut vaincu. Quelle gloire pour toi, Azem! tu as écarté ce dangereux ennemi, tu l'as soumis à la raison. Maintenant dans les bras de Sélima, tu jouissois de ce que les hommes appellent bonheur; les caresses les plus tendres te seroient prodiguées; les plaisirs naîtroient sous tes pas: mais aussi cette joie pure & délicieuse, que le sage ressent à l'aspect de la simple nature, te seroit inconnue. Ton bonheur seroit semblable à celui du commun des hommes, & deviendrait un malheur réel. Ah! les charmes de cette belle solitude sont bien au dessus de ceux de Sélima! Ici, la nature s'empresse à te servir, ton cœur ne souhaite rien au delà des biens dont il jouit; la liberté, les vrais biens y résident; c'est le séjour de la félicité; que ces lieux soient le tien pendant ta vie; que tes cendres y reposent, & que cette épitaphe soit gravée sur ta tombe : *Ci gît Azem qui fut toujours maître de son cœur.* Que ces mots enseignent à la foule des voyageurs égarés à trouver la seule route qui conduit au bonheur.

Plus fier qu'un monarque sur son trône ; Azem descendit du coteau , non sans avoir jeté un regard complaisant sur sa propre grandeur , sur cette félicité dont il étoit le créateur , & avoit honoré le monde d'un sourire dédaigneux , & par conséquent peu philosophique.

Azem avoit fait quelques pas dans un bois qu'il falloit traverser pour arriver à sa cabane , lorsqu'il vit une jeune personne poursuivie par un Bédouin. La vertu & le courage d'Azem ne le laisserent pas incertain sur le parti qu'il devoit prendre , il vola au secours de l'inconnue , il étoit tems , car à peine l'eût-il atteint , qu'elle tomba à ses pieds sans aucun mouvement. Le criminel ne put soutenir la présence de l'homme de bien ; le Bédouin abandonna sa proie & courut se cacher dans le désert.

Azem se mit en devoir de secourir cette jeune personne , il s'approcha d'elle ; un regard l'arrêta & le rendit immobile. Il pâlit ; son cœur tressaillit. Son premier mouvement fut pour la nature , & le second pour l'honneur de la philosophie. Il rougit , recula quelques pas. Sélima ! s'écria-t-il , qui l'auroit cru. . . . Fuyons ! . . . l'humanité servit de voile à l'Amour ; ce dieu , caché sous un dehors si séduisant , lui représenta qu'il ne pou-
voit

voit laisser Sélina seule , privée de tout secours , sans s'offenser lui-même. Il céda , & l'amant , à couvert sous le manteau de la philosophie , courut avec empressement à un ruisseau voisin. Il apporta de l'eau , en jeta à cette belle , mais de loin : inquiet de ce qu'elle ne reprenoit point ses sens , il s'approcha ; & un je ne sais quoi lui fit coller ses lèvres sur celles de cette jeune beauté , pour tâcher de la ranimer ; que ne fait pas la pitié !

Il étoit encore dans la même posture lorsque Sélina revint à elle. Comment , s'écria-t-elle , Azem , le barbare Azem est le défenseur de Sélina ! Ses yeux se fermerent , elle retomba évanouie aux pieds de son amant. Revenue de cette seconde foiblesse , elle s'appuya sur le bras du sage. Il la soutint , ou plutôt la porta jusqu'à sa cabane. Quel écueil pour la philosophie ! Pendant le chemin ils gardèrent un profond silence ; Sélina , les yeux remplis d'une douce mélancolie , fixoit Azem ; & le philosophe , par modestie sans doute , tenoit les siens attachés à la terre. La foible Sélina se jeta sur le lit d'Azem & s'endormir. Son sommeil donna le loisir au solitaire de raisonner avec lui-même.

Il sortit de sa cabane , s'assit. . . Non , il se coucha sous un triste cyprès. » Azem se demanda-t-il , pourquoi soupirez-tu ? Pour-

» quoi ton cœur tressaille-t-il ? Que veulent
» dire ces larmes ? Cette ardeur que tu ressens ?
» Tremble ! malheureux ! tu aimes. . . Sois
» un héros , Azem ! rappelle tes anciennes
» vertus. Doivent-elles être sacrifiées à un
» instant de foiblesse ? Fuis un danger inévi-
» table ; fuis cette solitude avant que le poison
» ait gagné jusqu'à ton cœur ; commande à
» tes sens , triomphe ou meurs. Cependant ,
» Azem , tu oublies que l'humanité doit être
» la première de tes vertus. Sélima , que tu
» veux abandonner , demeurera ici , sans se-
» cours , exposée à toutes sortes de malheurs.
» Sois donc son ami , & non son amant.
» Mais que dis-je ! qu'est-ce que la sagesse
» sans la prudence ? Une femme , un être
» foible , doit-elle épouvanter la sagesse & la
» fermeté d'Azem ? «

Les terreurs d'Azem s'évanouirent ; il se sou-
vint de sa philosophie ; il rougit de s'être défié
de sa raison , & le calme rentra dans son
ame. Ses soupirs cessèrent. L'air d'indifférence
qu'il affectoit d'avoir pour le monde , reprit
sur lui plus d'empire que jamais. Il revint
dans sa cabane , bien assuré de ne pas se laisser
vaincre par les attraits de Sélima. Elle s'éveil-
la ; ses yeux en s'ouvrant se fixèrent sur le phi-
losophe. Qu'ils étoient tendres ! mais qu'ils
étoient dangereux ; ils réunissoient tout , une

douce mélancolie , une tendre inquiétude ,
une noble pudeur ; il en falloit moins pour
subjuguier tous les sages de l'univers. Le pau-
vre Azem en fit l'expérience ; un regard , un
seul regard le rendit aussi tendre qu'il l'étoit
peu quelques minutes auparavant. Il voulut
parler à Sélima , mais la parole expira sur ses
levres ; un soupir annonça sa défaite.

Approche , barbare ! lui dit-elle » contem-
» ple ta victime , & jouis des tourmens que ,
» depuis deux ans , tu fais souffrir à la fille
» d'Ibrahim. Hélas ! Azem , mon cœur se flat-
» toit d'avoir fait passer dans le tien une par-
» tie du sentiment qui l'anime. Méritois-je
» la froideur avec laquelle tu m'as quittée ?
» Loin d'en conserver du ressentiment , je
» suis toujours la tendre Sélima. Depuis trois
» ans que mon pere me tient captive , mes
» soupirs n'ont eu que toi pour objet. L'a-
» mour m'a fait entreprendre de me souf-
» traire à sa vigilance ; la nuit dernière a fa-
» vorisé ma fuite. J'ai quitté les grandeurs ,
» les plaisirs , pour venir habiter un désert
» que ta fierté , ton amour-propre , ont rendu
» ton séjour. Les horreurs d'une nuit obscure ,
» les dangers presque inévitables dans ces bois ,
» rien n'a pu m'effrayer ; j'ai tout surmonté.
» Tu m'as sauvée des mains d'un cruel ra-

» visseur , parle , Azem , n'est-ce que pour
» m'affaîner par ta coupable indifférence ».

Quelques larmes coulerent sur un sein d'albâtre que la désolation de Sélima laissoit à découvert. Azem sentit le pouvoir des pleurs qu'on verfoir pour lui. Déjà il se trouvoit coupable envers la belle Sélima ; déjà il se disoit qu'un amusement n'étoit aucunement incompatible avec la sagesse. Il commença à philosopher sur la passion qui faisoit agir la maîtresse. Tant fut moralisé , tant fut philosophé , qu'il se jeta à ses pieds , lui rendit la main , se pencha vers elle & l'embrassa en tremblant ; recommença & ne trembla plus. Un reste de honte lui fit monter le rouge au visage , il se cacha dans les bras de Sélima. Asyle sacré , où la philosophie n'avoit garde de le venir relancer. L'amour se vengea pleinement de la fierté d'Azem. Azem devint semblable à ces hommes qu'il avoit méprisés ; il soupiroit , il aimoit , il finit par imiter leurs folies.

Sélima , satisfaite de posséder le cœur d'Azem , sembloit n'avoir plus rien à désirer : le désert où elle vivoit avec lui paroissoit préférable à la magnificence du Grand-Caire. Elle oublia tout , & sans l'amour , elle eût oublié jusqu'à son existence. Azem apprit à connaître , à apprécier la sagesse. Plus heureux depuis qu'il aimoit , il parcouroit les prairies , les

bocages, accompagné de Sélima ; il les trouvoit embellis, le murmure des ruisseaux, le chant des oiseaux lui sembloient plus agréables ; toute la nature reprenoit un nouvel être à ses yeux. Azem se disoit quelquefois, car il n'avoit pas perdu l'habitude de réfléchir, » Azem, tu étois dans l'erreur. La vraie félicité de l'homme ne consiste pas dans l'anéantissement des passions, mais seulement dans la manière de les conduire & de les économi-
 » miser. Notre cœur est formé pour l'amour,
 » pour l'amitié, & même pour la gloire & la
 » possession de ce qui constitue les biens de
 » la vie. Le sage seul est capable de jouir de
 » ces biens qu'on nomme bonheur ; il en jouit
 » sans fierté, & en souffre la privation sans
 » murmure. Aime Sélima, heureux Azem ;
 » que l'amour fasse ton bonheur ; mais, pour
 » jouir de ce bonheur, imagine qu'il n'existe
 » déjà plus pour toi «.

C'est ainsi qu'Azem formoit le plan d'une vie délicieuse. C'est ainsi qu'il suivoit l'exemple de ceux qu'il dédaignoit autrefois. Il se flattoit de trouver dans son propre cœur la source du contentement. Poussé par les instances de Sélima, il abandonna son désert, où son amante, qui n'étoit rien moins que philosophe, commençoit à se déplaire. La vie stoïque & singulière d'Azem lui avoit fait une

forte de réputation ; il alloit la perdre en vivant comme les autres hommes ; il ne quitta pas sa solitude sans regrets ; mais Sélima le souhaitoit , il fallut y souscrire.

Ils s'établirent dans une province voisine où ils étoient à l'abri des persécutions du pere de Sélima. Azem partageoit son tems entre sa maîtresse & la philosophie. La fortune le combla de ses faveurs. Le pays qu'habitoient nos fugitifs , avoit un avantage particulier ; tous ceux qui avoient de bonnes mœurs pouvoient atteindre aux premiers emplois. Les amis d'Azem lui obtinrent une place considérable , quoiqu'il fût étranger. Azem avoit l'ame trop élevée pour être touché d'un semblable bonheur ; l'amitié d'Agib , jeune Turc , doué des plus belles qualités , lui parut beaucoup plus précieuse. Un ami étoit la seule chose qui manquoit à sa félicité. Qu'Azem étoit heureux ! il possédoit enfin une tendre amante , un fidelle ami , une place honorable , des richesses immenses ; toutes ces choses devoient satisfaire un cœur qui n'avoit désiré aucun de ces biens.

Malgré l'essaim de flatteurs qui l'environnoient , le sage Azem n'oublia pas que tous ces avantages n'étoient que passagers. Souvent il se disoit à lui-même : „ Ne t'enorgueillis pas , Azem , tous ces biens qui te flattent ne

„font que momentanés , peut-être touches-tu
 „à l'instant qui doit te les ravir. Malheureux !
 „que deviendrois-tu si tu fondois ton bon-
 „heur sur leur possession ? Le sage se distin-
 „gue par sa fermeté dans les revers ; l'insensé
 „ne peut soutenir l'idée même du malheur.
 „Imagine que Sélima t'est ravie ; qu'Agib te tra-
 „hit ; que tes dignités , tes trésors sont deve-
 „nus la proie de l'inconstante fortune. Qui te
 „consoleroit dans un tel désastre ? Ton cœur ,
 „qui a appris à souffrir. La sagesse est cons-
 „tante , Azem ; & rend égaux les rois & les
 „bergers “.

Azem passa une année dans la prospérité la plus parfaite. L'attention à ses devoirs , l'amour de Sélima , l'amitié d'Agib , remplissoient son cœur d'une douce volupté. La matinée étoit destinée à soulager la vertu malheureuse ; & la soirée étoit partagée entre l'amour & l'amitié. Ses jours couloient dans l'innocence. Jamais la tristesse n'approchoit de son cœur. Sa fortune , & l'indifférence avec laquelle il en jouissoit , étoient l'objet de l'entretien de toute la ville. L'envie erroit autour de lui ; Azem ne l'ignoroit pas , il n'en étoit pas plus chagrin. La calomnie cherchoit à l'accabler ; Azem , impénétrable à ses coups , sourioit de ses vains efforts.

Un petit nuage obscurcit la sérénité du phi-

lofophe. Son ami tomba dans une morne triffefle. Il cherchoit la folitude , & Azem ne l'interrompoit jamais fans lui caufcr une douleur vifible. Azem s'efforça en vain de pénétrer la caufe de la triffefle d'Agib ; fon ami , loin de fe prêter au defir qu'il avoit de le foulager , mit tout en ufage pour la lui cacher. Le cœur d'Azem partageoit fes fouffrances , mais fans rien dérober à fa ftoïcité naturelle. Au bout de quelque tems , le jeune Turc reprit un air riant , fa phyfionomie s'éclaircit & fes foudis difparurent. Azem , charmé du changement avantageux qui s'étoit fait dans toute la perfonne d'Agib , fe réjouit comme il s'étoit affligé ; tout cela fans porter atteinte à la gravité philofophique & fans s'inquiéter de cette variation fingulière. Un reproche léger , fait du ton de l'intérêt & de l'amitié , fut la feule vengeance qu'il voulut prendre de cet ami fi cher à fon cœur. Agib employa toute fon éloquence pour perfuader Azem de fa franchife , & pour lui faire croire que le feul dérangement de la machine avoit caufé cette humeur dont il fe plaignoit fi tendrement.

Azem commençoit à peine à jouir des douceurs réunies de l'amour & de l'amitié , lorsque le premier lui fit fentir quelques-unes de fes amertumes. Les yeux de Sélima s'accoutumèrent par degrés à le regarder avec froideur à

mesure qu'ils s'attendrissoient pour Agib. Azem, qui l'aimoit tendrement, s'affligea de cette indifférence. Son cœur sembloit l'avertir de quelque événement fâcheux. Il rougit de sa foiblesse, & chercha à se rassurer en confiant ses alarmes à celle qui les avoit fait naître. Le mal-adroit ! mais il lui faut pardonner, il étoit philosophe, & cette qualité est incompatible avec l'adresse, la dissimulation que le monde galant & poli nomme sens-commun. Quoi qu'il en soit, notre amant philosophe fit de tendres plaintes à sa chère moitié, se jeta à ses genoux & n'oublia rien pour rappeler ses premiers sentimens. Les larmes qui coulerent en abondance des yeux de Sélima, l'amour qu'elle lui dit avoir pour lui, lui rendirent sa tranquillité & ne lui laissèrent que le remords d'avoir par des soupçons mal fondés, chagriné une amante qui faisoit son bonheur. Cette bourrasque passée, Azem se crut heureux, & se félicitoit d'un bonheur qui, semblable à un beau songe, n'eut qu'un instant de durée.

Azem se rendit un matin à la cour, sa charge l'obligeoit d'y paroître. On l'arrêta, & on le conduisit devant le prince. Surpris d'un ordre qu'il s'attendoit si peu à recevoir, il demeura un instant immobile ; mais n'ayant rien à se reprocher, il parut devant son souverain avec cet air modeste & assuré qui caractérise l'hon-

nête homme & qui distingue l'innocent d'avec le coupable. La cause de sa disgrâce étoit sue de toute la cour, lui seul l'ignoroit. Il y avoit déjà quelque tems que le prince lui avoit ordonné d'arrêter un de ses sujets, dont il croyoit avoir à se plaindre, & de le vendre comme un esclave. Azem, dont le cœur étoit noble, donna les mains à l'évasion de ce malheureux, & facilita même sa fuite par les présents qu'il lui fit avec le plus grand secret. Agib seul avoit été employé à cette bonne œuvre. Azem fut puni d'avoir été humain & généreux; il demeura long-tems dans les fers; on lui annonça en même tems la perte de sa place; de ses dignités, de ses biens, & ce qui fut le plus insupportable au pauvre Azem, on lui signifia l'ordre de ne plus se présenter à la cour. L'ingratitude du roi fut la seule chose qui l'affligea. Lorsqu'on lui annonça la perte de ses biens, il répondit : *moins j'aurai, moins je perdrai.*

Il retournoit dans son palais, se faisant une agréable idée de triompher de son malheur dans les bras de Sélima & d'Agib, lorsqu'un vénérable vieillard, à qui il avoit rendu service, l'arrêta. Cet homme étoit le seul parmi la foule dont Azem étoit entouré, qui le plaignoit véritablement. „ Ecoute, lui dit-il à l'oreille, j'ai un secret à te découvrir 22

Azem le suivit à son logis. „ Tu ne connois
 „ pas encore tous tes malheurs, Azem; la plus
 „ grande marque de reconnoissance que je
 „ puisse te donner est de démasquer à tes yeux
 „ un ami qui, par sa fausseté, se rend indigne
 „ d'un si beau nom, Agib, cet homme qui
 „ s'assied à ta table, que tu combles de biens,
 „ ce même Agib est l'artisan de ton malheur.
 „ Il a découvert au prince ta compassion pour
 „ un malheureux esclave; & lui a dit, qu'au
 „ mépris de ses ordres, tu l'avois fait sauver “.

Cette découverte étoit de trop grande importance à Azem pour qu'il ne cherchât pas à l'approfondir. L'amitié qu'il conservoit pour Agib étoit si forte, qu'il le justifioit aux dépens de la vraisemblance, de la vérité même & du vieillard qui l'avoit averti. Il retourna chez lui, certain de l'innocence d'Agib; néanmoins un instant de réflexion le rendit inquiet. Le philosophe n'avoit pas encore perdu l'habitude de mal penser des hommes en général. “ Agib est homme! s'écria-t-il,
 „ pourquoi douterois-je qu'il fut infidèle. A-
 „ t-il marqué le moindre chagrin pendant
 „ tout le tems de ma détention? S'est-il ac-
 „ quitté envers moi des devoirs de l'amitié?
 „ Mais seroit-il possible qu'il fût faux? En
 „ tout cas qu'y perdrois-je? un cœur indi-
 „ gne de moi & semblable au commun des
 „ hommes ”.

En raisonnant de cette façon il rentra dans son palais par une porte dérobée. Il se coula, sans être aperçu, dans l'appartement de Sélima. La crainte, l'espérance partageoient son cœur, le faisoient tressaillir. « Fortuné » Azem, tu vas revoir Sélima après trois » mois d'absence ! quel bonheur pour toi, tu » vas la trouver fondante en pleurs ! quels » transports, quels ravissémens d'effluer les » précieuses larmes d'un épouse chérie ; Agib, » qui peut-être est fidelle, partagera tes transports, & tu jouiras dans leurs bras de la » félicité, de la volupté la plus pure ; heureux, trop heureux d'être consolé par l'amour & par l'amitié «.

Il parloit encore lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre de Sélima : il reconnu la voix de son amante & celle de son ami. On le nommoit. Infailliblement ils me plaignent, dit-il : rempli d'une joie inquiète, impatient de voler dans les bras de ce qu'il a de plus cher, il ouvre précipitamment la porte... Il voit Sélima, il voit Agib...

Immobile d'étonnement, saisi de douleur, ne sachant s'il existoit, il lui fut impossible d'articuler un mot. Le coupable Agib, l'infidelle Sélima ne purent soutenir les regards de celui qu'ils avoient offensé : ils disparurent tous deux. La confusion, l'anéantif-

fement où étoit Azem , l'empêcherent de s'opposer à leur fuite. Revenu de sa surprise, il se plaignit de son malheur : ce fut en vain qu'il rassembla toutes les forces de la philosophie ; l'homme l'emporta toujours. Son cœur, gros de soupirs , repouffoit les conseils de la raison. Azem essaya de se venger ; la protection que Sélima & Agib trouverent dans le prince rendit la vengeance impossible. Il eut encore la douleur de recevoir une lettre de Sélima, où ce peu de mots étoient tracés : *Azem , Sélima se venge. Conçois à présent , ressens quelle est la douleur d'aimer sans espoir.* Le malheureux Azem eut encore le chagrin de voir donner à Agib la place qu'il avoit occupée. Cet homme vil, qui avoit si long-tems encensé, loué la grandeur d'ame de notre philosophe , son indifférence pour les biens qu'il possédoit, triomphoit bassement & se vantoit d'avoir réduit Azem à soupirer comme un autre homme.

Azem retourna enfin dans la solitude , il fuit la cour, la ville ; mais il ne put fuir la douleur. Elle l'accompagnoit sur le bord des ruisseaux, dans le fond des bocages, & la belle nature ne lui inspiroit plus ces sentimens délicieux qui faisoient autrefois son bonheur. Le chant du rossignol redoubloit sa mélancolie ; & l'image de Sélima infidelle

se représentoit à lui jusques dans son sommeil. La réflexion, la raison, & pour parler plus juste, la vanité lui firent renfermer son chagrin ; & son désert fut le seul confident de ses plaintes. Il reprit son mépris pour le monde, & fut insensible à la joie des humains comme à leur douleur. Azem, le sage Azem injuria toute la nature, & n'en fut pas plus satisfait. Son cœur sembloit s'épanouir quand il parloit des passions insensées qui agitent le cœur de l'homme. Il eut beau faire, ses efforts continuels ne purent tromper ce monde qu'il méprisoit ; le voile de l'illusion étoit déchiré, rien ne put rappeler une réputation qu'il avoit perdue par sa faute. Il monta sur le cône qui avoit été le théâtre de sa fierté, & apprit que le bonheur de l'homme n'est qu'idéal & ne dure qu'autant qu'il n'est point attaqué par le côté le plus sensible ; que le philosophe qui s'érige en consolateur du prochain sans pouvoir se consoler lui-même, & qui ne triomphe de l'adversité que lorsqu'il l'apperçoit encore dans l'éloignement, n'est aux yeux des gens sensibles que le plus petit des êtres créés. " Le sage & l'insensé, s'écria-t-il, sont aussi dépourvus de bon-sens l'un que l'autre. Le premier, par cette insoutenable fierté, qui le fait croire invincible ; le second,

CONTE MORAL. 399

„ par le peu d'empire qu'il a sur ses pas-
„ sions. Tous deux sont malheureux ; le se-
„ cond l'est , à la vérité , moins que le pre-
„ mier , par la seule raison qu'il ne fait ce
„ qu'il est. „

Au lieu de l'épithaphe : *Ici repose Azem ,
qui fut toujours maître de son cœur , Il grava
celle-ci : Ici repose Azem , le plus insensé
des humains , puisqu'il voulut passer pour le
plus sage & le plus heureux.*

Fin du troisieme Volume.



T A B L E.

H YLAS , ou <i>la Présomption punie</i>	Page 1
SALLY , ou <i>l'Amour Anglois. Anecdote historique; par M. d'Arnaud.</i>	25
ALMERINE & SÉLIMA , ou <i>les dangers de la beauté. Conte Oriental.</i>	30
L'IMPRUDENCE <i>Conte Moral.</i>	45
MÉLIDE , <i>Conte Moral.</i>	53
L'AMOUR & LA JALOUSIE. <i>Conte Grec.</i>	75
FLAVILLA , ou LA FRIVOLITÉ. <i>Conte Anglois.</i>	82
<i>Le danger des Romans. Conte.</i>	105
L'Amitié à l'épreuve de l'amour-propre. <i>Conte Moral.</i>	111
<i>Origine de bien des choses. Conte.</i>	128
L'AMANT <i>Politique. Conte Moral.</i>	141
ALMET , ou <i>l'emploi de la Richesse. Conte Oriental.</i>	171
<i>La Vertu malheureuse est tôt ou tard récompensée. Conte Moral.</i>	179
<i>Le Mariage funeste. Conte Moral.</i>	198
AMANA , ou <i>les Vœux indiscrets. Conte Oriental.</i>	212
ZAMOS , ou <i>la Bienfaisance récompensée. Conte Moral.</i>	226

T A B L E.

<i>Le Repentir tardif.</i> Conte.	243
<i>L'homme qui ne s'étonne de rien.</i> Conte.	273
<i>Les dangers d'une mauvaise éducation.</i> Anecdote.	288
<i>JUPITER Justifié.</i> Conte Moral.	324
<i>Le Malheur & la Vertu.</i>	342
<i>Les Mariages heureux & malheureux.</i> Conte Moral.	361
<i>AZEM, ou l'Heureux soi-disant.</i> Conte Moral.	380

Fin de la Table du troisieme Volume.

4028 KZ



KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

4016-KZ



